

# L'UNIVERS ME DÉTESTE

*Seb Le Réveur*



# L'Univers me déteste

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Silence des Algorithmes	4
Chapitre 2 : Le Maire et la Maudite	13
Chapitre 3 : Le Miracle du Schiste	24
Chapitre 4 : Le Ghost de la Lozère	32
Chapitre 5 : L'Épreuve du Feu	42
Chapitre 6 : Courrier de l'Enfer	51
Chapitre 7 : La Confession d'Odette	59
Chapitre 8 : RETOURNEMENT : Le Salut par le Crime	72
Chapitre 9 : L'Infiltration du Réel	88
Chapitre 10 : La Trahison de Bastien	99
Chapitre 11 : L'Orage de Schiste	108
Chapitre 12 : Le Marché du Diable	116
Chapitre 13 : La Grande Cérémonie	126
Chapitre 14 : L'EFFONDREMENT	135
Chapitre 15 : La Résonance du Vide	145

# Chapitre 1

## Le Silence des Algorithmes

« Manifestez votre alignement avec l'abondance et l'univers conspirera pour fluidifier votre trajectoire. »

Ma barre de réseau est morte à Mende, et avec elle, mon droit d'exister. Le dernier signal a vacillé sur un pont enjambant une crevasse oubliée de Dieu, une pauvre petite barre d'antenne agonisante qui a fini par s'éteindre avec la dignité d'un pixel brûlé. Depuis, mon iPhone 15 Pro Max n'est plus qu'une brique de titane et de verre à mille cinq cents euros, un miroir noir où ne se reflète que l'absurdité de mon propre visage, déformé par une panique que je tente de "curer" à coup de respirations abdominales foirées.

Froid.

L'air de Saint-Cirque-des-Oublis ne se contente pas d'être frais ; il est une agression thermique délibérée, un scalpel invisible qui découpe la soie de mon foulard et vient mordre la base de ma nuque. Je descends de la voiture de location — une citadine électrique dont l'autonomie affiche un zéro pathétique, pile devant ce qui ressemble à une place de village mais qui n'est qu'une excroissance de schiste et de terre battue. Mes talons de chez Gianvito Rossi, conçus pour le marbre des galeries du Marais, s'enfoncent dans une substance brune et visqueuse qui n'a rien de l'humus poétique des retraites de yoga. C'est de la boue grasse, saturée de déjections animales et de gazole.

L'odeur me frappe comme une porte de grange mal fermée. Ce n'est pas la campagne des magazines de décoration, ce n'est pas le "slow living" que je vendais à mes six

cent mille abonnés entre deux placements pour des compléments alimentaires detox. C'est une vapeur épaisse, organique, un mélange de laine de mouton qui a macéré dans son propre suint, de suie froide qui s'échappe des cheminées de granit et de pourriture végétale. Ça sent la mort lente et la matière brute. Ça sent le réel, et le réel est une erreur système.

Je tire ma valise Rimowa sur le sol irrégulier. Le bruit est un supplice acoustique. Le roulement des roulettes en polycarbonate sur les dalles de schiste produit un claquement sec, métallique, qui déchire le silence comme une mitrailleuse.

Schiste.

Chaque pas est un risque de fracture. Le village est un étau. Les maisons, bâties dans une roche sombre qui semble avoir absorbé toute la lumière des siècles passés, se penchent les unes vers les autres comme pour étouffer le chemin. Les murs exudent une humidité ancestrale, une sueur de pierre qui donne l'impression que le village respire, lentement, d'un souffle fétide. Il n'y a aucun bruit de moteur, aucune vibration de transformateur électrique, aucune rumeur de civilisation. Juste le tintement lointain et erratique d'une cloche ovine, un son désharmonisé, comme une application de méditation qui buggerait en boucle.

Je cherche un point d'ancrage. Une fenêtre ouverte. Un visage. Rien. Les vitres sont de petits carreaux jaunis, opaques de poussière et de condensation, des yeux aveugles qui me regardent sans me voir. Je me sens comme un asset graphique mal détourné, une erreur de calque collée sur un décor de 1950. Mon manteau en cachemire beige "nude" hurle son anachronisme contre le gris bitumineux des murs.

Soudain, le silence se déchire.

C'est un grondement sourd, une vibration qui remonte par mes chevilles et fait trembler mes dents. Ce n'est pas un son, c'est une pression atmosphérique. Un rôle de

diesel agonisant. Au détour d'une ruelle si étroite qu'elle semble ne pouvoir laisser passer qu'un homme de profil, un tracteur surgit. C'est une masse de ferraille rouillée, une carcasse de métal hurlante dont les pneus, larges comme des troncs d'arbres, sont pétris de fumier frais.

Il ne ralentit pas.

Le conducteur est une silhouette sombre, fondue dans la cabine vitrée et maculée de boue. Je reste figée, ma Rimowa entre nous comme un bouclier dérisoire. L'engin s'arrête à moins de cinquante centimètres de mes genoux. L'odeur du gazole mal brûlé remplace celle du fumier. Une fumée noire, dense, m'enveloppe, s'insinue dans les fibres de mon manteau, s'accroche à mes cheveux. C'est une agression physique.

La portière de la cabine s'ouvre avec un grincement de charnière rouillée qui me fait l'effet d'un ongle sur un tableau noir. Un homme en descend. Pierre. Il ne me regarde pas tout de suite. Il regarde d'abord mes chaussures, puis ma valise, puis mes mains qui tremblent légèrement sur la poignée télescopique. Ses vêtements sont une accumulation de couches de laine feutrée, de toile de coton élimée et de cuir durci par la graisse mécanique. Il dégage une aura de densité minérale. Il n'est pas grand, mais il occupe tout l'espace, comme un bloc de granite qui aurait appris à marcher.

— Vous bloquez le passage, dit-il.

Sa voix est un frottement de gravier. Pas d'inflexion, pas de politesse. C'est un constat factuel, froid comme une lame.

— Je... je cherche la maison d'Odette. Je suis Clémence. On m'attend.

Je tente ma "voix sociale", celle qui projette de l'assurance, de la bienveillance factice, ce ton légèrement aérien que j'utilise pour mes stories "Morning Routine". Ici, dans cette gorge de pierre, ma voix sonne comme une flûte de plastique. Fragile.

Ridicule.

Pierre me déshabille du regard. Pas de la manière dont les hommes me regardent habituellement dans le 8ème arrondissement. Il n'y a aucune convoitise, aucune curiosité sexuelle. C'est le regard d'un douanier qui examine une marchandise de contrebande particulièrement mal camouflée. Il voit les injections dans mes lèvres, le microblading de mes sourcils, la panique sous mon fond de teint de chez Chanel. Il voit l'imposture.

— Odette attend personne, répond-il. Elle attend la mort, c'est tout ce qu'elle attend.

— Écoutez, j'ai une réservation. Un accord. Je suis là pour... pour un projet de revitalisation territoriale par l'image. Un séjour immersif.

J'utilise mes mots-clés. Mes talismans. "Revitalisation". "Immersif". Ils ne signifient rien ici. Ils tombent au sol et se noient dans la boue. Pierre crache par terre, un geste lent, délibéré, à quelques centimètres de ma chaussure droite. Le liquide sombre s'étale sur le schiste.

— L'image, dit-il en répétant le mot comme s'il s'agissait d'une insulte ou d'un symptôme de maladie mentale. Ici, y a pas d'image. Y a que de la pierre et du froid. Et vous, vous êtes pas là pour ça. Vous êtes là parce que vous n'avez nulle part où aller.

Le coup est direct. Ma mâchoire se verrouille. C'est le réflexe de survie, celui que j'ai poli pendant des années de networking féroce. Ne jamais montrer la faille. Transformer l'humiliation en opportunité narrative. Sauf qu'il n'y a pas de caméra. Il n'y a personne pour valider ma résistance. Je suis seule face à ce bloc de viande et de ressentiment.

— C'est votre avis, je réponds avec un sarcasme qui se veut tranchant mais qui

tremble. Je suppose que la courtoisie n'est pas comprise dans le package touristique ?

Il ne répond pas. Il remonte dans son tracteur. Le moteur hurle de nouveau, une détonation mécanique qui me fait sursauter. Il engage la marche arrière, manœuvrant l'énorme machine avec une précision chirurgicale dans cet espace saturé. Il me laisse là, dans le nuage de suie, avec l'odeur du gazole qui me soulève le cœur.

Suie.

Je marche vers le haut du village, là où les maisons semblent s'agripper à la falaise avec un désespoir de naufragé. Mes doigts sont engourdis. Le froid n'est plus une sensation de surface, il est devenu une présence interne, une barre de fer qui se loge dans mes articulations. Chaque mouvement me coûte. La valise pèse maintenant une tonne, chaque cahot sur les pierres irrégulières résonne dans mon épaule.

Je trouve enfin la porte d'Odette. C'est une plaque de bois noirci, piquée par les vers, avec une clenche en fer forgé qui semble avoir été soudée par la rouille. Je frappe. Le son est sourd, étouffé par l'épaisseur du bois. Pas de réponse. Le silence revient, plus lourd qu'avant. Un silence acoustique, dense, qui me donne l'impression d'avoir les oreilles bouchées par du coton humide.

Je frappe encore. Plus fort. La douleur irradie dans mes phalanges.

— Entrez, si vous avez fini de casser la porte.

La voix vient de l'intérieur, aigre et sèche comme une branche morte. Je pousse la porte. Elle résiste, gratte le sol de pierre, puis cède.

L'intérieur est une grotte. Une pièce unique, saturée par l'ombre et par une chaleur étouffante qui sent la cendre et la soupe rance. Au centre, une table en châtaignier massif, marquée par des décennies de coups de couteau et de taches de vin. Dans un

coin, une cuisinière à bois en fonte, une bête noire qui ronfle et crache de petites étincelles.

Odette est assise dans un fauteuil à oreilles, près de l'âtre. Elle est emmitouflée dans des épaisseurs de laine grise qui la font ressembler à un énorme cocon de poussière. Ses mains, noueuses comme des racines de buis, sont posées sur ses genoux. Elle ne se tourne pas vers moi. Ses yeux, voilés par une cataracte qui leur donne un éclat de verre dépoli, fixent les braises.

— Posez vos sacs, dit-elle sans préambule. Le plancher est pourri par endroits, marchez près des murs.

Je reste sur le seuil. L'air ici est irrespirable. Il y a une densité de particules, de poussière, d'histoire stagnante qui m'opprime les poumons. C'est l'opposé exact de mon loft de la rue Charlot avec ses murs blancs immaculés et ses purificateurs d'air connectés. Ici, l'air est une matière solide qu'il faut mâcher.

— Bonjour Odette. Je suis...

— Je sais qui vous êtes. Vous êtes la fille qui raconte des histoires dans le vent. Celle qui a besoin qu'on la regarde pour ne pas disparaître.

Elle tourne enfin la tête. Son visage est une carte de géographie de la douleur et de l'obstination. Chaque ride est une faille dans le schiste. Elle me regarde avec une lucidité effrayante, une clairvoyance de vieille femme qui a vu trop de saisons pour se laisser berner par un joli teint et un sourire de façade.

— Le petit Bastien m'a expliqué, continue-t-elle. Votre "influence". Ici, l'influence, c'est le vent du nord. Ça fait tomber les tuiles et ça gèle les agneaux. On verra ce que vous faites contre ça.

Elle désigne d'un menton tremblant une porte étroite au fond de la pièce.

— Votre chambre est là-haut. Y a pas d'eau courante à l'étage. Si vous voulez pisser, c'est le seau ou le jardin. Et ne touchez pas aux rideaux, ils tiennent par l'habitude.

Je sens une boule d'hystérie monter dans ma gorge. Je veux hurler. Je veux appeler un Uber, je veux un avocat, je veux un latte au lait d'avoine, je veux que mon écran s'allume et me dise que tout ceci n'est qu'un cauchemar marketing, une expérience de "brand content" qui a mal tourné. Mais mon téléphone est une brique. Ma voiture est déchargée. Et Paris est à six cents kilomètres de procès, de comptes bancaires saisis et de visages qui attendent ma chute avec une gourmandise obscène.

Je ramasse ma valise. Je monte l'escalier en bois, chaque marche poussant un cri de suppliciée. La chambre est une cellule de moine sous les toits. Un lit étroit avec une couverture en laine de pays, rêche, lourde, qui sent la bête. Une lucarne minuscule qui donne sur le clocher de l'église.

Je m'approche de la lucarne. Dehors, le ciel est passé du gris au noir d'encre. Il n'y a pas de crépuscule ici, juste une extinction soudaine des feux. Le froid traverse le carreau simple vitrage et vient me piquer le front.

Je sors mon téléphone par réflexe. Je l'allume. L'écran brille d'une lumière bleue, agressive, presque divine dans cette obscurité médiévale. "Aucun service". Le message s'affiche avec une ironie glaciale. Pas de notification. Pas de like. Pas de commentaires haineux. Rien. Le vide numérique total.

Je pose l'appareil sur la table de chevet branlante. Il a l'air d'un artefact extraterrestre tombé dans une sépulture néolithique.

Laine.

Je m'assois sur le lit. La couverture est une agression tactile. Elle gratte, elle pique, elle pèse. C'est une matière honnête, sans filtre, sans "soft touch". C'est de la fibre de mouton brute, imprégnée de la sueur des bêtes et de la poussière des granges. Je réalise alors que le silence dont on m'avait vanté les mérites dans mes lectures New Age est un mensonge.

Le silence de Saint-Cirque n'est pas apaisant. Il n'est pas une absence de bruit. C'est une présence physique. C'est une masse qui presse contre les tympanes, une fréquence basse qui fait résonner la solitude jusqu'à la moelle des os. C'est un linceul de laine grasse qui recouvre tout : mes ambitions, mes mensonges, ma peur bleue de ce qui va se passer quand le soleil se lèvera sur ce village de granite.

Mon empire est tombé, et le seul témoin de ma chute est une vieille femme qui veut ma mort et un paysan qui me méprise.

Je ferme les yeux. Le goût du cuivre envahit ma bouche. Ma mâchoire est si serrée qu'elle me fait mal. Je suis Clémence, j'ai six cent mille abonnés, et je n'existe plus.

Dans l'obscurité de la chambre, le seul son est le craquement régulier du bois qui travaille sous l'effet du froid nocturne. Un bruit sec. Un point final.

Schiste. Suie. Silence.

Je sens les larmes monter, mais je les retiens. Ici, même les larmes semblent être un luxe inutile, une dépense d'eau que le sol de Lozère n'accepterait pas. Je me roule en boule sur le lit, gardant mes vêtements, mon cachemire inutile, ma dignité en lambeaux. Le froid gagne mes pieds, mes genoux, mon ventre.

Le village attend. Il n'est pas pressé. Il a tout son temps pour me broyer, pixel après pixel, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la matière. La fange. Le réel.

Je ne suis plus en ligne. Je suis nulle part.

# Chapitre 2

## Le Maire et la Maudite

« L'univers conspire à votre réussite dès lors que vous manifestez votre vérité intérieure avec une intention pure. »

Une plaque de schiste mouillé. Voilà la réponse de l'univers. Ma semelle de cuir lisse glisse, mon genou percute la pierre avec un craquement sec, un bruit d'os contre roche qui résonne dans toute la vallée. La douleur est une décharge électrique, un bug système qui fige ma respiration. Je reste là, à quatre pattes dans la boue noire de Saint-Cirque-des-Oublis, l'humidité du sol traversant instantanément le tissu de mon pantalon en lin à huit cents euros.

Fange.

Je regarde mes mains. Elles sont barbouillées d'un mélange de terre et de suie froide. Mes ongles, hier encore parfaits, sont bordés de deuil. Pas de filtre pour ça. Pas de "Magic Eraser" pour effacer la tache sombre qui s'étend sur ma cuisse. Je me relève, le corps en vrac, les articulations grippées par l'air glacial de ce matin de juin qui ressemble à un mois de novembre en enfer.

La mairie est au bout du village. Un bloc de granit austère, surmonté d'un drapeau tricolore tellement délavé qu'il ressemble à une vieille serpillère. Chaque pas vers ce bâtiment est une micro-agression. Le silence ici est une paroi. Il n'est pas calme, il est hostile. C'est un acouphène minéral. Les maisons aux fenêtres étroites me surveillent comme des caméras de surveillance déconnectées, mais dont l'objectif reste braqué sur ma nuque.

Je pousse la porte de la mairie. Elle pèse une tonne. Le bois est piqué, rugueux sous mes doigts. À l'intérieur, l'odeur me saute à la gorge : un mélange de papier ranci, de cire bon marché et ce relent persistant de gazole qui semble être le parfum officiel de ce trou perdu. C'est une atmosphère de basse résolution, un monde en 240p où tout est gris, lourd, palpable.

Pierre est là.

Il ne lève pas les yeux. Il est assis derrière un bureau en chêne massif qui semble avoir été sculpté à la hache. Il manipule une pièce métallique, un engrenage couvert de graisse noire qu'il essuie avec un chiffon dont on ne devine plus la couleur d'origine. L'odeur du suint et de l'huile de moteur sature l'espace autour de lui. Il est l'antithèse de mon monde de pixels et de lumière bleue. Il est la matière dans ce qu'elle a de plus têtue.

Il ne me regarde pas. Il me scanne pour trouver la faille dans mon armure en cachemire. Je sens son mépris comme une source de chaleur désagréable.

— C'est fermé le mardi, dit-il. Sa voix est un râle de gravier remué.

— La porte était ouverte, je réplique. Ma voix sonne trop haut, trop aiguë. Une fréquence parasite dans ce silence séculaire. Je cherche mon aplomb, je cherche ma posture de "Content Creator" capable de dompter n'importe quelle audience. Je redresse les épaules, ignorant la morsure de mon genou écorché.

— On ne ferme pas à clé ici, répond-il sans s'arrêter de frotter son métal. On n'a rien à voler. À part le temps des gens. Et vous, vous en consommez beaucoup.

Il pose l'engrenage sur un dossier de l'urbanisme. La tache de gras s'étale sur le papier, une marque indélébile, une corruption lente du système. Il lève enfin les yeux. Ses pupilles sont des éclats de silex. Pas de bienveillance, pas de curiosité. Juste une

évaluation froide, comme s'il jugeait le poids d'une carcasse à l'abattoir.

— Je voulais vous parler de mon installation, je commence, activant mon mode "curation de réalité". Je pense qu'il y a un malentendu sur ma présence ici. Je ne suis pas une touriste. Je suis dans une démarche de reconnexion profonde. Un pèlerinage vibratoire pour réaligner mes énergies loin de la pollution algorithmique de la métropole.

Il s'arrête. Le chiffon s'immobilise. Un silence de plomb tombe dans la pièce, entrecoupé seulement par le tic-tac erratique d'une horloge murale qui semble ramer pour afficher la seconde suivante.

— Un quoi ?

— Un pèlerinage vibratoire, je répète, en injectant une dose de certitude New Age dans mon ton. Je cherche à infuser l'âme de ce village dans un nouveau récit. Créer un pont entre la tradition brute et la modernité consciente. C'est un mindset de résilience.

Pierre pose lentement son chiffon. Il s'appuie contre le dossier de sa chaise qui gémit comme un animal blessé. Il prend une profonde inspiration. L'air qu'il rejette sent le tabac froid et la lassitude.

— Vous parlez comme une notice de médicament qui ferait perdre la tête, lâche-t-il. Ici, les vibrations, c'est quand la terre tremble sous les orages. Les énergies, c'est ce qu'on essaie de garder dans nos batteries pour que les tracteurs démarrent en hiver. Votre "mindset", c'est juste un mot de ville pour dire que vous mentez. Même à vous-même.

Je sens la moutarde me monter au nez. L'humiliation de ma chute tout à l'heure se transforme en une colère sèche, une envie de mordre.

— Vous ne comprenez pas l'impact que je peux avoir. J'ai une communauté. Des gens qui attendent ma vision. Saint-Cirque pourrait devenir un hub de retraite spirituelle, un lieu de curation pour une élite en quête d'authenticité. Je peux sauver ce village de l'oubli.

Il se lève. Il est grand. Trop grand pour ce bureau. Ses épaules barrent la lumière qui filtre par la fenêtre encrassée. Il contourne la table et s'approche de moi. Il ne respecte pas ma zone de confort. Il entre dans mon espace vital avec une odeur de terre humide et de sueur de travail.

— Sauver, répète-t-il.

Il rit. C'est un son court, sans joie, qui ressemble au craquement d'une branche morte.

— Regardez vos mains, Clémence.

Je baisse les yeux malgré moi. La boue a séché sous mes ongles. Elle commence à s'effriter, de la poussière noire tombe sur le carrelage dépareillé de la mairie.

— Vous ne savez même pas tenir debout sur nos chemins. Vous arrivez ici avec vos mots en plastique, vos concepts qui n'ont ni corps, ni odeur. Vous voulez faire de nous un "hub" ? Un décor pour vos photos ? Vous êtes un parasite, rien de plus. Vous cherchez une batterie pour recharger votre importance, parce qu'à Paris, on a fini par voir que vous étiez vide.

Le coup porte. C'est une frappe chirurgicale dans mon ego, là où ça fait le plus mal. L'image de mes comptes saisis, des messages de rupture de mes sponsors, de la haine qui a déferlé sur mon dernier post comme une marée de fiel... tout cela remonte. Je sens mon cœur s'emballer, un rythme saccadé, un bug cardiaque.

Tachycardie.

— Vous n'avez aucune autorité pour me parler ainsi, je siffle. Je paye ma location à Odette. Je suis une citoyenne.

— Odette perd la tête. Elle voit en vous un jouet pour faire chier ses voisins. Mais moi, je vois ce que vous faites au petit Bastien. Vous lui injectez vos poisons de marketing, vous lui faites croire que le monde est dans son téléphone alors qu'il a dix hectares de châtaigniers qui crèvent de soif derrière sa grange.

Il fait un pas de plus. Je recule jusqu'à ce que mon dos percute le chambranle de la porte. Le bois froid traverse mon cachemire.

— Écoutez-moi bien, l'influenceuse. Saint-Cirque n'est pas une "expérience". C'est un os. Un vieil os de granit que le temps essaie de ronger depuis mille ans. On n'a pas besoin d'être "curatés". On a besoin d'être foutus en paix.

Il sort une vieille montre à gousset de sa poche. L'acier est rayé, le verre est fendu. Il la regarde un instant, puis la referme d'un coup sec. Le clic métallique est définitif.

— Je vous donne une semaine.

— Une semaine pour quoi ?

— Pour partir. Pour ramasser vos fringues de luxe, votre téléphone inutile et votre vide intérieur. Si vous êtes encore là dimanche prochain, je ferai en sorte que le village vous rejette. Et ici, quand on rejette un greffon, on ne fait pas de sentiment. On l'arrache.

— C'est une menace ?

— C'est un diagnostic.

Il retourne s'asseoir. Il reprend son engrenage, son chiffon. Il redevient une partie du décor, une extension de ce bureau poussiéreux, de cette administration moribonde. Je suis redevenue invisible. Une erreur système déjà traitée par l'antivirus.

Je sors de la mairie en tremblant. L'air extérieur me gifle. Le vent s'est levé, un thermique glacial qui descend des crêtes de la Margeride. Il porte l'odeur de la pluie qui vient, une odeur de fer et d'ozone.

Je marche vite, trop vite pour mes chaussures de ville. Ma cheville lance à chaque impact contre le schiste. Je me déteste. Je déteste ce village qui ne respecte pas les codes. Partout ailleurs, mon jargon, mon assurance, ma capacité à transformer le néant en "lifestyle" auraient fonctionné. Ici, je suis face à un mur de réalité brute. Pas de bouton "mute". Pas de possibilité de bloquer l'antagoniste.

Bastien m'attend au coin d'une ruelle, adossé à un muret de pierres sèches qui semble sur le point de s'effondrer. Il tient son smartphone comme une amulette. Ses yeux brillent d'une excitation malsaine.

— Alors ? Il a dit quoi le Grand Pierre ?

Je ne réponds pas. Je sens la sueur sécher dans mon dos, devenant une pellicule glacée contre ma peau.

— Il a dit que j'étais une infection, je finis par lâcher.

Bastien sourit. C'est un sourire de prédateur en herbe, un gamin qui a compris que l'information est la seule monnaie qui compte quand on n'a plus rien.

— Il dit ça de tout ce qui vient d'en bas. Mais il flippe. Il sait que si vous commencez à poster, les gens vont débarquer. Et lui, il veut mourir en silence.

— Je ne peux pas poster, Bastien. Il n'y a pas de réseau. Même pas une barre. Rien. C'est le néant numérique.

Le gamin s'approche, il baisse la voix. Son haleine sent le lait caillé et le tabac de contrebande.

— Le réseau, c'est comme la flotte. Faut savoir où creuser. Je connais un endroit. Là-haut, sur le plateau de la Vieille Morte. Y a un relais radio de l'armée, désaffecté. Parfois, quand le vent pousse bien, on attrape la 4G de Mende.

Je le regarde. Il est ma seule connexion avec ce que j'étais. Mon "Ghost Numérique". Mon dealer d'octets dans ce désert de pierre.

— Pourquoi tu m'aides, Bastien ?

Il hausse les épaules. Il ramasse un morceau de schiste et le lance contre une porte de grange. Le bruit est sourd, mat.

— Je veux me casser d'ici. Et vous, vous allez m'apprendre comment on devient invisible en étant partout. C'est ça, le marketing, non ? Être un fantôme qui fait acheter des trucs à des gens qui n'existent pas.

Je frissonne. Le cynisme du gamin est plus tranchant que celui de Pierre. C'est un cynisme moderne, un miroir déformant de ma propre vacuité.

Je rentre chez Odette. La maison est une glacière. La vieille est assise dans sa cuisine, devant une assiette de soupe froide. Le gras de la viande a figé à la surface, formant des îles jaunâtres et peu ragoûtantes. L'odeur de la suie de cheminée imprègne les rideaux, les murs, ma propre peau.

Suie. Rancissement.

Je monte dans ma chambre sans lui dire un mot. J'ai besoin de me laver, mais l'eau qui sort du robinet est d'une froideur arctique. Elle sent le fer et la terre. Je me frotte le visage vigoureusement, essayant d'effacer Pierre, d'effacer la boue, d'effacer la sensation d'être une imposture.

Je m'allonge sur le lit. La laine de la couverture gratte mes bras nus. C'est une torture tactile. Chaque fibre semble être une petite aiguille qui me rappelle ma condition physique. Je ne suis plus une image. Je suis un corps qui souffre, qui a froid, qui a peur.

Je sors mon téléphone. 12% de batterie.

Je regarde l'écran noir. Mon reflet y est pathétique. Les cheveux en bataille, le visage marqué par la fatigue, les yeux rougis. Je ressemble à une naufragée.

Je repense à la phrase de Pierre. "On lit dans les gens comme dans le ciel."

Je me lève et je vais à la lucarne. Le ciel est un immense écran cathodique en panne. Des nuages lourds, couleur de plomb, s'écrasent sur les sommets environnants. L'horizon est bouché. Il n'y a pas de perspective, pas de "deep space". Tout est resserré, comprimé, étouffant.

Je sens la pression monter dans mes tempes. C'est l'effet du silence, ce poids acoustique qui vous oblige à écouter vos propres pensées, même les plus sales. Les mensonges que j'ai racontés à mes investisseurs. Les chiffres gonflés. Les partenariats fantômes. Tout ce château de cartes numériques qui a brûlé en une seule nuit de "bad buzz".

Pierre a raison. Je suis vide. Et ici, le vide ne se remplit pas avec du contenu. Il se

remplit avec de la pierre, du froid et de la haine.

Je sors mon carnet. Un vrai carnet, avec du papier. J'écris quelques mots, les mains tremblantes.

"Jour 2. Le maire veut ma peau. Le gamin veut mon âme. Le silence veut ma raison."

J'arrache la page et je la froisse. C'est trop littéraire. Trop "storytelling". La réalité, c'est que j'ai faim, que mon genou me brûle et que je ne sais pas comment je vais survivre à la semaine sans devenir folle.

Je ferme les yeux. Je tente de visualiser mon "safe space", comme me l'avait appris ma coach de pleine conscience à trois cents euros l'heure. Je vois un loft blanc, des plantes vertes, le bruit de la circulation sur le boulevard Beaumarchais, la lumière douce d'une fin d'après-midi sur les toits de Paris.

Mais l'image sature. Elle se pixelise, se brouille. À la place, je vois la main de Pierre, couverte de graisse noire. Je sens l'odeur du foin fermenté qui monte de la grange d'à côté. J'entends le râle du moteur diesel d'un tracteur qui remonte la rue principale.

Le réel gagne du terrain. Il grignote mon imaginaire comme l'humidité ronge les circuits de mon téléphone.

Je suis en train de lagger. Ma personnalité se décompose. Je ne sais plus qui je suis quand personne ne me regarde à travers un objectif.

Je repense au plateau de la Vieille Morte. La 4G. Une bouffée d'oxygène numérique. Si je peux juste envoyer un message, juste vérifier mes mails, juste voir si le monde existe encore...

Je me relève. Mes muscles sont raides. Je regarde par la lucarne une dernière fois

avant que la nuit ne tombe tout à fait. Le village s'éteint. Une à une, les rares lumières des fenêtres disparaissent. Les gens ici ne gaspillent pas l'électricité. Ils dorment avec les bêtes, avec le cycle du soleil, avec la brutalité des saisons.

Je suis seule.

Ici, les ondes ne servent à rien, on lit dans les gens comme dans le ciel. Et le vôtre est à l'orage.

La phrase de Pierre tourne en boucle dans mon crâne, comme un échantillon sonore défectueux. Elle a le goût du cuivre et l'odeur de la suie.

Froid.

Je me glisse sous la couverture de laine grasse. Elle pèse sur ma poitrine comme une dalle funéraire. Je sens le battement de mon cœur contre le matelas de paille. Un coup. Un autre. Un autre. C'est le seul métronome qui reste.

Demain, j'irai sur le plateau. Demain, je retrouverai le signal. Ou alors, je finirai de me dissoudre dans ce granite qui n'attend que ma reddition.

Saint-Cirque-des-Oublis.

Le nom même est une promesse. On ne vient pas ici pour se retrouver. On vient ici pour être effacé.

Je ferme les yeux, et pour la première fois de ma vie, je n'espère pas un like. J'espère juste que le soleil se lèvera, même si ce n'est que pour éclairer ma ruine.

Schiste. Suie. Silence.

L'orage arrive. Je le sens dans mes os, dans cette pression atmosphérique qui me donne envie de hurler. Pierre avait raison. Le ciel est noir. Et moi, je suis juste une ombre de plus dans ce pli de la Lozère où même Dieu semble avoir oublié de brancher le courant.

# Chapitre 3

## Le Miracle du Schiste

« Votre intuition est un algorithme divin qui ne demande qu'à être uploadé dans le cloud de la conscience universelle. »

Mentir est un muscle que je n'ai jamais cessé d'entraîner, même sans Wi-Fi. C'est une fibre qui palpite sous la peau, une tension électrique qui remplace avantageusement le café lyophilisé et l'espoir. Ce matin, le muscle est raide, tétanisé par le froid qui s'est infiltré sous la porte de la grange comme une nappe d'huile froide. L'air est une masse de gazole et de suie. Je me lève. Mes articulations craquent avec le bruit sec d'une branche de châtaignier qui cède. Pas de miroir. Juste le reflet de ma propre déchéance dans la vitre poisseuse d'un buffet dont le bois est si piqué qu'il semble respirer.

Froid.

Bastien m'attend derrière le lavoir. C'est un gamin qui a la texture d'une éponge métallique : poreux, rugueux, et capable de rayer n'importe quelle surface lisse. Il pue le tabac froid et le mouton mouillé, une odeur de suint qui vous sature les narines jusqu'à l'écoeurement. Il ne me regarde pas. Ses yeux sont fixés sur ses chaussures de sécurité crottées, le cuir craquelé par le purin.

— Elle l'a caché sous la troisième dalle, après l'âtre, lâche-t-il d'une voix qui lag. Le vieux l'avait écrit sur un papier de notaire bleu. Il voulait que ce soit le neveu de Mende qui récupère les terres du haut. Pas Pierre.

Je note mentalement : "les terres du haut". Un concept abstrait pour moi, mais ici, c'est du hardware pur. C'est de la roche, de la pente, de la sueur accumulée sur trois

générations. Bastien gratte une croûte de boue sur son jean. Il attend son paiement. Pas de l'argent. Ici, l'argent est une monnaie dévaluée par l'absence de distributeurs. Il veut le "mindset". Il veut que je lui explique comment on devient une marque, comment on sature l'espace médiatique quand on n'est qu'un point insignifiant sur une carte IGN périmée.

— La curation, Bastien. C'est l'art d'exclure. Pour que les gens croient à ton histoire, tu dois supprimer tout ce qui est moche. Comme ton village. Comme cette odeur de foin pourri. Tu dois créer un vide pour que les autres aient envie de le remplir avec leur admiration.

Il hoche la tête, les yeux vides, comme s'il téléchargeait un fichier trop lourd pour sa bande passante cérébrale. Je le laisse là, dans l'ombre humide du lavoir où l'eau coule avec un bruit de tuyauterie bouchée.

Le schiste sous mes pieds est une lame. Chaque pas sur le sentier qui mène chez Odette est une agression tactile. Les pierres plates glissent, se dérobent, cherchent à me briser la cheville. Le village de Saint-Cirque-des-Oublis n'est pas un décor, c'est un prédateur. Il attend que je trébuche pour m'absorber dans sa boue de schiste noir.

La maison d'Odette est un bloc de granite sombre qui semble avoir poussé directement du sol. Pas de jardin, pas de fleurs. Juste de la pierre et une porte en chêne dont le vernis a pelé il y a trente ans, laissant apparaître une peau grise, fibreuse, semblable à celle d'un cadavre. L'odeur me frappe avant même que j'entre : un mélange de graisse de canard rance, de poussière centenaire et de cette suie froide qui est le parfum de signature de ce trou perdu.

Odette est assise près de la cheminée éteinte. Elle est une extension du mobilier. Sa peau est un parchemin jauni, plissé par un siècle de vent thermique et de rancœur. Ses yeux laiteux, voilés par une cataracte qui ressemble à une brume de montagne, se fixent sur moi. Elle ne dit rien. Le silence dans cette pièce est un poids acoustique,

une pression sur les tympans qui me donne envie de hurler pour vérifier que je ne suis pas devenue sourde.

— L'énergie est lourde ici, Odette, je commence, ma voix résonnant comme un podcast enregistré dans un cercueil.

Je sors mon jargon. C'est mon armure. Je parle de vibrations, de fréquences, de nœuds karmiques. Je fais des gestes lents dans l'air saturé de poussière, comme si je balayais des pixels invisibles. Je sens son mépris, une onde de chaleur sèche qui émane de son corps immobile. Mais je sens aussi sa curiosité. C'est une faille de sécurité. Une porte dérobée.

— Vous avez une rétention d'informations dans les fondations, je continue, mes doigts frôlant le bord de la table en bois brut, grasse de décennies de repas solitaires. Quelque chose ne circule pas. Un document. Un testament de vérité qui stagne sous vos pieds.

Le silence change de texture. Il devient solide. Odette se redresse, un craquement d'os résonne dans la cuisine. Elle me regarde maintenant comme si j'étais un spectre, ou une erreur système qu'elle ne peut pas ignorer.

— Qu'est-ce que tu racontes, la Parisienne ? Sa voix est un râle, un frottement de deux pierres l'une contre l'autre.

Je ferme les yeux. Je joue la comédie du "flow". Je laisse ma tête basculer légèrement en arrière. Je respire l'odeur de la suie. Je laisse le froid de la pièce m'envahir jusqu'à ce que mes dents menacent de s'entrechoquer.

— Le bleu. Je vois du bleu. Un papier de la couleur du ciel avant l'orage. Il est là. Sous le schiste. Près du feu qui ne brûle plus.

Je me dirige vers l'âtre. Le sol est composé de dalles irrégulières, usées par le passage des générations. Je compte mentalement. Une. Deux. Trois. Je m'arrête. Mon cœur bat si fort que je crains qu'il ne fissure ma cage thoracique. Si Bastien a menti, si c'est un piège, je suis morte. Je serai chassée, lapidée par ce silence qu'ils manient comme une arme de poing.

Je m'agenouille. Le contact du schiste froid avec mes genoux est une brûlure. La poussière de cendre s'insinue sous mes ongles. Je gratte. Je cherche une prise. La dalle est lourde, scellée par le temps et la crasse.

— Aide-moi, Odette. Les vibrations sont bloquées.

Elle se lève. C'est un mouvement lent, tectonique. Elle s'approche, son souffle court sentant le pain rassis. Elle sort un couteau à lame courte de sa poche de tablier. Une pièce de métal noirci, affûtée jusqu'à l'os. Elle l'insère dans l'interstice. Elle pèse de tout son poids. Le schiste hurle. Un cri de pierre arrachée à sa propre inertie.

La dalle bascule.

Dessous, dans une cavité creusée à même la terre battue, une boîte en fer-blanc rouillée. À l'intérieur, un papier plié en quatre. Un bleu délavé, presque gris, mais indéniablement bleu.

Le temps se dilate. Une seconde dure une éternité de pixels morts. Odette saisit le papier avec des mains tremblantes. Ses doigts tachés de vieillesse parcourent les lignes écrites d'une plume nerveuse. C'est le testament. La preuve que les terres du haut, le joyau de la commune, n'appartiennent pas à Pierre, mais au neveu honni, celui qui veut tout vendre pour faire des chambres d'hôtes ou une ferme solaire.

Le visage d'Odette se décompose. Sa mâchoire se verrouille. Elle lève les yeux vers moi, et pour la première fois, je ne vois plus le mépris. Je vois une terreur sacrée.

Pour elle, je ne suis plus l'imposteur aux fringues de marque et au langage étrange. Je suis devenue une interface avec l'au-delà. Un canal. Une sorcière numérique.

— Tu as vu, souffle-t-elle. Tu as vraiment vu.

Suie.

L'odeur de la boîte ouverte est celle de la cave et de l'oubli. C'est une odeur de décomposition administrative. Je sens un frisson de triomphe me traverser, un shot d'endorphine plus puissant que n'importe quel nombre de vues sur une vidéo virale. J'ai hacké la réalité. J'ai réécrit le code source de ce village avec un mensonge plus vrai que la vérité.

Soudain, la porte s'ouvre. Pierre est là. Sa silhouette bloque la lumière grise de l'extérieur. Il apporte avec lui l'odeur du gazole et du vent froid. Il ne dit rien, mais son regard balaie la scène : la dalle soulevée, la boîte de fer-blanc, le papier bleu dans les mains d'Odette. Sa présence est un bug majeur dans mon scénario. Il ne croit pas aux miracles. Il croit à la matière, au cadastre et à la loi de la pesanteur.

— Qu'est-ce que vous foutez ? Sa voix est basse, chargée d'une violence contenue qui fait vibrer les vitres du buffet.

Odette serre le papier contre sa poitrine, un geste de rapace.

— Elle a le don, Pierre. Elle a trouvé le papier du vieux. Sous la pierre. Là où personne n'aurait regardé.

Pierre fait un pas dans la pièce. Le sol gémit sous ses bottes. Il s'arrête à quelques centimètres de moi. Je sens la chaleur animale qui se dégage de son veston en laine bouillie. Je sens son mépris comme une giflette physique.

— Le don ? Il crache le mot comme un noyau de cerise amère. Elle n'a rien du tout. C'est une voleuse. Une menteuse qui sait comment manipuler les vieux.

Je me relève, essayant de maintenir mon masque de sérénité New Age, malgré le tremblement de mes mains que je cache dans mes manches.

— L'alignement ne ment pas, Pierre. La terre garde la mémoire des trahisons. Je n'ai fait que lire ce qui était déjà écrit dans l'énergie du lieu.

— Tes conneries ne marchent pas avec moi, Parisienne. Je sais d'où vient ce vent. Je sais qui t'a parlé.

Il regarde vers la fenêtre, comme s'il cherchait Bastien dans les ombres du village. Son intelligence est une lame de schiste : brutale, directe, impossible à émousser par le jargon. Il sait que je triche. Mais il ne peut pas le prouver. Et ici, devant Odette, la preuve matérielle du papier bleu pèse plus lourd que tous ses soupçons.

Le silence revient, plus dense qu'avant. C'est un affrontement de fréquences. Pierre est une onde basse, profonde, tellurique. Je suis une interférence haute, stridente, artificielle.

— Tu vas foutre le feu au village avec tes histoires, finit-il par dire, sa voix n'étant plus qu'un murmure menaçant. Tu ne sais pas ce que tu as réveillé. Ici, on ne pardonne pas aux revenants.

Il fait demi-tour et sort. Le claquement de la porte est un coup de feu.

Je reste seule avec Odette. La vieille femme me regarde avec une intensité effrayante. Elle ne voit pas en moi une sauveuse, elle voit un outil. Une arme de précision pour régler ses comptes, pour humilier ceux qui l'ont ignorée pendant des décennies. Je suis sa validation, et elle est ma protection.

Elle s'approche de moi. Sa main, une pince d'os et de peau parcheminée, se referme sur mon poignet. Ses ongles s'enfoncent dans ma chair. La douleur est vive, réelle, sans filtre.

— Tu vas rester ici, l'étrangère. Tu vas m'aider à tout remettre en ordre.

Ses yeux laiteux sont fixés sur les miens. Je sens le piège se refermer. J'ai voulu créer un récit pour survivre, mais le récit a pris vie. Il a la texture du schiste et le poids de la pierre. Je ne suis plus en train de gérer une crise d'image sur les réseaux sociaux. Je suis en train de devenir une divinité de clocher dans un enfer de granite.

Le contact thermique de sa main est glacial, comme si elle pompait ma propre chaleur pour alimenter sa vieille carcasse. Je n'ai plus d'espace de stockage pour la peur. Je n'ai plus que cette certitude : je suis en train de me perdre dans mon propre script.

Odette me broie la main, ses yeux laiteux fixés sur les miens : elle me tient désormais autant que je la tiens.

Dehors, le vent se lève, un sifflement entre les pierres sèches. L'odeur du foin fermenté remonte de la vallée, lourde et écœurante. Le miracle est accompli. L'imposture est scellée dans le sang et la poussière de schiste. Je suis coincée dans ce pli de la Lozère, sans réseau, sans secours, liée à une vieille femme qui veut voir le monde brûler pour une histoire de terres du haut.

Je regarde la dalle béante. C'est une cicatrice ouverte dans le sol de la cuisine. Une faille dans le réel. Et je sais, avec une clarté brutale, que je ne pourrai jamais la refermer.

L'algorithme de ma vie vient de planter.

Erreur 404 : Vérité non trouvée.

Suie. Rancissement. Pierre.

Je ferme les yeux et je prie pour un signal qui ne viendra jamais. La main d'Odette est une chaîne de fer froid. Je suis l'influenceuse du néant, et mon public est une vieille femme qui ne sait même pas ce qu'est un smartphone. C'est mon nouvel empire. Un empire de poussière et de haine, niché dans un étau de granite brut.

Le silence n'est plus un poids. C'est un linceul.

# Chapitre 4

## Le Ghost de la Lozère

« L'univers est un miroir qui reflète votre éclat intérieur. Souriez au monde et il vous offrira ses trésors les plus secrets. »

La porte de la grange grince, un cri de métal rouillé qui me déchire les tympans. L'air qui s'échappe de l'ombre sent le rat crevé, le foin moisi et une odeur plus acide, plus chimique : du vieux gazole. Un courant d'air thermique, chargé de la morsure des sommets, me gifle le visage. Mon sourire « haute vibration » se fige en une grimace de douleur. Le froid ici n'est pas une température, c'est une agression. Il s'insinue sous mon cachemire à huit cents euros, cherche la faille dans mes coutures, et vient mordre ma peau avec une précision chirurgicale.

Froid.

Bastien est assis sur une caisse de pommes de terre retournée. Quinze ans, peut-être. Des yeux comme des billes d'obsidienne, un regard de requin qui n'a jamais vu l'océan, mais qui connaît parfaitement la profondeur de la fosse où il s'est échoué. Il ne bouge pas. Il attend. Entre ses doigts sales, un vieux smartphone à l'écran étoilé luit d'une lumière bleue cadavérique. Un pixel mort bat sur son front comme une veine pulsatile.

— Tu es en retard, dit-il.

Sa voix n'a pas mué, elle a juste durci, comme le pain de seigle qu'Odette laisse sur la table. Pas de « Bonjour », pas de « Ça va ». Ici, les politesses sont des octets perdus. Je m'avance, mes bottines en cuir souple glissant sur le schiste humide qui

sert de sol à cet antre. Chaque pas est une défaite. L'obscurité de la grange est une basse définition qui fatigue mes yeux.

— La notion de temps est relative quand on travaille sur ses énergies, Bastien.

Je sors mon propre téléphone. Écran noir. Pas de barre de réseau. Une brique de verre et d'aluminium qui ne sert plus qu'à me renvoyer mon propre reflet dévasté. Mes cernes sont des fosses communes. Mon teint a la couleur de la suie qui tapisse les murs de Saint-Cirque.

— Arrête de me sortir tes scripts, Parisienne, réplique-t-il sans lever les yeux de son écran. Ici, y a que le clocher qui donne l'heure, et il a deux minutes de retard sur la fin du monde. T'as quoi pour moi ?

Je m'assois sur un billot de bois. La surface est piquée de trous de vers, une texture spongieuse et froide qui me donne envie de vomir. Je respire par la bouche pour éviter l'odeur de suint de mouton qui s'exhale d'une pile de toisons brutes dans le coin. La laine est grasse, huileuse, une masse organique qui semble respirer dans le noir.

— Le personal branding, je commence, ma voix reprenant son ton de conférence TED, celui qui me permettait de vendre du vent à des startups du Sentier. La première loi, c'est la rareté. Tu ne donnes pas l'information, tu la laisses fuir. Tu ne cherches pas à plaire, tu cherches à être nécessaire. Tu dois devenir l'algorithme de ce village, Bastien.

Il s'arrête de tapoter sur son écran. Ses yeux montent vers les miens. Un prédateur.

— J'ai déjà les infos, murmure-t-il. Je sais que la femme du maire a un compte Tinder caché. Je sais que le vieux Roux vole l'eau de la source communale la nuit. Je sais que ton papier bleu, celui que t'as « trouvé » chez Odette, c'est lui qui l'avait

caché là y a trente ans pour faire chier son frère.

Un silence de plomb tombe entre nous. Le son du vent qui siffle dans les fentes des pierres sèches ressemble au bruit blanc d'un serveur qui surchauffe. Ma gorge se serre. Je sens le goût du cuivre au fond de ma bouche. L'imposture est une peau trop étroite.

— Comment ? je demande, le souffle court.

— Le Wi-Fi de la mairie est une passoire. Et les gens ici... ils écrivent tout. Ils ont peur de l'oubli, alors ils gardent des traces. Des mails, des scans, des journaux intimes numérisés par des petits-enfants qui croyaient bien faire. Je suis le fantôme dans leur machine, Clémence. Mais je sais pas comment m'en servir pour partir d'ici.

Il range son téléphone dans la poche de son sweat délavé.

— Toi, tu sais faire. Tu sais comment transformer une merde en or sur Instagram. Apprends-moi à manipuler ces cons, et je te donne de quoi devenir leur sainte patronne. On fait 50/50 sur les « dons » qu'ils te fileront.

Je regarde ses mains. Elles sont gercées par le froid, les ongles bordés de noir. Il n'a pas besoin de validation. Il a besoin de carburant pour s'extraire de cette crevasse de granite.

— D'accord. On commence par la narration. Ne dis jamais la vérité brute. Enrobe-la. Si tu sais que Roux vole de l'eau, ne le dénonce pas. Dis-lui que tu as eu une vision d'une source qui s'assèche à cause d'un déséquilibre karmique dans sa lignée. Il aura peur de Dieu, mais il aura encore plus peur de toi parce que tu l'as vu. La peur est le levier de conversion le plus efficace de l'histoire de l'humanité.

Rancissement.

L'odeur de la laine devient insupportable. Bastien sort un petit carnet à spirales de sous sa caisse. La couverture est tachée de gras, les pages sont gondolées par l'humidité. Il me le tend.

— C'est les archives de la paroisse et les comptes de la coopérative laitière des dix dernières années. Les dettes, les adultères, les testaments modifiés sur un coin de table. C'est ton script pour la semaine prochaine.

Je prends le carnet. Le papier est rugueux, presque coupant. C'est une matière solide. Ce n'est pas un fichier PDF qu'on peut supprimer d'un swipe. C'est une preuve physique de ma chute.

— On commence quand ? demande-t-il.

— Maintenant. Amène-moi chez la veuve Vidal. Celle qui croit que son mari lui parle à travers le craquement des poutres.

On sort de la grange. La lumière de l'après-midi est une nappe de gris délavé, un écran cathodique en fin de vie qui ne parvient plus à afficher les couleurs. Le village s'enroule sur lui-même comme un serpent de schiste. Chaque maison semble nous surveiller avec ses fenêtres borgnes.

On marche sur le sentier escarpé. Mes talons s'enfoncent dans la terre battue, une mélasse noire et collante qui dévore mes chaussures de luxe. Je me sens comme un glitch dans le décor. Bastien marche devant, d'un pas léger, ses baskets usées trouvant chaque appui stable sur la roche glissante.

La maison de la veuve Vidal est une verrue de pierre accrochée à la pente. La cheminée crache une fumée épaisse qui stagne dans l'air froid, une odeur de bois vert qui brûle mal et pique les yeux.

— Elle a perdu sa fille en 98, murmure Bastien sans se retourner. Une histoire de voiture qui a quitté la route vers Mende. Le corps n'a jamais été rendu... entier. Elle cherche une raison. Donne-lui une raison, Parisienne. Et elle te donnera les bijoux de sa mère.

Mon estomac se noue. Ce n'est plus du marketing. C'est de l'autopsie sociale.

— Je ne suis pas une monstrueuse arnaqueuse, Bastien. Je les aide à trouver un sens.

— Ouais. Et moi j'aide les données à circuler. On est des philanthropes, Clémence.

Il s'arrête devant la porte en chêne massif, piquée de clous rouillés. Il frappe trois coups secs. Le son résonne dans la vallée, amplifié par les parois de granite. Un écho vide.

La porte s'ouvre sur un entrebâillement de ténèbres. Madame Vidal apparaît. Elle est une extension de sa propre demeure : grise, ridée comme une pomme oubliée au cellier, vêtue d'un tablier de grosse toile qui sent la soupe aux choux et la poussière.

— Qu'est-ce que vous voulez ? sa voix est un râle, un frottement de pierres.

— Madame Vidal, je commence, en adoptant ma voix de velours, celle qui fait baisser les défenses. Je suis Clémence. Je travaille avec Odette sur les mémoires du village.

Elle me regarde de haut en bas. Ses yeux sont deux fentes de méfiance. Mais elle remarque le carnet que je tiens contre moi, celui de Bastien. Elle voit les noms, les dates, les secrets qui débordent.

— Entrez, finit-elle par dire. Mais n'apportez pas le froid avec vous.

L'intérieur est une compression d'espace. Le plafond est bas, traversé par des poutres noires de suie qui semblent s'abaisser sur nos têtes. Une unique ampoule nue pend au milieu de la pièce, diffusant une lumière jaune et sale qui ne parvient pas à chasser les ombres des coins. La chaleur est étouffante, produite par une cuisinière à bois en fonte qui ronfle comme un fauve blessé.

Suie. Chaleur poisseuse.

Je m'assois sur une chaise en paille. Le contact est irritant contre mes cuisses. Madame Vidal ne me sert pas de thé. Elle reste debout, ses mains noueuses croisées sur son ventre.

— Bastien dit que vous voyez des choses, lance-t-elle. Que vous avez trouvé le papier d'Odette.

— Je ressens les flux, madame Vidal. Les énergies ne disparaissent jamais, elles s'accumulent dans la matière. Dans ces murs. Dans votre sol.

Je pose ma main sur la table en bois brut. Elle est collante de graisse ancienne. Je ferme les yeux, simulant une transe légère. En réalité, je récite mentalement la page 14 du carnet de Bastien.

— Je sens une présence... Une jeune femme. Elle a froid. Elle cherche son manteau bleu.

Je sens un sursaut dans l'air. Le rythme de la respiration de la veuve se casse.

— Le manteau... murmure-t-elle. Elle le portait ce soir-là. On l'a jamais retrouvé.

— Elle ne veut pas que vous pleuriez le manteau, je continue, ma voix devenant plus

basse, plus pressante. Elle veut que vous sachiez que la route était glissante, mais que ce n'était pas un accident. Quelqu'un l'attendait.

Je prends un risque. Bastien n'avait pas écrit ça. Mais je connais les arcs narratifs. Il faut un coupable. Un antagoniste pour fixer la douleur.

— Qui ? la voix de la veuve est maintenant un cri étouffé. Qui l'attendait ?

— Un homme. Une voiture sombre. Elle n'est pas partie seule.

Madame Vidal s'effondre sur le banc opposé. Ses larmes ne coulent pas, elles semblent sourdre de sa peau comme de l'humidité sur un vieux mur. Elle attrape ma main. Sa peau est comme du papier de verre, brûlante de fièvre et de désespoir.

— Je le savais... je savais que Roux n'avait pas tout dit sur ce qu'il avait vu dans le virage du Diable.

Le nom de Roux. Le voisin. Le voleur d'eau. Les fils se connectent. La toile se tisse. Je sens une décharge d'adrénaline, le même rush que lorsque l'un de mes posts atteignait les dix mille likes en moins d'une heure. L'influence, c'est l'art de donner aux gens la version de la réalité qu'ils sont déjà prêts à croire.

Je reste là, à tenir la main de cette femme brisée, dans cette cuisine qui sent la mort et le bois brûlé. Je suis une parasite. Une tique dorée pompant le sang d'un village moribond. Mais pour la première fois depuis des mois, je me sens vivante. Utile.

Quand nous ressortons, une heure plus tard, le ciel est passé au noir d'encre. Les étoiles sont des points blancs, fixes, sans scintillement, comme des pixels morts sur un écran géant. L'air est devenu si sec qu'il me brûle les bronches à chaque inspiration.

Bastien m'attend contre le muret de schiste. Il joue avec un couteau de poche, faisant sauter la lame avec un clic métallique régulier.

— Pas mal, la Parisienne. Le coup du manteau bleu, c'était du grand art. Elle va raconter ça à tout le village demain. À la messe, au marché, au lavoir. Tu viens de devenir intouchable.

— J'ai juste... catalysé sa douleur.

— Non, tu l'as armée. Elle va aller voir Roux avec un fusil ou une malédiction, peu importe. L'important c'est que maintenant, ils ont besoin de tes « guidances » pour savoir quoi faire.

Il me tend un petit objet lourd, enveloppé dans un chiffon sale.

— Tiens. C'est ton premier paiement. Elle me l'a donné quand tu es allée te « recueillir » devant la photo de sa fille.

Je déplie le chiffon. Une broche en or terni, en forme de branche de châtaignier. Les détails sont d'une finesse incroyable. C'est du vrai, du pesant. Ce n'est pas une monnaie virtuelle. C'est de la matière.

— C'est trop, je souffle.

— C'est rien par rapport à ce qu'il y a dans ce carnet, répond Bastien en s'éloignant dans l'obscurité.

Je reste seule sur le sentier. Le silence de la Lozère retombe sur moi, un poids acoustique qui m'écrase. Le village semble respirer avec moi, une bête de pierre endormie que je viens de réveiller.

Je regarde la broche dans ma main. L'or est froid. Il n'a pas la chaleur de la validation numérique. Il a le poids de la trahison.

Je rentre chez Odette. Ses fenêtres sont les seuls yeux ouverts dans la nuit noire. Chaque pas sur le schiste est un craquement qui déchire le néant. Je sens l'odeur de la suie qui me colle aux cheveux, à la peau, aux vêtements. Je ne pourrai jamais m'en laver.

En passant devant la fontaine, j'entends un bruit. Un râle métallique. Un moteur diesel qui tourne au ralenti, plus bas dans la vallée. Pierre. Il surveille. Il attend. Il est le système de sécurité que je ne peux pas hacker.

Je monte les marches de l'escalier en bois de la maison d'Odette. Le plancher vermoulu gémit. Chaque vibration est un signal d'alerte.

Arrivée dans ma chambre, je pose le carnet de Bastien sur la petite table de nuit. La lumière de ma lampe à huile — car l'électricité a sauté il y a deux heures — fait danser les ombres des poutres sur les pages cornées.

Je l'ouvre au hasard.

« 12 Juillet. Famille Boyer. Dette de 40 000 francs non remboursée à la banque verte. Terrain saisi en secret. Pierre a racheté la parcelle sous un faux nom pour la protéger. »

Mes doigts tremblent. Pierre. Le gardien. Le pur. Lui aussi a ses zones d'ombre. Lui aussi manipule le récit pour protéger son domaine.

Je réalise soudain que ce village n'est pas un étai de granite. C'est un serveur à ciel ouvert. Et je viens d'en trouver le mot de passe administrateur.

Le froid ne me mord plus. Il m'enveloppe comme une armure. Je ne suis plus Clémence l'influenceuse déchue. Je suis le Ghost de la Lozère. Je suis celle qui sait.

Je ferme les yeux. Le silence n'est plus un linceul. C'est une fréquence.

Bruit blanc. Suie. Puissance.

Le carnet de notes de Bastien est une bombe atomique, et il vient de m'en donner le détonateur. Je n'ai plus besoin de réseau 4G pour incendier le monde. Une seule allumette suffira. Une seule parole murmurée à l'oreille d'une vieille femme en deuil.

Je souris dans le noir. Mon reflet dans le miroir piqué de la chambre est une ombre déformée, une créature de schiste et de secrets.

Demain, le village se réveillera avec une nouvelle vérité. La mienne.

L'algorithme du réel est entre mes mains.

Coup de clic. Silence. Destruction.

# Chapitre 5

## L'Épreuve du Feu

« Seul celui qui vibre en harmonie avec les éléments peut traverser le brasier du destin sans que l'illusion du réel ne consume sa vérité intérieure. »

L'odeur du bois de châtaignier qui brûle est le parfum de ma condamnation à mort. C'est une fragrance épaisse, huileuse, qui s'accroche aux parois de mes narines comme de la mélasse noire. Ce n'est pas le feu chic d'un foyer parisien, ce n'est pas la flamme tamisée d'une bougie parfumée à trente euros qui promet un « éveil des chakras ». C'est un incendie de fin du monde, une éruption de sève bouillante et de gaz carbonique nichée au cœur de la place du village, là où le schiste est si usé qu'il brille comme de l'obsidienne sous la lune.

Le brasier ronfle. C'est un son de basse, profond, un drone organique qui fait vibrer ma cage thoracique. Chaque éclatement de bûche est une détonation, un glitch sonore dans le silence de plomb de la Lozère. Des étincelles montent vers le ciel, des pixels d'ambre qui tentent de hacker l'obscurité glaciale avant de s'éteindre dans l'air saturé de givre.

Pierre est là. Il se tient de l'autre côté du tapis de braises, les jambes écartées, les mains enfoncées dans les poches de son vieux barbour qui pue le suint et le gazole. Sa silhouette est une découpe noire sur le rideau de flammes. Il ne me quitte pas des yeux. Son regard est une sonde chirurgicale qui cherche la faille, le pixel mort dans mon récit, la latence dans mon assurance de façade.

— Alors, la Parisienne ? Il paraît que ton aura est un bouclier ? Il paraît que ton « alignement énergétique » te rend intouchable ?

Sa voix est un râle de pierre ponce. Pas de chaleur. Juste une curiosité glacée, le désir de voir la machine s'enrayer. Autour de nous, le village fait cercle. Une cinquantaine d'ombres engoncées dans de la laine brute, des visages creusés par l'humidité et le mépris, des yeux qui reflètent l'incandescence du brasier comme des billes de verre. Ils ne sont pas venus pour une fête. Ils sont venus pour le crash test. Ils attendent que l'imposture s'embrace.

L'air oscille, déformé par la chaleur. La température est une agression thermique directe. À trois mètres du feu, ma peau tire, se rétracte. Je sens le maquillage — ma seule armure — qui menace de couler, de révéler le blême de ma terreur.

Je lisse ma robe en lin blanc, celle que j'ai choisie pour son aspect « vestale de l'ère numérique ». Le tissu est fin. Trop fin. Il ne me protège de rien. Dans ma tête, le flux est frénétique. \*Optimisation du mindset. Visualisation créative. Respiration holotropique.\* Des mots creux, des hashtags sans connexion, des concepts qui s'effritent face à la réalité physique du châtaignier en fusion.

— La pureté vibratoire n'est pas une performance, Pierre. C'est un état de grâce.

Ma voix sort trop aiguë. Un signal faible. Je le vois à la commissure de ses lèvres qui s'affaisse. Il sait. Il sent le plastique brûlé derrière mon jargon New Age. Il fait un pas vers le lit de braises. Il ramasse une branchette de bois sec et la jette sur le tapis rougeoyant. Elle s'enflamme instantanément avec un sifflement de serpent.

— On appelle ça l'Épreuve de la Saint-Jean, ici. C'est pas du yoga de salon, c'est pour savoir qui appartient à cette terre et qui n'est qu'un courant d'air. Vas-y. Prouve-nous que tu n'es pas faite en carton-pâte.

Le silence retombe, plus lourd qu'un bloc de granit. On n'entend plus que le crépitement des braises qui s'affaissent, un bruit de mastication minérale.

Je regarde mes pieds. Ils sont nus. La plante de mes pieds est une surface de peau citadine, tendre, habituée au parquet de chêne et aux tapis de soie. Le sol sous moi est une croûte de schiste tranchant, froid comme une lame de morgue. Le contraste thermique est une torture. Le froid du sol me mord les talons tandis que la chaleur du brasier me grille les sourcils.

Je pense à Ibiza. Trois ans plus tôt. Un stage de « Empowerment » à quatre mille euros la semaine. On nous avait fait marcher sur des charbons ardents. C'était une mise en scène, une curation millimétrée de la peur. Les braises étaient recouvertes d'une épaisse couche de cendre isolante. On nous avait expliqué la conductivité thermique. La physique. Le Leidenfrost effect.

Ici, il n'y a pas d'isolant. Pierre a étalé les braises avec un râteau en fer. Elles sont vives, rouges comme des cœurs de bêtes écorchées. La chaleur qui s'en dégage est une masse solide, un mur invisible contre lequel mon instinct de survie hurle de ne pas s'écraser.

— Tu as peur, lâche-t-il. Ton énergie s'effiloche. Tu n'es qu'une interface buggée, Clémence.

Le mot me gifle. \*Interface.\* Il utilise mon propre lexique pour m'humilier. Je vois Odette, un peu plus loin, son châle noir serré sur ses épaules voûtées. Elle me regarde avec une attente impitoyable. Si je recule, le carnet de Bastien, mes secrets, mon influence naissante, tout sera réduit en cendres avant même que j'aie pu encaisser le moindre bénéfice.

Ma mâchoire se verrouille. Je sens le goût du cuivre dans ma bouche, ma langue qui saigne légèrement sous la pression de mes dents.

\*Respire. Ne regarde pas le feu. Regarde à travers.\*

Je fais un pas. Le schiste froid sous ma plante de pied gauche. Le vide devant moi.

*\*C'est juste de la matière. La matière est une fréquence lente.\**

Le premier contact.

C'est une décharge électrique. Pas de la chaleur, au début. Juste un signal nerveux trop intense pour être interprété par le cerveau. Une surcharge de données. Ma plante de pied s'enfonce dans le tapis de feu. Le bruit est atroce : un léger grésillement, le son de ma propre chair qui proteste.

Je ne marche pas, je flotte dans une zone de douleur pure. Deuxième pas.

Le pied droit s'enfonce dans le rouge. Je sens les petits morceaux de bois incandescent se coincer entre mes orteils. La chaleur remonte dans mes chevilles, mes mollets, mes cuisses. C'est un courant de lave qui remplace mon sang. Mon cerveau tente de déconnecter le serveur de la douleur, mais le câble est trop court.

*\*Ne pas s'arrêter.\**

Si je m'arrête, je m'enfonce. Si je cours, j'augmente la pression et je m'ébouillante. Un pas par seconde. Rythme métronomique. La cadence d'un processeur qui surchauffe.

Je vois le visage de Pierre. Il est à un mètre. Son expression change. Le mépris s'efface devant une stupéfaction brutale, animale. Il ne voit pas une femme qui marche sur du feu ; il voit un algorithme qui refuse de planter malgré la surchauffe.

Troisième pas.

Une odeur monte. C'est moi. L'odeur de la peau grillée mêlée au parfum de ma robe

en lin. C'est l'odeur de la vérité brute, celle que je fuis depuis des années derrière mes filtres et mes légendes lissées.

Quatrième pas.

Je sors du tapis. Je touche le sol de terre battue, humide, froid. Le choc thermique est un coup de poignard. Je vacille. Mes jambes sont des poteaux de coton. Mes pieds... je ne les sens plus. Ils sont devenus des blocs de métal brûlant, détachés de mon corps.

Le silence du village a changé de texture. Ce n'est plus un silence de condamnation. C'est un silence d'effroi. Ils se signent, certains reculent. Ils croient au miracle. Ils croient à ma « vibration ».

Je me tiens droite, le dos raide, les ongles enfoncés dans mes paumes au point de percer le derme.

— L'alignement est total, Pierre. Le feu ne consume que ce qui est superflu.

Les mots sont un mensonge, une ligne de code balancée pour clore le programme. En réalité, j'ai envie de hurler, de me jeter dans la fontaine de glace derrière l'église, de m'arracher les jambes. Mais je reste immobile. Une statue de sel et de suie.

Pierre s'approche. Il se penche pour regarder mes pieds dans la pénombre.

Ses yeux sont hantés. Il cherche les cloques, le sang, la preuve de ma chair mortelle. Il y a des traces de suie noires, des plaques rouges comme des brûlures au premier degré, mais rien qui ne justifie mon absence de cris.

Ce qu'il ignore, c'est la technique. Le secret des festivals de yoga de luxe. La sueur de mes pieds, provoquée par la terreur quelques secondes plus tôt, a créé une fine

pellicule de vapeur — l'effet Leidenfrost — qui a protégé mon épiderme pendant la fraction de seconde nécessaire à chaque pas. C'est de la physique, pure et dure. Pas de l'âme. Pas du divin. Juste une application pratique de la conductivité thermique.

Mais pour eux, c'est de la magie noire. Ou de la sainteté technologique.

— Tu es... une sorcière, murmure-t-il, et pour la première fois, je sens une fêlure dans sa voix de roc.

Il a peur. Et sa peur est la plus belle notification que j'aie reçue depuis l'effondrement de mon compte Instagram.

— Je suis juste ce que tu as peur de devenir, Pierre. Quelqu'un qui n'a plus rien à perdre.

Je me détourne de lui. Chaque mouvement est une agonie. Je marche vers la maison d'Odette, forçant mes muscles à simuler une démarche fluide, aérienne, alors que chaque impact au sol me donne l'impression de marcher sur des lames de rasoir chauffées à blanc.

Le village s'écarte sur mon passage. Ils ne me regardent plus comme une parasite. Ils me regardent comme une menace. C'est un upgrade social massif.

Bastien me rattrape dans l'ombre d'une ruelle, loin des flammes. Il me tend un flacon en verre sombre.

— Graisse de mouton et millepertuis, chuchote-t-il. Mets-en tout de suite. Sinon tu ne marcheras plus pendant un mois.

Je prends le flacon. Mes doigts tremblent de façon incontrôlable.

— T'as eu de la chance, la Parisienne. Pierre a chauffé le bois pendant quatre heures. Normalement, on ne fait ça qu'à la Saint-Jean, quand le bois est plus vert. Là, c'était du suicide.

— C'était de la curation d'espace, je réponds avec un reste de sarcasme, ma voix s'étouffant dans un sanglot réprimé.

— Cause toujours. T'as failli y rester. Mais le coup du regard fixe... putain, ils sont tous en train de se demander s'ils ne devraient pas te construire un autel.

Il disparaît dans le noir, aussi fluide qu'une erreur de rendu graphique.

Je grimpe l'escalier d'Odette. Chaque marche est une colline de souffrance. Arrivée dans ma chambre, je m'écroule sur le lit. L'odeur de la suie est partout. Elle a imprégné les rideaux, les draps, mes poumons. Je regarde mes pieds sous la lueur vacillante de la lampe à huile.

Ils sont d'un rouge violacé, comme s'ils avaient été passés sous un filtre saturé à l'extrême. La douleur arrive maintenant par vagues de fond, une marée de lave qui remonte le long de mes nerfs. Je verse la graisse de mouton sur ma peau. L'odeur est immonde. Un mélange de cadavre animal et d'herbe rance.

Je pleure. Des larmes chaudes, silencieuses, qui lavent un peu de la cendre sur mes joues.

Je suis une fraude. Une menteuse qui a utilisé la thermodynamique pour s'acheter un sursis dans un village de schiste. J'ai survécu au feu, mais je n'ai rien transmuté du tout. Je suis toujours la même tique dorée, juste un peu plus brûlée.

Le silence du village dehors est différent. Il n'est plus agressif. Il est expectant. J'ai créé un vide, une zone de mystère qu'ils vont s'empresse de remplir avec leurs

propres fantômes. Je suis devenue leur écran de projection.

Je regarde le carnet de Bastien posé sur la commode. Je réalise que mon pouvoir ici ne vient pas de ce que je sais, mais de ce que je suis capable d'endurer pour maintenir le mensonge. La Lozère ne demande pas de la sincérité. Elle demande de la résistance. Elle veut voir jusqu'où la matière peut plier avant de rompre.

Ce soir, j'ai plié le feu.

Je ferme les yeux, le corps secoué par des frissons de choc post-traumatique. Dans l'obscurité de ma chambre, je visualise mon « empire numérique ». Il me semble si loin, si immatériel. Une constellation de points lumineux sans poids.

Ici, tout a un poids. La douleur a un poids. La graisse de mouton a une texture. La haine de Pierre a une densité.

Mes pieds sont intacts, mais mon âme est en train de roussir.

Je sens le froid de la nuit qui s'insinue par les interstices des fenêtres mal jointées. C'est un froid qui n'apaise pas la brûlure, il la souligne. Il la découpe.

Demain, je serai la sainte ou le démon de Saint-Cirque-des-Oublis. Peu importe. J'ai hacké leur peur. J'ai réécrit le code source de leur respect.

Je m'endors dans l'odeur du suint et du châtaignier mort, le cœur battant comme un serveur en surchauffe dans une pièce sans ventilation.

La douleur est mon seul lien avec le réel. C'est le seul signal que je ne peux pas éditer.

Système instable. Redémarrage en cours.

Je sombre dans un sommeil sans rêves, hanté par l'image de Pierre qui me regarde traverser l'enfer sans ciller, alors que chaque cellule de mon être n'aspire qu'à se liquéfier.

L'imposture continue. Elle est juste devenue plus physique. Plus organique.

Plus mortelle.

# Chapitre 6

## Courrier de l'Enfer

« L'univers ne vous envoie que les défis que votre âme est prête à transmuter en abondance. Visualisez votre réussite, et la matière s'alignera sur votre fréquence. »

La matière ne s'aligne pas. Elle s'effrite, elle gratte, elle pue.

Le réveil est un crash système. Mes paupières sont collées par une croûte de sommeil et de suie, une membrane poisseuse qui refuse de laisser entrer la lumière grise de la Lozère. Je bouge un orteil. Erreur 404. La douleur remonte, fulgurante, un câble électrique dénudé qui fouette mon cerveau. La graisse de mouton de Bastien a figé pendant la nuit, transformant mes pieds en deux blocs de cire rance et froide. C'est l'odeur du suint qui me tire du lit, une exhalaison de bête morte et d'herbe pourrie qui s'est infiltrée jusque dans la pulpe de mes doigts.

Froid.

Le sol en schiste de la chambre d'Odette est une banquise tranchante. Je pose les pieds. La sensation est celle d'une compression de fichiers trop lourde pour le processeur : mes nerfs saturent, envoient un signal de détresse continu, puis se coupent. Je marche comme une automate dont les articulations manqueraient de lubrifiant. Ma peau tire, cartonnée par le passage sur les braises d'hier soir. Je suis une sainte en plastique dans un sanctuaire de roche brute.

Dehors, le village râle. C'est le bruit d'un vieux moteur diesel qui s'égosille dans la pente, un son de ferraille et de gazole qui déchire le silence minéral de Saint-Cirq. C'est lui. Le facteur. Le seul lien analogique qui me relie encore à l'épicentre de mon

désastre.

Je descends l'escalier en bois de châtaignier. Chaque marche gémit, un craquement de vertèbres sèches. L'air de la cuisine est saturé par l'odeur du café trop cuit et de la cendre froide. Odette est là, assise près de la fenêtre, une silhouette de granit noir qui semble faire partie des murs. Elle ne se retourne pas. Elle surveille la route. Son regard est une sonde thermique.

— Il a un paquet pour toi, la Parisienne, lâche-t-elle sans me regarder. Un bleu.

Le sang se retire de mon visage avec la brutalité d'une vidange de réservoir. Le bleu. La couleur de la justice, de l'impayé, de la fin des haricots. À Paris, c'était une notification push que j'ignorais d'un swipe désinvolte. Ici, c'est une matière. Un papier physique, lourd, qui va me brûler les doigts plus sûrement que le bois de Pierre.

Je sors. L'air de juin est une gifle de givre. Le vent thermique descend des crêtes, chargé de l'humidité des tourbières. Mes poumons se contractent.

Le fourgon jaune de La Poste s'arrête dans un nuage de suie carbonée. Le facteur descend. C'est un homme sec, dont la peau a la texture d'un cuir de selle trop exposé au soleil. Il ne sourit pas. Il ne dit pas bonjour. Il me tend le recommandé comme on tend une arme chargée. Ses ongles sont noirs de terre, sa main est une pince de fer.

— Signez là.

Le stylo bille est gelé. L'encre refuse de couler. Je m'acharne sur le papier, griffonnant une signature qui ne ressemble plus à rien, une onde de choc sur un sismographe. Le papier est froid. Il a l'odeur de l'encre bureaucratique et de la poussière de bureau climatisé. Un fragment de Paris qui vient de se téléporter dans ma fange.

Je retourne à l'intérieur, le cœur battant à une fréquence de 140 BPM, un rythme de techno hardcore dans un décor de film muet.

Je m'assois sur le banc de bois dur, sous l'œil vitreux d'Odette. Mes mains tremblent. C'est un bug moteur que je n'arrive pas à corriger. Je déchire l'enveloppe. Le bruit du papier qui cède est celui d'une rupture de contrat, net et sans appel.

\*Mise en demeure. Procédure accélérée. Tribunal judiciaire de Paris.\*

Les mots sautent aux yeux comme des pop-ups malveillantes. Je survole le jargon juridique, cette langue morte qui sert à disséquer les vivants. \*Abus de confiance. Escroquerie en bande organisée (ils comptent mon graphiste stagiaire comme une bande ?). Somme à consigner sous huitaine : 52 400 euros.\*

Cinquante-deux mille.

C'est le prix d'une âme propre. C'est le montant du vide que j'ai vendu à des gamines en quête d'alignement cosmique. Si je ne paye pas, la cellule m'attend. Une pièce de béton sans filtre Instagram, sans lumière dorée, sans audience pour valider mon calvaire.

Le monde vacille. La cuisine d'Odette se pixelise. Les murs de pierre semblent se rapprocher pour m'écraser, un étau de schiste qui veut m'extraire le restant de vie.

— Mauvaises nouvelles du pays des nuages ?

Pierre est là, sur le seuil. Il n'a pas frappé. Il ne frappe jamais. Il tient une fourche, le manche poli par des décennies de sueur. Il me fixe de ses yeux de rapace, déchiffrant ma panique comme on lit la météo dans les nuages. Il sent l'odeur de la peur, celle qui est plus acide que la suie.

— Ce sont des affaires personnelles, Pierre, je réplique, essayant d'injecter de la curation dans ma voix. Une mise à jour de mon réseau.

— Ton réseau, il a l'air de te coûter cher, dit-il en s'avançant. Ici, quand on doit de l'argent, on vend une bête. Toi, t'as rien à vendre. T'as même pas de viande sur les os.

Il s'approche de la table. L'odeur de laine huileuse et de terre fraîche qui émane de lui est une agression sensorielle. Il pose sa main calleuse sur le bois, à quelques centimètres de ma lettre.

— Cinquante mille, c'est ça ? j'ai vu le chiffre sur le papier de l'autre côté de la table. T'as de bons yeux pour une vieille, Odette.

Je replie le papier avec une lenteur maniaque. Je dois reprendre le contrôle de la narration. Je suis Clémence. Je suis l'architecte de ma propre réalité. Je suis une influenceuse de haut vol égarée dans un archipel de cailloux.

— C'est un investissement, je mens, le regard fixé sur une tache de graisse sur la table. Une levée de fonds pour mon prochain projet. Saint-Cirque a un potentiel de branding inexploré. Vous vivez sur une mine d'or sensorielle et vous ne le savez même pas.

Pierre laisse échapper un rire sec, un bruit de gravier qu'on écrase.

— Une mine d'or. On crève de froid huit mois par an, les jeunes se barrent à Mende ou à Montpellier dès qu'ils savent lire une carte, et nos bêtes valent moins que le gazole pour les emmener à l'abattoir. Elle est où, ton or, la Parisienne ? Dans le fumier ?

Je me lève. Mes pieds hurlent, mais je reste droite. L'adrénaline de la survie remplace

la dopamine des likes. C'est un switch chimique violent.

— L'or, c'est le récit, Pierre. Les gens là-bas, dans leurs appartements gris de 20 mètres carrés, ils ont soif de ce que vous méprisez. Ils veulent toucher votre pierre. Ils veulent sentir votre suie. Ils veulent croire qu'il existe encore un endroit où la vérité n'est pas filtrée. Je peux leur vendre Saint-Cirq. Je peux transformer votre agonie en une expérience exclusive de "Radical Authenticity".

— On n'est pas à vendre, grogne-t-il, ses phalanges blanchissant sur le bois de la fourche.

— Tout est à vendre à partir du moment où on sait comment l'éclairer.

Odette lève la tête. Ses yeux noirs pétillent d'une malice ancestrale. Elle voit l'opportunité. Elle voit le levier.

— Les gens de la ville... ils seraient prêts à payer pour venir ici ? Pour dormir dans la paille ? Pour manger mes soupes de châtaignes ?

— Ils paieraient trois fois le prix d'un hôtel à Cannes pour avoir l'impression de "revenir à l'essentiel", Odette. On ne vend pas de la nourriture. On vend de la rédemption.

Pierre crache par terre, un jet de salive sombre qui s'écrase sur le schiste.

— Tu n'amèneras pas tes pantins ici. Ce village n'est pas un décor. C'est un cimetière qui refuse de fermer.

Il tourne les talons et sort, sa silhouette découpée par la lumière crue du dehors. Il est le seul mur que je n'arrive pas à repeindre avec mes mots. Il est la réalité brute, celle qui ne se laisse pas éditer.

Je reste seule avec Odette. Le silence retombe, lourd comme une chape de plomb. Cinquante-deux mille euros. Huit jours. Le compte à rebours a commencé. Mon processeur interne tourne à plein régime, calculant les angles, les vulnérabilités, les algorithmes de la manipulation humaine.

Je dois transformer ce trou à rats en un sanctuaire de luxe rustique. Je dois monétiser la souffrance, le froid et la laine grasse.

Je sors mon smartphone de ma poche. Il est éteint. Son écran noir me renvoie mon propre reflet : un visage émacié, des cernes de la couleur de la suie, une mèche de cheveux collée par la sueur. Je ressemble à ce que je vends. Je suis enfin devenue mon propre produit.

Je n'ai pas besoin de 4G pour construire un mensonge. J'ai juste besoin d'assez de désespoir pour y croire moi-même.

Je regarde mes pieds. La graisse de mouton brille sous la lumière froide.

La douleur est un excellent moteur de conversion.

Je remonte dans ma chambre. Je dois établir une stratégie. Le village est ma matière première. Odette est ma partenaire silencieuse. Bastien sera mon bras technique. Et Pierre... Pierre sera l'antagoniste nécessaire, la friction qui donne de la valeur au récit. Sans résistance, il n'y a pas d'histoire. Sans souffrance, il n'y a pas de vente.

Je m'assois par terre, le dos contre le mur de granit humide. Le froid traverse mon pull, saisit ma colonne vertébrale. C'est une morsure physique, réelle, indéniable.

Huit jours.

Je vais transformer ce village de schiste en mine d'or, ou je finirai par manger la terre que Pierre chérit tant. La prison est un horizon de béton que je ne peux pas me permettre. Ici, au moins, l'enfer a une texture de châtaignier et une odeur de bête.

Je ferme les yeux. Dans mon esprit, le feed Instagram commence à défiler. Des photos sombres, saturées, avec du grain. Des légendes sur la "vérité de la terre". Des prix exorbitants pour des retraites de silence dans la Lozère sauvage.

Le scam final commence. Et cette fois, il a le poids de la pierre.

Je rouvre les yeux. La lettre bleue est posée sur le lit. Elle ne bouge pas. Elle attend. C'est un prédateur de papier qui ne lâche jamais sa proie.

Je dois être plus prédatrice qu'elle.

Je me lève, ignorant la brûlure de mes plantes de pieds. Je marche vers la fenêtre. Au loin, les crêtes de Lozère se dessinent, des vagues de schiste pétrifié sous un ciel de plomb. C'est un monde de matière, d'objets, de températures. Un monde que je vais plier à ma volonté, ou qui me brisera les os un par un.

L'air est saturé de l'odeur du foin fermenté. C'est l'odeur de mon futur empire. C'est l'odeur de ma survie.

Je ne suis plus une influenceuse en quête de validation. Je suis une bête traquée qui a trouvé un nouveau territoire. Et je vais marquer ce territoire avec mon propre sang s'il le faut.

Je descends vers la cuisine. Odette n'a pas bougé.

— Odette, dis-je d'une voix sans timbre, une voix qui a la dureté de la pierre. On va avoir besoin de plus de graisse de mouton. Beaucoup plus.

Elle tourne la tête vers moi. Un sourire sans dents étire sa peau de parchemin.

— On en a des barils, petite. On en a des barils.

Le pacte est scellé dans le suint et la suie. Le compte à rebours affiche 192 heures. Le système redémarre en mode survie.

C'est le moment de l'alignement. Ou de la rupture définitive.

# Chapitre 7

## La Confession d'Odette

« L'univers conspire à votre réussite si vous vibrez à la fréquence de l'abondance. »

Je m'étouffe. Une particule de suie, légère comme un pixel mort, vient de se loger au fond de ma trachée. Je tousse. Une quinte grasse qui résonne contre les murs de granit, une défaillance acoustique dans ce silence qui pèse trois tonnes. Ma gorge est un tuyau de plomb rouillé. L'abondance, ici, c'est celle de la poussière et du froid qui s'insinue sous la peau comme un malware indétectable.

Odette se rapproche.

Elle ne marche pas, elle glisse sur le schiste usé du sol, un mouvement de spectre en tablier de nylon. Son haleine de café froid et de chicorée rance m'atteint avant elle. C'est une attaque olfactive ciblée. Elle pose sa main sur mon épaule. Ses doigts sont des racines de châtaignier, noueuses, froides, dépourvues de la moindre trace d'hydratation. Pas de crème au rétinol ici. Juste la morsure du calcaire et du savon de Marseille qui décape l'épiderme jusqu'à l'os.

Elle penche la tête. Son visage est une carte topographique de la Lozère, gravée de rides si profondes qu'on pourrait y cacher des secrets de famille. Elle me parle à l'oreille. Le son est un froissement de parchemin, un murmure de basse fréquence qui court-circuite mon système nerveux.

— Tu veux le faire tomber, le Pierre ? murmure-t-elle.

Sa voix sent la trahison. Une odeur métallique, comme une pile qui coule.

Je me fige. Mon cerveau enclenche le mode curation de crise. Analyser la donnée. Évaluer le risque. Monétiser l'info. Pierre est le verrou. Pierre est le pare-feu qui m'empêche de transformer ce village en un concept-store à ciel ouvert. Si je le brise, j'ouvre la brèche.

— Ce n'est pas une question de chute, Odette, dis-je, ma voix encore voilée par la suie. C'est une question d'alignement. Il bloque le flux.

Elle ricane. Un son sec. Un glitch dans la matrice. Elle se fout de mon jargon. Elle sait que sous mes mots de marketing New Age, il n'y a qu'une petite bête traquée qui a peur de finir derrière des barreaux en béton.

— Le flux, elle répète avec un mépris souverain. Viens voir le flux, petite.

Elle m'entraîne vers l'arrière-cuisine, une pièce qui ressemble à un bunker de stockage pour la fin du monde. L'odeur change. Ce n'est plus le foin. C'est une puanteur chimique, lourde, huileuse. Une odeur de garage clandestin qui aurait fusionné avec une morgue.

Humide.

Froid.

Poisseux.

Elle désigne une trappe en bois vermoulu, à demi dissimulée sous des sacs de jute saturés d'humidité. Elle soulève le loquet. Le métal crie. Un cri de métal contre métal qui me déchire les tympans. Elle ouvre la gueule du sol.

— Regarde, dit-elle. Ton empire, il va flotter là-dedans.

Je me penche. L'obscurité en bas est totale, une absence de lumière si dense qu'elle semble aspirer les photons. Mais l'odeur... L'odeur est un uppercut. Ce n'est pas l'eau de source dont on rêve dans les publicités pour les retraites détox. C'est une effluve d'hydrocarbures, de soufre et de décomposition minérale. Je sors la lampe de mon téléphone — 4% de batterie, une agonie technologique — et j'éclaire le trou.

Le faisceau vacille. En bas, à trois mètres, une nappe d'eau stagne. Elle n'est pas bleue. Elle est d'un noir iridescent, couverte d'une pellicule huileuse qui décompose la lumière de ma LED en arcs-en-ciel toxiques. Des plaques de gazole flottent comme des continents à la dérive.

— C'est quoi ? ma voix tremble. C'est un bug. C'est... une fuite ?

— C'est la mine, répond Odette. Les anciens ont tout balancé dedans quand ils ont fermé dans les années soixante. Le plomb, l'arsenic, le fuel des machines. Ils ont scellé les puits, mais la terre, elle, elle n'oublie rien. Elle digère. Et là, elle rend.

Elle se redresse, ses yeux brillant d'une lueur malveillante dans la pénombre de la cuisine.

— Pierre le sait. Il passe ses nuits à pomper en secret, à déverser ça dans des fûts qu'il enterre plus haut dans la forêt. Il cache la gangrène. Si les services de l'État mettent le nez là-dedans, c'est fini. Expropriation. Zone polluée. Le village est rayé de la carte. On devient des parias sanitaires.

Mon processeur interne s'emballe. Les ventilos tournent à fond dans ma tête.

D'un côté : le levier de force ultime. Je tiens Pierre par la gorge. Un signalement, une photo de cette mare de gazole, et je le réduis à néant. Je peux le faire chanter pour qu'il me laisse transformer ce village en "Lozère-Expérience", le forcer à signer les

autorisations pour mon projet de glamping de luxe. Je peux sauver ma peau, payer mes dettes, effacer la procédure d'escroquerie avec le cash que je vais générer ici.

De l'autre côté : la réalité de la matière.

Le village n'est pas un décor. C'est un corps malade. Et Pierre est le seul anticorps.

— Pourquoi vous me dites ça ? je demande.

Odette s'approche encore. Elle est si près que je vois les pores bouchés de son nez, la texture de cuir bouilli de son cou.

— Parce que Pierre veut que ce village meure dans sa dignité, avec ses vieux et sa merde. Moi, je veux de l'argent pour partir. Je veux finir mes jours à Montpellier, devant la télé, avec du chauffage électrique et pas ce froid qui me bouffe les moelles. Utilise ça. Force-le. Fais-le craquer. Amène tes clients, prends l'oseille, et sors-moi de là.

Elle me tend une clé rouillée. Elle est lourde. Froide. Elle pèse le poids d'une condamnation.

— S'il ne coopère pas, tu balances la photo. Il n'aura plus de village à protéger. Juste une prison de schiste.

Je prends la clé. Le métal me brûle la paume.

Suint.

Plomb.

Peur.

Je sors de la maison d'Odette. L'air du dehors me frappe comme une gifle de givre. Il est 22 heures. Le ciel est une dalle de basalte sans étoiles, un écran noir sans le moindre pixel de lumière. Je marche sur le sentier qui mène vers la bergerie de Pierre. Mes bottines de créateur, achetées pour un shooting dans le Marais, glissent sur les dalles de schiste mouillées. Chaque pas est un risque de fracture. La terre ici ne veut pas de moi. Elle rejette mes semelles lisses, mon allure de prédatrice urbaine.

Je vois une lueur au loin. Un halo jaune, vacillant, au bout du chemin.

Pierre est là.

Il est agenouillé dans la boue, devant l'entrée d'une vieille grange dont le toit s'affaisse comme une paupière fatiguée. Il ne m'entend pas approcher. Le bruit d'un moteur diesel, un vieux groupe électrogène qui crache une fumée noire et âcre, couvre mes pas. Le rythme du moteur est irrégulier. Un battement de cœur arythmique.

\*Clac-clac... clac-clac...\*

Il manipule un tuyau en caoutchouc, noir et gras. Il transvase un liquide sombre dans un bidon en plastique bleu. L'odeur du gazole est omniprésente ici, elle s'accroche aux vêtements, elle sature les muqueuses. C'est l'odeur de la survie honteuse.

Je reste dans l'ombre, à la lisière du cercle de lumière projeté par sa lampe frontale.

Je le regarde.

Ses mains sont couvertes de cambouis et de terre. Ses ongles sont noirs de cette pollution qu'il tente de contenir, litre après litre, nuit après nuit. Il ne ressemble pas à un antagoniste. Il ressemble à un homme qui essaie de vider l'océan avec une cuillère percée. Son visage est marqué par une fatigue qui n'appartient pas au cycle du

sommeil, mais à celui des siècles. Une fatigue géologique.

Il s'arrête. Ses épaules s'affaissent. Il pose son front contre la paroi froide du bidon bleu. Il ne prie pas. Il n'espère pas. Il attend juste que le moteur tienne encore dix minutes.

Ma main se serre sur mon smartphone dans ma poche.

C'est le moment.

Cadrer. Déclencher. Poster. Ou plutôt : Sauvegarder. Envoyer au procureur. Envoyer aux médias. Faire un thread sur "L'horreur environnementale cachée sous le folklore". Devenir la lanceuse d'alerte, la sainte de la vérité numérique. Je peux transformer cette pollution en capital social. Je peux redevenir la reine du récit. Je peux me "rebrander" en guerrière de l'écologie radicale.

"Ma vérité sur Saint-Cirq : le poison sous la pierre."

Le titre défile déjà dans mon esprit, avec la police de caractère idéale, le filtre "dramatic" qui va bien.

Je sors l'appareil. Je lève l'objectif.

L'écran s'allume. \*Batterie : 1%.\*

Le visage de Pierre entre dans le cadre. Il est là, dans le viseur, petit, fragile, entouré de bidons toxiques. Il lève les yeux. Il m'a vue.

Il ne sursaute pas. Il ne tente pas de cacher le tuyau. Il me regarde simplement avec ses yeux délavés, des yeux de la couleur du ciel avant l'orage. Il y a une telle absence de peur dans son regard que cela me donne le vertige. Ce n'est pas de l'arrogance.

C'est l'indifférence absolue de celui qui a déjà tout perdu, sauf sa tâche.

— Tu vas prendre la photo ? demande-t-il. Sa voix est calme, portée par le râle du moteur diesel.

Je ne réponds pas. Mon doigt tremble sur le déclencheur virtuel.

— Fais-la, continue-t-il en désignant le bidon. Montre-leur. Ils viendront avec des combinaisons blanches. Ils mettront des rubans jaunes partout. Ils emmèneront les brebis. Ils emmèneront Odette. Ils raseront tout pour décontaminer. Ce sera propre, après. Un beau désert stérile. Sans odeur. Sans suie. Bien rangé comme tes images.

Le vent se lève, un courant d'air thermique qui descend des crêtes, glacial, chargé d'une humidité qui vous transforme le sang en cristaux de glace. Il me cingle le visage.

Je regarde l'écran de mon téléphone. Le petit curseur rouge de la batterie clignote. Une agonie binaire.

Je pense à ma vie d'avant. À la lumière des studios. Aux filtres de beauté qui effacent les pores. Aux mensonges que je racontais pour "vendre de l'aspiration". Tout était lisse. Tout était propre. Tout était faux.

Ici, tout est sale. Tout est toxique. Tout est en train de mourir.

Mais c'est là. C'est solide. Ça a un poids. Ça a une température.

Si je détruis Pierre, je détruis la seule chose réelle qui reste dans ce pli de la Lozère. Je détruis l'homme qui colmate les brèches d'un navire de pierre qui coule depuis cinquante ans.

Je baisse le bras. L'écran de mon téléphone devient noir. Définitivement noir. Le lien avec le monde extérieur, avec mon empire de vent, avec ma propre identité numérique, vient de se rompre. Je suis hors-ligne. Je suis dans la fange, avec lui.

Un silence de mort s'installe, seulement troublé par le crépitement du moteur diesel qui finit de consommer son gazole.

— Odette veut partir, dis-je. Elle m'a tout dit. Elle veut que je vous fasse chanter.

Pierre esquisse un sourire amer, un pli qui déchire son visage.

— Odette a toujours détesté le silence. Elle croit que le bruit de la ville couvrira celui de ses remords. Elle ne sait pas que le poison, on l'emporte avec soi.

Il se lève péniblement. Ses articulations craquent comme du bois sec. Il s'approche de moi. Il ne sent pas le parfum coûteux ou le café. Il sent la sueur, le pétrole et la laine mouillée. Une odeur de travail et de désespoir.

Il s'arrête à un mètre. Il est un mur de muscles et de fatigue.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Clémence ? Tu vas devenir quoi, sans ton miroir magique ?

Je regarde mes mains. Mes ongles sont cassés. Le vernis "Nude" a disparu sous une couche de graisse noire. Je ne me reconnais plus. L'imposture s'effrite, laissant apparaître quelque chose d'autre. Quelque chose de plus dur. De plus tranchant.

— Je vais t'aider à porter ces bidons, Pierre.

Il me regarde, incrédule. Une lueur de surprise passe dans ses yeux de schiste.

— C’est sale, dit-il. C’est lourd. Ce n’est pas du contenu. C’est de la merde.

— Je sais.

Je m’approche du bidon bleu. Je saisis la poignée. Le plastique est froid, gras. Le liquide à l’intérieur ballotte avec un bruit sourd, une inertie de plomb. Je tire. Mes muscles hurlent. Mes paumes se déchirent. Je sens la rugosité du plastique qui mord ma peau.

C’est la première fois de ma vie que je porte quelque chose qui a un poids réel.

Pas un sac à main de luxe. Pas une responsabilité abstraite.

Un poison.

On marche dans la nuit, vers la forêt de châtaigniers. Le sol est une épreuve. Le schiste glisse, la terre nous avale les pieds. On ne parle pas. Le silence est notre seul contrat. Chaque pas est une dilatation du temps. Une seconde pour soulever le bidon. Une seconde pour le poser. Une seconde pour respirer cet air saturé de suie froide.

Pierre marche devant. Il porte deux bidons. Ses muscles saillent sous son vieux pull en laine qui sent la bête. Il est le capitaine. Il ne dirige pas une équipe, il dirige une agonie digne.

On arrive dans une clairière où la terre a été fraîchement retournée. Il y a déjà des dizaines de fûts enterrés là, sous les racines des arbres séculaires. Le village est assis sur un cimetière chimique, et Pierre est le fossoyeur qui essaie d’éviter que les cadavres ne remontent à la surface.

On dépose les bidons.

Je m'effondre contre un tronc de châtaignier. Mon souffle est court, une vapeur blanche dans le noir. Mon cœur cogne contre mes côtes comme une bête en cage.

Pierre s'assoit en face de moi, sur un rocher. Il sort un couteau et commence à curer ses ongles noirs.

— Tu ne tiendras pas trois mois, dit-il sans me regarder. L'hiver arrive. La neige ici, ce n'est pas pour les photos. C'est un mur de glace qui te coupe du monde pendant des semaines. Tu finiras par te manger les doigts.

— J'ai survécu à trois campagnes de harcèlement massif et à une faillite, Pierre. Votre neige, c'est juste un bug de plus.

Il lève les yeux. Pour la première fois, il n'y a pas de haine. Juste une observation clinique.

— Tu mens encore. Tu te racontes une histoire pour ne pas hurler.

— Le récit est la seule chose qui nous sépare du néant, Pierre. Vous, vous racontez l'histoire d'un village qui refuse de mourir. Moi, je raconte celle d'une femme qui refuse de disparaître. On fait la même chose. On colmate.

Il range son couteau.

— Peut-être. Mais moi, ma matière, c'est la pierre. La tienne, c'est du vent. Et le vent, ça ne protège pas du froid.

Il se lève et me tend une main caieuse.

Je la prends. Sa peau est comme du papier de verre. Une sensation physique brutale qui me rappelle que je suis vivante. Pas une image. Pas un profil. Une masse de chair

et d'os dans la boue de la Lozère.

On redescend vers le village.

Les murs de Saint-Cirque-des-Oublis se découpent dans la pénombre, des silhouettes de géants accroupis. Le silence est revenu, pesant, acoustique.

Je regarde les maisons. Je vois maintenant ce qu'il y a en dessous. La nappe noire. Le poison. Le secret d'Odette.

Je sais ce que je vais faire.

Je ne vais pas vendre ce village à des bobos en quête de sens. Je ne vais pas le trahir non plus.

Je vais devenir son ombre.

Je vais utiliser mes talents de manipulatrice, ma capacité à créer des réalités alternatives, pour protéger ce trou à rats. Je vais mentir au fisc, mentir aux autorités, mentir à Odette. Je vais construire un écran de fumée si dense que personne ne viendra jamais fouiller sous le schiste.

Mon addiction à la validation a trouvé un nouvel objet. Ce n'est plus mon propre visage. C'est ce tas de pierres empoisonnées.

Pierre n'est pas mon ennemi. C'est mon miroir. Un miroir sans filtre, sans retouche, qui me renvoie une image de moi que je commence à supporter : une menteuse qui a enfin trouvé quelque chose de vrai à protéger.

On arrive devant chez Odette. Elle attend sur le seuil, une ombre parmi les ombres. Elle regarde mes mains sales. Elle regarde Pierre. Elle comprend.

Elle ne dit rien. Elle rentre à l'intérieur et claque la porte. Le bruit du bois contre le granit est un point final.

Je reste seule avec Pierre sur la place du village. L'odeur du foin fermenté revient, portée par le vent.

— Demain, dit Pierre, il faut réparer le toit de la bergerie. Il va pleuvoir.

— Je n'ai pas de gants, je réponds.

— On n'en a pas besoin ici. On a de la corne.

Il tourne les talons et s'enfonce dans l'obscurité.

Je regarde mon téléphone éteint. Il est lourd comme un caillou inutile dans ma poche. Je le sors. Je le contemple une dernière fois. Ce petit rectangle de verre et de métaux rares qui contenait toute ma vie.

Je le lève. Je l'observe.

Et je le jette.

Il s'écrase sur le schiste avec un petit bruit de verre brisé. Une craquelure apparaît sur l'écran, une toile d'araignée qui capture le peu de lumière de la lune.

Froid.

Suie.

Silence.

Je ne suis plus en ligne. Je suis ici.

Pierre n'est pas un bourreau. Ce n'est pas non plus un héros. C'est juste un homme qui tient la barre d'un navire de pierre au milieu d'un océan de pétrole.

Et pour la première fois, j'ai envie d'être sur le pont.

Même si le navire coule.

Même si l'eau est noire.

Je respire à fond. L'air me brûle les poumons, chargé de l'odeur du gazole et de la terre mouillée.

C'est la sensation la plus honnête que j'aie jamais ressentie.

Je me détourne du débris de mon smartphone et je marche vers ma chambre froide, vers mon lit de laine grasse, vers ma nouvelle vie d'imposture intègre.

Le système a crashé.

La mise à jour est en cours.

Et cette fois, il n'y aura pas de sauvegarde.

# Chapitre 8

## RETOURNEMENT : Le Salut par le Crime

« L'abondance n'est pas ce que nous acquérons, mais ce que nous laissons infuser dans notre être pour vibrer à la fréquence de l'Univers. » — \*Manifestation & Mindset : Le Guide de l'Éveil Quantique (Édition Deluxe).\*

Le bruit d'une Tesla sur le chemin de terre est le son le plus obscène que j'aie jamais entendu. C'est un sifflement chirurgical, une fréquence de laboratoire qui vient inciser le silence épais de Saint-Cirque-des-Oublis. Pas de grondement, pas de râle de diesel, juste ce glissement électroifié qui semble décoller la réalité de son socle de granit. La voiture blanche, immaculée comme une dent de porcelaine, surgit du virage en épingle. Elle monte la pente avec une indécence de vaisseau spatial égaré dans une décharge du Moyen-Âge. Le bas de caisse frotte contre une arête de schiste. Un cri de métal torturé. Le genre de bruit qui fait grincer les dents jusqu'à la racine.

Je reste plantée là, au milieu de la place, une fourche à la main. Ma main droite est une croûte de terre et de suint de mouton. Mes ongles, autrefois manucurés au gel nude, sont des griffes de charognard bordées de noir.

Boue.

La Tesla s'arrête à trois mètres de moi. Les suspensions hydrauliques soupirent, un bruit de piston de luxe qui s'ajuste à la misère du terrain. La portière s'ouvre avec un clic feutré, pneumatique.

Julian en sort le premier. Julian. Mon ancien « Creative Director ». Il porte un ensemble en lin beige, une coupe tellement structurée qu'elle semble avoir été conçue

par un architecte plutôt que par un tailleur. Ses sneakers blanches coûtent le prix d'un troupeau de brebis. Il pose le pied dans une flaque de purin mélangée à de l'eau de pluie stagnante. L'eau brune remonte sur le cuir retourné. Je sens une décharge de dopamine malveillante me traverser la colonne vertébrale.

— Clémence ? murmure-t-il, la voix tremblante d'une émotion qu'il a sûrement dû « journaliser » pendant tout le trajet. Oh mon Dieu, Clémence. C'est... c'est incroyable.

Derrière lui, Chloé et Marc s'extraient de l'habitable. Ils sont vêtus comme pour un shooting de \*Vogue\* intitulé « Apocalypse Chic ». Ils respirent l'air de la Lozère comme si c'était de l'oxygène purifié en bouteille, alors que l'air ici pue la suie froide et la fermentation de foin mouillé.

— L'énergie ici, Clémence... souffle Chloé. Elle porte des lunettes de soleil si larges qu'on ne voit que son menton pointu. C'est tellement... tellurique. Je sens les chakras de la terre qui pulsent sous mes pieds. C'est ça, n'est-ce pas ? C'est la Source.

Je regarde ma fourche. Je regarde mes mains. Je regarde ces trois spectres de ma vie d'avant, des créatures de pixels et de marketing de soi égarées dans le monde de la matière. Ils ne voient pas la moisissure qui ronge les murs de granit. Ils ne voient pas les circuits des smartphones qui grillent à cause de l'humidité acide des maisons. Ils ne voient pas la ruine. Ils voient un concept. Ils voient une \*curation\*.

— Vous n'êtes pas censés être ici, je dis. Ma voix est rauque, striée par des semaines de silence et de cris contre le vent.

— On a dû te retrouver, lance Marc, en activant sa montre connectée qui doit chercher désespérément un signal satellite. Le monde est devenu fou depuis ton départ. L'agence est en train de couler. Les investisseurs demandent des comptes. Et puis, Bastien nous a envoyé ce signal. Une sorte de géolocalisation cryptée sur un forum d'archives. Il a dit que tu avais trouvé le "vrai".

Bastien. Ce petit rat numérique. Je lui ai appris le marketing, il s'en sert pour me trahir. Je l'imagine derrière son écran cathodique, dans son grenier poussiéreux, en train de rire de sa propre puissance de nuisance.

Julian s'approche de moi. Il ne sent pas le mouton. Il sent le Santal 33 et le gel hydroalcoolique haut de gamme. Une odeur de bureau climatisé qui me donne la nausée. Il pose une main sur mon bras, là où la laine de mon pull de récup pique ma peau rougie par le froid.

— Regarde-toi, dit-il avec une sorte de révérence obscène. Tu es radicale. Tu es dans l'ascèse totale. C'est brillant, Clémence. On croyait à un burn-out, mais c'est une performance, n'est-ce pas ? Le *\*rebranding\** ultime. L'influence par l'absence.

Suie.

— Ce n'est pas une performance, Julian. Je n'ai plus rien. Je vis dans une chambre où le plancher craque comme des os qu'on brise. Je bouffe de la soupe de châtaignes et je me chauffe au bois de récup qui fume tellement qu'on finit par cracher du charbon le matin. Allez-vous-en.

— Mais c'est précisément ça ! s'exclame Marc en sortant un iPhone de sa poche. Le signal est mort, mais il commence déjà à filmer en mode cinématique. Le contraste ! Le luxe de la déconnexion ! Tu te rends compte de la valeur de ce récit ? On peut vendre ça comme "La Retraite Noire". Un programme de détox à dix mille euros la semaine. On apporte la fibre par satellite, on installe des yourtes en cachemire dans les champs, et on laisse les gens "vivre" ta souffrance.

Un bruit de ferraille retentit derrière nous. Pierre est là. Il est debout sur le muret de schiste qui surplombe la place. Il tient une masse de forgeron dans une main et un seau en fer dans l'autre. Il ne porte pas de lin beige. Il porte du bleu de travail rapiécé,

une armure de coton rigide par la graisse et le temps. Son visage est une carte de rides creusées par le mépris.

Il observe la Tesla comme si c'était une tumeur maligne.

— C'est quoi ces épouvantails ? demande-t-il. Sa voix est un roulement de galets dans un torrent.

Julian se retourne, un sourire de « networking » plaqué sur le visage.

— Bonjour, monsieur. Nous sommes les partenaires de Clémence. Nous sommes ici pour le développement. Nous voyons un potentiel immense dans votre... infrastructure organique.

Pierre descend du muret. Chacun de ses pas écrase la boue avec une autorité physique qui fait reculer Marc. Pierre ne regarde pas Julian. Il me regarde, moi. Ses yeux sont deux fentes de silex.

— Je croyais qu'on avait un accord, dit-il.

— Je ne les ai pas invités, Pierre.

— Ils sont là. Et ils ont la même odeur que toi quand tu es arrivée. L'odeur du vide qui veut se remplir.

— Monsieur, intervient Chloé, en s'approchant avec une grâce affectée, nous comprenons votre attachement à la tradition. Nous ne voulons pas détruire, nous voulons \*valoriser\*. Votre village est une pépite d'authenticité. On pourrait en faire l'épicentre du nouveau nomadisme conscient. Regardez ces pierres ! C'est d'une texture incroyable. On pourrait créer une ligne de cosmétiques à base de poudre de schiste...

Pierre crache par terre. Un jet de salive brune qui atterrit à quelques millimètres de la sneaker de Chloé.

— La pierre, ça ne se mange pas, dit-il. Et ça ne se met pas sur la figure. La pierre, ça sert à tenir les murs. Et les murs, ici, ils tombent. Vous voulez de l'authenticité ? Allez aider Odette à vider sa fosse sceptique qui déborde depuis hier. Elle est authentique, la merde, elle. Elle sent comme le monde avant que vous ne l'inventiez.

Julian rit, un petit rire nerveux, déconnecté.

— Il est fantastique. Un vrai personnage de terroir. On pourrait l'utiliser pour la campagne de lancement. Le "Gardien du Seuil".

Je sens une pression monter dans ma gorge. C'est un mélange de panique et d'une vieille habitude qui reprend le contrôle. Mon cerveau se met à scanner l'environnement. Je vois les angles. Je vois les ombres. Je vois le récit qui s'écrit malgré moi. Si je les laisse faire, ils vont transformer Saint-Cirque en un parc à thèmes pour dépressifs fortunés. Ils vont installer des prises USB dans les murs de granit et repeindre les huisseries en "gris anthracite tendance". Ils vont tuer l'agonie du village pour en faire un cadavre maquillé.

Et en même temps, je vois les chiffres. Je vois la fin de mes problèmes judiciaires. L'argent qu'ils proposent, les investissements... c'est ma sortie de secours. C'est l'effacement de ma dette.

Froid.

— Clémence, murmure Julian en se rapprochant de mon oreille, ils veulent nous poursuivre pour escroquerie sur le dossier "Mindflow". Si on ramène ça, si on ramène ce lieu, si on dit que c'était ton laboratoire secret de résilience... toutes les charges

tombent. On transforme le scandale en épopée spirituelle. On est sauvés. Toi, moi, l'agence. Tu redeviens la reine du game. Mais cette fois, avec du fond. De la pierre. Du vrai.

Je regarde les maisons de Saint-Cirque. Elles semblent s'affaisser sous le poids du ciel gris, un ciel bas comme une voûte de béton. L'humidité me ronge les os. Mon genou gauche me lance, une douleur sourde qui n'existait pas à Paris. Ici, le corps ne ment pas. Il s'use.

— On peut racheter tout le hameau, continue Marc, enthousiaste. On crée une fondation. On répare les toits, on installe du solaire, on fait venir des chefs étoilés pour travailler la châtaigne. On sauve ce village, Clémence. On le sauve vraiment.

Pierre s'est rapproché. Il est si près que je peux sentir l'odeur du gazole qui imprègne ses vêtements. Il a entendu. Il a compris.

— Sauver ? dit-il. Vous voulez sauver quoi ? Le silence ? Vous allez le vendre en abonnement ? La solitude ? Vous allez en faire des séminaires ?

— On apporte la vie, monsieur ! lance Chloé. On apporte l'économie !

— Vous apportez le bruit, répond Pierre. Vous apportez le mensonge. Ce village est en train de crever de sa belle mort. C'est une agonie digne. On n'a pas besoin de vos lumières pour mourir dans le noir.

Il se tourne vers moi.

— Choisis, Clémence. Choisis ton camp. Soit tu restes avec la pierre et la merde. Soit tu repars avec tes images. Mais si tu les laisses entrer ici, si tu les laisses toucher à un seul caillou, je brûle ta chambre avec toi dedans.

Il ne menace pas. Il énonce une vérité physique. Une loi de la thermodynamique rurale.

Julian sourit encore, mais ses yeux trahissent une légère inquiétude. Il ne comprend pas la violence brute de Pierre. Pour lui, tout est une négociation. Tout est une question de prix.

— On parle de millions, monsieur, dit Julian. Des millions pour restaurer ce patrimoine.

— Le patrimoine, ça ne se restaure pas avec du papier, dit Pierre. Ça se restaure avec de la sueur. Et vous, vous n'avez même pas de pores dans votre peau pour transpirer.

Pierre fait demi-tour et s'éloigne vers sa bergerie. Le claquement de ses bottes sur le schiste est un métronome implacable. Chaque pas est un reproche. Chaque pas est un adieu.

— Il est un peu tendu, note Marc en rangeant son iPhone. Mais c'est génial pour le storytelling. Le conflit homme-nature, le rejet de la modernité. On va en faire un documentaire.

Je les regarde. Ils sont déjà en train de coloniser l'espace avec leurs regards de prédateurs esthétiques. Ils évaluent le potentiel de "re-design" de la place. Ils imaginent une terrasse en bois brûlé là où Odette fait sécher ses linges grisâtres. Ils voient des opportunités de "content" là où je ne vois que des cicatrices sur la terre.

Et je sens la vieille Clémence, la Clémence "Editorialisée", se réveiller. Celle qui sait exactement quel filtre appliquer sur la misère pour la rendre désirable. Celle qui sait transformer une faillite morale en une leçon de vie inspirante. Elle est là, tapie sous ma peau crasseuse, prête à bondir, prête à me sauver du froid et de la fange.

Mon cerveau commence à segmenter la réalité.

\*Séquence 1 : L'arrivée. Le choc des cultures.\*

\*Séquence 2 : L'immersion. Apprendre le langage de la pierre.\*

\*Séquence 3 : La vision. Marier l'ancestral et le futur.\*

Pourtant, une odeur me tire de ma transe. Une odeur de suint. C'est mon propre pull. C'est l'odeur de la brebis que j'ai aidé Pierre à soigner hier soir. Une bête à l'agonie dont j'ai senti le dernier souffle contre ma paume. Ce n'était pas du "content". C'était de la mort. Froide. Lourde. Irréversible.

— Clémence ? Julian me secoue doucement l'épaule. On y va ? On commence le repérage ? J'ai apporté un drone de dernière génération. On va faire des prises de vue aériennes au coucher du soleil. Les ombres sur le schiste, ça va être pornographique.

Je regarde le drone qu'il sort d'une mallette en aluminium. Une araignée de plastique blanc, prête à violer l'intimité de ce pli de la Lozère.

— Non, je dis.

— Pardon ?

— Pas de drone. Pas de caméras.

Julian fronce les sourcils. Son visage se fige dans une expression d'incompréhension polie.

— Clémence, sois réaliste. C'est le seul moyen de nous en sortir. Les avocats attendent un signe. On doit créer la hype immédiatement. Le marché est volatile, si on ne sature pas l'espace maintenant avec ta "renaissance", on est morts.

Je marche vers la Tesla. Je passe ma main sale sur le capot blanc. Je laisse une traînée

de boue et de graisse de laine sur la carrosserie parfaite. Un bug visuel dans leur matrice.

— Vous ne comprenez pas, je réponds. Vous ne pouvez pas vendre cet endroit. Il n'est pas à moi. Il n'est même pas à Pierre. Il appartient à l'oubli. C'est dans le nom, Julian. Saint-Cirque-des-Oublis.

— Tout s'achète, Clémence, intervient Marc en souriant. Même l'oubli. Surtout l'oubli. On va en faire un produit de luxe. Le silence total, c'est le nouveau diamant.

— Il y a un secret sous ce village, je dis, ma voix baissant d'un ton. Une nappe de poison. La terre est morte, Marc. Les gens ici sont des fantômes qui attendent que le schiste les bouffe. Si vous creusez pour vos yourtes et vos piscines naturelles, vous allez réveiller quelque chose que vous ne pourrez pas gérer avec un communiqué de presse.

Julian s'approche, ses yeux brillent d'une excitation nouvelle.

— Un secret ? Un scandale écologique ? Mais c'est encore mieux ! L'influenceuse qui découvre un crime environnemental et qui se bat pour la terre ! Clémence, c'est de l'or. C'est du pur engagement. On peut lancer une pétition, lever des fonds, faire de toi l'égérie de la nouvelle écologie radicale.

Rancissement.

Leur capacité à tout digérer me donne envie de vomir. Ils sont comme des trous noirs de sens. Quoi que je dise, quoi que je montre, ils le transforment en une donnée monétisable. La vérité n'est qu'une option de montage.

Je regarde autour de moi. Les fenêtres des maisons sont des yeux morts. Je sais qu'Odette nous regarde derrière ses rideaux de dentelle jaunie. Je sais que Bastien est

en train de jubiler.

— Très bien, je dis. Vous voulez du vrai ? Vous voulez de l'immersion ?

— Absolument, dit Chloé en ajustant ses lunettes. On veut le \*raw\*. Le brut.

— Alors suivez-moi. On va voir Odette. C'est elle qui tient les clés du récit ici. Mais laissez vos téléphones dans la voiture.

— Pourquoi ? demande Marc, déjà en manque de dopamine numérique.

— Parce que si Odette voit un écran, elle ne vous dira rien. Elle pense que ce sont des miroirs de l'enfer. Et elle a raison.

Ils hésitent. La perspective de ne pas pouvoir documenter l'instant les terrifie. C'est comme s'ils allaient cesser d'exister s'ils ne le postaient pas. Mais la curiosité et l'appât du gain sont plus forts. Ils jettent leurs appareils sur les sièges en cuir blanc. Julian verrouille la voiture avec un bip électronique qui résonne comme un coup de feu dans le vallon.

Je les mène à travers les ruelles étroites. Le sol est un chaos de pierres tranchantes. Julian manque de tomber. Chloé se tord la cheville dans une faille du schiste. Elle gémit, mais elle se tait quand elle croise mon regard. Je n'ai aucune pitié. Je veux qu'ils sentent chaque aspérité. Je veux que le froid leur morde les chevilles.

Nous arrivons devant la maison d'Odette. L'odeur de la suie est ici insupportable. Elle s'insinue dans les narines, elle tapisse la gorge d'une couche de goudron.

Je frappe à la porte en bois vermoulu. Le bruit est sourd, mat. Un bruit de tombe.

La porte s'ouvre. Odette est là. Elle ressemble à une racine de bruyère sculptée par un

fou. Ses yeux sont deux billes de verre sombre qui ne reflètent rien. Elle regarde les trois intrus avec une absence totale d'expression.

— Ils sont venus pour le développement, Odette, je dis. Ils veulent investir. Ils veulent réparer les toits.

Odette ne répond pas. Elle s'efface pour nous laisser entrer.

L'intérieur est une grotte de fumée et de rancissement. Il n'y a pas de lumière électrique. Juste une bougie de suif qui vacille sur une table en châtaignier piqué. Julian et les autres s'arrêtent net. Le choc thermique est brutal. Il fait une humidité glaciale à l'intérieur, une température de cave qui saisit les poumons.

— Asseyez-vous, dit Odette. Sa voix est un sifflement de serpent.

Ils s'exécutent, s'asseyant sur des bancs de bois brut qui menacent de céder. Julian essaie de retrouver sa contenance de business-man.

— Madame, commence-t-il, nous avons un projet pour Saint-Cirque. Nous voulons préserver votre héritage tout en apportant une viabilité économique...

Odette pose une main sur la table. Ses doigts sont des serres noueuses.

— Vous voulez l'héritage ? demande-t-elle. Vous voulez savoir ce qu'il y a dans cette terre ?

Elle se tourne vers moi. Un sourire atroce étire ses lèvres sans dents.

— Clémence leur a parlé de la nappe ? De l'arsenic ? De ce que l'usine a laissé en partant il y a cinquante ans ?

Julian et Marc échangent un regard. L'excitation revient. Le "scandale écologique" est à portée de main.

— Oui, nous sommes au courant, dit Marc. Et nous voulons vous aider à dénoncer cela. Nous avons des contacts dans les grands médias...

— Dénoncer ? Odette lâche un rire qui ressemble à une quinte de toux. Pourquoi dénoncer ce qui nous fait vivre ? L'arsenic, c'est notre sang. C'est lui qui fait que rien ne pousse, que personne ne vient, que le silence reste pur. Sans le poison, vous seriez déjà là depuis longtemps avec vos hôtels et vos routes. Le poison est notre seul rempart.

Elle se lève et va vers un vieux buffet. Elle en sort une bouteille en verre sombre, sans étiquette. Elle verse un liquide ambré dans quatre verres ébréchés.

— Buvez, dit-elle. C'est l'esprit du village. La châtaigne et le reste.

L'odeur de l'alcool est agressive, un mélange d'éthanol et de pourriture sucrée. Julian hésite, puis, par souci de "connexion authentique", il prend le verre et boit une gorgée. Ses yeux s'écarquillent. Il manque de s'étouffer.

— C'est... corsé, parvient-il à dire, le visage cramoisi.

— C'est vrai, dit Odette. C'est la seule chose qui ne ment pas ici.

Elle se rassoit et me fixe.

— Ils ont de l'argent, Clémence ?

— Beaucoup d'argent, Odette.

— Assez pour acheter tout le village ? Pour faire partir les derniers qui ne veulent pas mourir ici ?

— Assez pour tout reconstruire à leur image, je réponds.

Odette hoche la tête. Elle se tourne vers Julian.

— Si vous voulez ce village, il faut le mériter. Il faut signer un pacte avec la terre. Pas avec des papiers. Avec des actes.

— Quel genre d'actes ? demande Julian, fasciné et terrifié à la fois.

— Il faut nous aider à cacher le poison, dit Odette. Clémence a commencé. Elle ment pour nous. Elle crée un écran de fumée avec ses histoires. Vous, vous allez faire pareil. Vous allez utiliser vos machines pour dire au monde que ce village est un sanctuaire. Que l'eau est pure. Que l'air est sacré. Vous allez blanchir notre mort.

Julian sourit. Il est de retour en terrain connu. Le blanchiment, le storytelling, la manipulation de la perception. C'est son métier. C'est son art.

— C'est ce qu'on fait de mieux, madame. On va créer une narration de pureté absolue. On va faire de Saint-Cirque le lieu le plus "clean" de la planète. L'arsenic ? On dira que c'est une minéralité unique qui booste l'immunité. On va transformer votre poison en argument de vente.

Gazole.

Je sens le piège se refermer. Pas sur eux. Sur moi.

En voulant protéger le village, je l'ai livré aux loups les plus affamés. J'ai attiré les prédateurs de l'image dans le dernier refuge de la matière brute. Ils ne vont pas

seulement cacher le poison, ils vont le célébrer. Ils vont en faire une marque.

— Parfait, dit Odette. Alors l'argent doit être versé sur le compte de la coopérative. On va réparer la bergerie de Pierre. On va acheter du nouveau matériel. Et vous, vous allez construire vos yourtes sur le plateau. Là où le vent souffle si fort qu'on n'entend pas les cris.

Julian se lève, enthousiaste. Il tend la main à Odette. Elle la prend. Le contraste est saisissant : la peau de soie du publicitaire contre l'écorce de la paysanne. C'est une fusion impie.

— On va faire de grandes choses, Clémence ! lance Julian en se tournant vers moi. Tu te rends compte ? On devient les curateurs d'une nouvelle civilisation. On va réinventer le monde rural.

Je ne réponds pas. Je regarde le liquide ambré dans mon verre. Je vois mon reflet déformé dans le verre ébréché. Je suis redevenue un outil. Une interface.

Nous sortons de la maison d'Odette. Le froid nous percute à nouveau. Julian et les autres se dirigent vers la Tesla, parlant déjà de "logistique", de "branding" et de "campagne d'influence". Ils ne voient plus le village. Ils voient un terrain de jeu.

Pierre est là, devant la voiture. Il a sa masse à la main. Il regarde la Tesla avec une intensité meurtrière.

— Pierre, non ! je crie.

Il lève la masse. Julian hurle. Chloé se cache le visage.

Le coup ne tombe pas sur la voiture. Pierre abat la masse sur le schiste, juste devant les roues avant. La pierre éclate dans un bruit de tonnerre. Des éclats de roche volent,

rayant le vernis blanc de la portière.

— La prochaine fois, ce sera sur la tête du conducteur, dit Pierre, la voix basse, vibrante de rage. Partez. Maintenant.

— Monsieur, nous avons un accord avec Odette ! bafouille Julian, reculant vers la portière ouverte.

— Odette est une vieille folle qui veut se venger de la vie, crache Pierre. Mais moi, je suis celui qui tient les murs. Et je vous jure que si vous revenez avec vos machines, je vous enterre sous ces murs.

Julian s'engouffre dans la voiture. Marc et Chloé le suivent, bousculés par la panique. Le moteur électrique siffle. La Tesla fait une marche arrière brutale, manquant de tomber dans le ravin. Elle disparaît dans le virage, laissant derrière elle une traînée de poussière blanche et l'odeur persistante du Santal 33.

Silence.

Le village retombe dans son poids acoustique. Le sifflement a cessé, mais l'air est vicié. La menace est là, invisible mais réelle. L'argent va arriver. Les machines vont arriver. Le mensonge va s'institutionnaliser.

Pierre me regarde. Il n'y a plus de mépris dans ses yeux. Juste une tristesse infinie.

— Tu les as ramenés, dit-il.

— Ils allaient me retrouver de toute façon, Pierre.

— Non. Tu les as attirés. Ton odeur de vide les a guidés. Maintenant, le village est mort. Ils vont le transformer en une image. Et une image, ça n'a pas d'âme. Ça ne peut

pas se défendre.

Il lâche sa masse. Le métal tinte contre la pierre.

— Tu voulais sauver le village, Clémence. Tu as fini par le vendre. Comme tu te vends toi-même depuis le début.

Il se détourne et marche vers l'obscurité de sa bergerie.

Je reste seule sur la place. Le vent se lève, un vent thermique glacial qui descend des plateaux. Il apporte l'odeur du foin fermenté, du suint et de la suie. Mais sous ces odeurs, je sens maintenant autre chose.

Je sens l'odeur du papier neuf. L'odeur de l'encre des contrats. L'odeur du gazole des pelleteuses qui vont venir défoncer le schiste pour installer la fibre optique.

L'imposture n'est plus un petit secret entre moi et mon miroir. C'est devenu une entreprise. Une colonisation.

Je regarde mes mains. La boue commence à sécher. Elle craquelle, tombant en petites écailles sur le sol. En dessous, ma peau est pâle, fragile.

Je suis la reine de ce désastre. J'ai transformé une tragédie en un business-model. J'ai utilisé ma faille pour créer un empire de poussière.

Ce n'est plus une arnaque, c'est une colonisation, et j'en suis la reine de paille.

# Chapitre 9

## L'Infiltration du Réel

« Sortez de votre zone de confort pour que l'univers puisse enfin cartographier votre puissance. »

Le sang est une donnée non compressée. Il ne répond à aucun filtre, ne tolère aucun lissage chromatique. Il est d'un rouge saturé, presque noir dans l'obscurité poisseuse de la bergerie, et il dégage une chaleur de moteur en surchauffe. Il s'écoule avec une fluidité obscène, une basse fréquence qui vibre contre le sol en terre battue. Ça ne s'efface pas. Ça ne se scrolle pas. Ça imprègne les pores, les fibres du lin de mon pantalon à six cents euros, les rainures de mes ongles.

Chaud. Gluant. Ferreux.

Je sens la bile remonter, un flux acide qui me brûle l'œsophage, mais je verrouille ma mâchoire. Je ne flancherai pas devant eux. Derrière moi, dans l'ombre de la charpente en bois de châtaignier qui craque sous le poids des siècles, ils sont là. Julian, Marc, Chloé. Mes apôtres du vide. Mes pèlerins du digital. Ils tiennent leurs carnets de notes en papier recyclé comme des talismans. Ils ne voient pas l'agonie. Ils ne voient pas la laine huileuse, saturée de suint et de crottes séchées, qui s'agite sous mes mains. Ils voient de l'authenticité. Ils voient du "contenu". Ils voient une performance artistique de haut niveau sur la reconnexion aux cycles primordiaux.

— Regardez son focus, murmure Julian à voix basse, comme s'il commentait une installation au Palais de Tokyo. Elle est en plein alignement. Elle transmute l'acte de mort en une célébration de la vie. C'est... c'est disruptif.

Disruptif.

Le mot résonne dans le silence de schiste du village comme un bug de logiciel. J'ai envie de me retourner et de lui projeter cette chaleur poisseuse au visage. J'ai envie de leur hurler que je ne transmets rien du tout, que je suis juste en train d'aider Pierre à égorger une bête parce que c'est le seul moyen de ne pas passer pour la fraude que je suis. Mais ma voix est morte, étranglée par l'odeur.

L'air est un bloc solide. Un amalgame de laine de mouton rance, de gazole froid et de cette suie de cheminée qui semble tomber du plafond en flocons invisibles. Ça vous entre dans les poumons comme de la limaille de fer. C'est l'odeur du réel, et le réel est une agression thermique.

Pierre est agenouillé en face de moi, de l'autre côté de la bête. Ses mains sont des outils de pierre. Des phalanges noueuses, une peau tannée comme du vieux cuir qui aurait traîné dans l'huile de vidange. Il ne me regarde pas. Il regarde la gorge de l'animal avec une précision de technicien. Pour lui, il n'y a pas de métaphore. Pas de storytelling. Juste de la viande, du cuir, et le cycle de la faim. Ses yeux sont deux fentes sombres sous l'auvent de ses sourcils broussailleux. Il exerce une pression constante sur les pattes arrière de la brebis.

Le mouton ne bêle pas. C'est le pire. Il produit un râle sec, une sorte de lag acoustique, un bruit de frottement de cuir contre de la pierre.

— Tiens la tête, dit Pierre.

Sa voix est un craquement de branche sèche. Pas d'adjectif. Pas d'émotion. Un ordre physique.

Mes mains s'enfoncent dans la laine. C'est chaud et graisseux. Le suint — cette graisse de laine qui pue la bête et le renfermé — colle à mes paumes comme une

seconde peau. Je sens les vertèbres de l'animal sous mes doigts, une structure fragile, une architecture de survie qui s'apprête à s'effondrer. Je serre. Mes phalanges blanchissent.

— Plus fort, Clémence. Elle doit pas bouger. Si tu trembles, tu rates. Si tu rates, elle souffre.

Je ferme les yeux une seconde. Derrière mes paupières, je vois encore le flux de ma timeline. Des images de bols d'açaï, des citations sur le lâcher-prise en Helvetica, des visages lissés par l'IA. Tout ce monde est à des années-lumière de cette bergerie. Ici, le signal est mort. Mon smartphone dans ma poche est une brique inutile, un artefact d'une civilisation disparue. Je suis dans le hardware, maintenant. Dans la matière brute.

Froid.

Acier.

Mort.

Le couteau de Pierre passe. Un éclair de métal gris sous la lampe faiblarde qui clignote au plafond comme un néon en fin de vie. Le geste est chirurgical. Un effacement de données. Un clic droit sur l'existence.

Le jet de sang m'éclabousse le visage. C'est une gifle thermique. Une humidité soudaine, lourde, qui sent le cuivre et l'herbe fermentée. Je ne recule pas. Je ne peux pas. Je suis ancrée dans le sol de terre battue, mes bottes de randonnée neuves s'enfonçant dans la fange composée de paille et de déjections.

— Oh mon Dieu, chuchote Chloé derrière moi. C'est si... viscéral. Elle est en train de toucher la source. C'est une expérience sensorielle totale. Julian, tu notes ? Le concept de la "Curation du Sacrifice". On pourra en faire un workshop à cinq mille euros.

Leurs voix me parviennent comme un bruit blanc, un parasite radio qui grésille dans mon crâne. Ils sont en train de transformer ce carnage en business plan. Ils sont en train d'emballer le sang dans du papier kraft avec un ruban de raphia. Ma propre imposture me revient en pleine face, amplifiée par leur stupidité. Je les déteste. Je me déteste de les avoir nourris de ces conneries pendant des années, jusqu'à ce qu'ils ne sachent plus distinguer la douleur d'une opportunité marketing.

Le corps du mouton tressaille. Une dernière convulsion. Une série de saccades nerveuses, comme un moteur diesel qui refuse de s'éteindre. Et puis, le poids change.

L'animal devient une chose. Une cargaison.

Pierre lâche les pattes. Il se lève d'un coup, sans effort apparent, ses articulations craquant en synchronisation avec le bois de la charpente. Il s'essuie les mains sur son vieux tablier en toile de jute, laissant de longues traînées brunes sur le tissu déjà rigide de saleté.

— Voilà, dit-il. C'est fait.

Il me regarde enfin. C'est un regard qui déshabille mes mensonges, qui traverse mon maquillage de survie et mes phrases de gourou. Il voit la panique qui hurle derrière mes yeux. Il voit le dégoût qui me tord les entrailles.

Je me lève à mon tour. Mes jambes sont du coton. Le monde oscille. L'odeur de la mort fraîche se mélange à celle du café brûlé que j'ai bu ce matin chez Odette. C'est un mélange toxique.

— Tu voulais voir la terre, Clémence, dit Pierre. La voilà. Elle est pas propre. Elle est pas polie. Elle te demande pas ton avis avant de te salir.

Il se tourne vers le petit groupe de citadins qui restent pétrifiés, leurs carnets à la

main.

— Et vous ? Vous avez fini de regarder ? Le spectacle est fini. On va dépouiller maintenant. C'est moins joli. Y'a les tripes. Y'a l'odeur de la merde qui sort des boyaux. Vous voulez rester pour l'odeur de la merde ?

Julian fait un pas en arrière. Son visage est devenu d'une pâleur de papier glacé.

— C'est... c'est très intense, Monsieur. On va... on va vous laisser traiter la matière. Clémence, on t'attend dehors pour le débrief ? On a besoin de ton insight sur ce qu'on vient de vivre. C'est un pivot majeur pour notre approche de la ruralité.

— Cassez-vous, je dis.

Ma voix est basse, rauque. Un son de gorge.

— Pardon ? bafouille Julian.

— Cassez-vous. Allez méditer sur un rocher. Allez chercher du réseau sur le plateau. Foutez-moi la paix.

Ils s'éclipsent, presque soulagés de quitter l'oppression de la bergerie. Je les entends marcher sur le schiste à l'extérieur, leurs pas légers, leurs voix qui reprennent déjà leur débit frénétique, analysant, décortiquant, vendant. Ils s'éloignent, emportant avec eux leur parfum de santal et leur vide sidéral.

Je reste seule avec Pierre et la carcasse.

Le silence retombe. Un silence qui pèse des tonnes. Une absence de son si radicale qu'on entendrait presque le sang coaguler sur le sol.

Je n'en peux plus.

Je me plie en deux. Le spasme est violent, irrépressible. Je vomis mon café et ma bile sur la terre battue, juste à côté de la flaque de sang. C'est un jet acide qui me brûle la gorge et m'arrache des larmes. Je crache, les mains sur les genoux, le corps secoué par des tremblements que je ne peux plus contrôler. Ma façade s'effrite. Les pixels tombent. Je ne suis plus une influenceuse en quête d'authenticité. Je suis une arnaqueuse à bout de souffle qui vient de réaliser que le monde n'est pas un décor.

Je sens une main sur mon épaule. Pas une main douce. Une main lourde, rugueuse comme de l'écorce de châtaignier. Pierre.

Il ne dit rien. Il ne me donne pas de serviette. Il ne me demande pas si ça va. Il reste juste là, sa présence physique agissant comme un ancrage, m'empêchant de m'envoler dans ma propre hystérie.

Après un moment, je me redresse. Mon visage doit être une catastrophe. Du sang, du vomi, des larmes. Pas de filtre. Pas de retouche possible.

— Tu les détestes, dit Pierre. C'est pas une question.

— Je les déteste parce qu'ils me croient. Parce qu'ils sont le miroir de tout ce que j'ai construit sur du vent.

Je regarde le mouton. Il n'est plus qu'une forme grise dans la pénombre.

— Je voulais qu'ils partent, je continue, la voix brisée. Je voulais qu'ils voient l'horreur, la saleté, le froid. Je voulais qu'ils voient que ce village est un étai, pas un spa à ciel ouvert. Et tout ce qu'ils font, c'est applaudir. Plus je suis brute, plus ils pensent que je suis un génie.

Pierre retire sa main. Il ramasse son couteau et commence à affûter la lame sur une pierre à huile. Le bruit est régulier. Un glissement métallique, hypnotique.

— C'est parce que tu parles encore leur langue, Clémence. Même quand tu leur dis de se casser, tu le dis avec cette arrogance qui les rassure. Tu fais partie de leur monde. Tu es le produit qu'ils achètent.

— Et toi ? Pourquoi tu m'as forcée à faire ça ? Tu savais que j'allais dégueuler. Tu savais que j'avais horreur de ça.

Pierre s'arrête de frotter. Il lève les yeux vers moi. Dans l'obscurité, je ne vois que le reflet de la lampe dans ses pupilles.

— Je t'ai pas forcée. Tu as voulu prouver que tu en étais capable. Pour ton image. Pour ta survie. Tu as utilisé cette bête pour ton propre récit, exactement comme eux. La seule différence, c'est que maintenant, tu as son sang sur la gueule.

Il se remet au travail. Il entaille la peau au niveau des jarrets. Le bruit du cuir qui se déchire est d'une réalité insoutenable.

— Va te laver à la fontaine, dit-il sans lever les yeux. L'eau est froide. Ça te rappellera que tu as encore un corps.

Je sors de la bergerie.

L'air extérieur me percute comme un bloc de glace. La nuit est tombée sur Saint-Cirque-des-Oublis. Le ciel n'est pas étoilé, il est noir de jais, une absence totale de lumière, un écran éteint. Le vent thermique descend des sommets, apportant l'odeur du foin qui fermente et le froid piquant qui ronge les os.

Je marche vers la fontaine sur la place du village. Mes pas résonnent sur le schiste, un

claquement métallique, sec. Je suis seule. Julian et les autres ont dû se réfugier dans leurs gîtes, à taper sur leurs claviers pour transformer la mort d'un mouton en une "expérience transformative".

J'arrive au bassin en pierre. L'eau coule d'un tuyau en fer, un filet continu qui produit un bruit de friture dans le silence. Je plonge mes mains dedans.

Le froid est une décharge électrique. Mes doigts se crispent instantanément. La douleur est vive, pure. Je frotte. Je frotte pour enlever le suint, pour enlever le sang séché qui a formé une croûte sombre sous mes ongles. L'eau devient trouble, emportant mes péchés de la journée dans le caniveau.

Je m'éclabousse le visage. L'eau glacée me coupe le souffle. Je sens la peau de mes joues se rétracter, mes muscles se figer. C'est douloureux, et c'est la seule chose qui me semble honnête depuis des mois.

Je me regarde dans le reflet instable de l'eau. Ma peau est rouge, mes yeux sont cernés. Je ressemble à une rescapée.

Je ne suis plus Clémence, l'influenceuse aux cent mille abonnés. Je ne suis plus la curatrice du "Mindful Living". Je suis une femme qui a du sang sous les ongles et qui n'a nulle part où aller. Le village de Saint-Cirque-des-Oublis n'est plus un décor de fuite, c'est ma prison. Une prison de pierre, de suie et de vérité brutale.

Le bruit de la fontaine sature mon espace acoustique. C'est un son blanc qui efface tout le reste. Pas de notifications. Pas de likes. Juste le flux de l'eau sur la pierre.

Une ombre se détache de l'obscurité de l'église. C'est Odette. Elle marche avec sa canne, son petit corps voûté enveloppé dans un châle de laine noire qui semble fait de la même matière que la nuit. Elle s'approche de moi, ses pas ne faisant aucun bruit sur le sol.

Elle s'arrête à un mètre. Elle me regarde me laver, les mains rouges de froid.

— Tu as le goût du fer dans la bouche, pas vrai ? dit-elle.

Sa voix est un murmure de papier froissé.

— Oui, je réponds.

— C'est bien. Ça veut dire que tu n'es plus une image. Les images n'ont pas de goût. Elles ne sentent rien. Elles ne souffrent pas.

Elle s'approche encore. Elle tend une main et touche mon visage. Ses doigts sont froids, mais d'une solidité effrayante. Elle effleure ma joue, là où le sang a laissé une trace que je n'avais pas vue.

— Tu crois que tu es en train de te perdre, Clémence. Mais tu es juste en train de descendre. On ne construit rien sur les sommets. Tout pousse dans la fange, en bas. Dans le noir.

— Je ne veux pas construire, Odette. Je veux juste que ça s'arrête. Le mensonge, la peur, tout ça.

Elle lâche un petit rire sec, une toux de gorge.

— Ça ne s'arrête jamais. Ça change juste de forme. Aujourd'hui, tu as tué pour exister. Demain, tu devras décider si tu veux manger ce que tu as tué, ou si tu veux continuer à faire semblant que la viande vient du ciel.

Elle se détourne et repart vers l'ombre, disparaissant aussi vite qu'elle était apparue.

Je reste là, les mains dans l'eau glacée, jusqu'à ce que je ne les sente plus. Jusqu'à ce que le froid devienne une anesthésie.

Je repense à Pierre, là-bas dans le noir de la bergerie, avec sa carcasse. Je repense à son regard quand je vomissais.

Ce n'était pas de la colère. Ce n'était même pas du mépris.

C'était une pitié glaciale. La pitié qu'on a pour un animal blessé qui ne comprend pas pourquoi il souffre. La pitié du bourreau pour la victime qui essaie encore de négocier.

Je retire mes mains de l'eau. Elles sont bleues, tremblantes. Je les essuie sur mon pantalon, sans me soucier de le gâcher. Il est déjà ruiné. Tout est ruiné.

Je marche vers ma chambre, sous les toits de la maison d'Odette. Le plancher vermoulu gémit sous mes pas, un cri de bois sec qui résonne dans toute la bâtisse. L'odeur de la suie est plus forte ici. Elle imprègne les draps, les rideaux, mes cheveux.

Je m'allonge sur le lit, tout habillée. Le matelas est une masse de laine tassée, inconfortable, qui semble vouloir m'engloutir. Je ferme les yeux.

Le silence du village revient, un poids acoustique qui me presse la poitrine. Ce n'est pas le calme. C'est une tension. C'est le bruit de la terre qui attend.

Je sens encore la chaleur du sang sur ma joue. Je sens encore le tressaillement de la bête sous mes doigts.

Pour la première fois de ma vie, je n'ai pas envie de raconter cette histoire. Je n'ai pas envie de la transformer en une leçon de vie ou en un post inspirant. Je veux juste

qu'elle reste là, lourde et moche, dans l'obscurité de ma mémoire.

Je suis en train de devenir réelle, et c'est la chose la plus terrifiante qui me soit jamais arrivée.

Le froid s'insinue sous la porte, un courant d'air qui sent le schiste humide. Je me roule en boule, les mains serrées l'une contre l'autre. Sous mes ongles, il reste une trace de rouge. Un pixel de vérité que je ne peux pas supprimer.

Demain, les pelleteuses arriveront peut-être. Demain, Julian vendra "l'expérience de la Lozère" à des investisseurs. Demain, le village continuera de mourir.

Mais ce soir, il n'y a que cette odeur de suint et ce goût de fer.

Je sombre dans un sommeil sans images, un vide noir et dense comme le granite du plateau, hanté par le regard de Pierre qui me regarde tomber.

# Chapitre 10

## La Trahison de Bastien

« Ton alignement n'est pas bon, Bastien. »

La phrase flotte dans l'air rance de l'atelier, aussi absurde qu'une plume de paon dans un abattoir. Bastien ne répond pas. Il ne lève pas les yeux. Il fixe l'écran de l'iPhone 13 Pro Max que je lui ai cédé le mois dernier en guise de premier acompte sur sa loyauté. Ses doigts, noirs de graisse de moteur et de terre de bruyère, maculent la dalle de verre oléophobe. Il scrolle. Le balayage est nerveux, saccadé. Un lag humain. L'écran affiche ma vie d'avant, celle que j'ai tenté de crypter sous des couches de silence et de suie de cheminée. Mes selfies à Bali avec des filtres « Teal and Orange », mes masterclass sur le « personal branding holistique », les titres de presse qui hurlent à l'escroquerie à la formation CPF.

L'odeur du gazole froid et de la fiente de poule s'insinue dans mes narines. Elle s'accroche à ma gorge comme une main calleuse. Dans ce garage qui sent le fer rouillé et l'huile de vidange périmée, les pixels de mon passé ressemblent à des lumières de fête foraine vues à travers un brouillard de gueule de bois.

— Tu savais que j'allais finir par trouver, Clémence.

Sa voix a mué. Elle est devenue granuleuse, comme le schiste qui s'effrite sous les semelles. Bastien ne me regarde plus avec cette dévotion de fan de province prêt à tout pour un hack de visibilité. Il me regarde comme on observe une pièce mécanique défaillante. Un moteur serré.

— On est dans une phase de pivot, Bastien. Je te l'ai dit. On crée du storytelling brut.

C'est de la curation de réalité.

Je parle trop vite. Les mots sortent en rafales de 300 millisecondes. Mon cerveau cherche frénétiquement le bouton « Supprimer », mais ici, dans ce pli de la Lozère, rien ne s'efface. La matière gagne toujours sur le virtuel. Le froid mord mes chevilles, une morsure thermique qui remonte le long de mes mollets, traversant mon legging de yoga en cachemire recyclé, désormais aussi inutile qu'un pare-feu obsolète.

— Tu m'as menti sur le montant des levées de fonds, reprend-il. Et sur le procès à Paris. Tu n'es pas en retraite spirituelle, Clémence. Tu es en cavale.

Il pose le téléphone sur un établi couvert de boulons borgnes. Le bruit du verre contre le métal résonne comme un couperet. Un son sec. Définitif. Ma vie numérique vient de heurter le réel de plein fouet.

Froid.

— Ce que tu vois sur l'écran, c'est une interface, Bastien. Ce n'est pas l'UX de mon âme.

Je tente un sourire, mais ma lèvre supérieure tremble. Ma peau est sèche, craquelée par le vent d'altitude qui n'a rien de la brise marine de mes posts sponsorisés. Bastien se lève. Il est plus grand que dans mes souvenirs de la veille. Son pull en laine de mouton grasse exhale une odeur de bête vivante, de suint et de pluie acide. Il pue la vérité, et cette odeur me donne la nausée.

— Pierre est au courant, dit-il simplement.

Le nom tombe comme une pierre dans un puits sans fond. Pierre. L'antagoniste de mon récit, celui qui refuse d'être le personnage secondaire de mon renouveau. L'homme qui voit à travers mes filtres comme si j'étais transparente.

— Tu lui as montré ?

— Il m'a payé. En liquide. Pas en promesses de coaching ou en visibilité sur un compte banni.

Le mépris de Bastien est une décharge électrique. Je sens le goût du cuivre dans ma bouche, le même que celui de l'eau de la fontaine du village qui charrie des particules de fer antique. Ma stratégie de survie se fragmente. Les fichiers sont corrompus. Bastien ramasse le téléphone, le glisse dans sa poche de bleu de travail et sort de l'atelier sans me jeter un dernier coup d'œil. Le claquement de la porte en bois vermoulu libère une nuée de poussière qui danse dans l'unique rai de lumière grise tombant du plafond.

Je reste seule.

Le silence de Saint-Cirque-des-Oublis n'est pas un calme méditatif. C'est un acouphène basse fréquence. C'est le bruit d'une pression atmosphérique trop lourde pour mes poumons citadins. Je sors à mon tour. Mes boots de marque glissent sur la croûte de schiste tranchant qui sert de chaussée. Le village est un étau de granite brut. Les maisons semblent s'appuyer les unes sur les autres pour ne pas s'effondrer sous le poids des siècles. L'humidité exsude des murs, une sueur minérale qui ronge tout, les circuits imprimés comme les espoirs de rédemption.

Je marche vers la place centrale. L'air est saturé par l'odeur du foin fermenté, une note acide qui rappelle le vomi et la vie à la fois. Le ciel est un écran cathodique mort, un gris plat, sans profondeur, qui semble peser physiquement sur mes épaules.

Je le vois.

Pierre est assis sur le banc de pierre, devant le porche de l'église dont les gonds

grincent au rythme des rafales thermiques. Il ne porte pas de manteau, juste une chemise en flanelle usée jusqu'à la corde, dont la texture rugueuse est visible même à dix mètres. Il tient une liasse de feuilles à la main. Du papier. Des captures d'écran imprimées. Mon passé, matérialisé sur de la cellulose bon marché, pixellisé, vulgaire.

Je m'approche. Mes pas font un bruit de craquement d'os sur le sol gelé.

— Ton ami Bastien a le sens des affaires, dit Pierre sans lever la tête. Plus que toi, apparemment. Lui, il sait ce que vaut une information dans un endroit où on n'a rien à vendre.

Sa voix est un râle de moteur diesel au petit matin. Elle vibre dans ma cage thoracique. Il lève enfin les yeux. Ses iris ont la couleur de la suie froide, une teinte délavée qui ne laisse passer aucune émotion artificielle.

— C'est du hors-contexte, Pierre. On ne peut pas juger une vie sur des snippets de 15 secondes.

Je tente de reprendre le contrôle. Je redresse mon dos, j'adopte ma posture de "conférencière inspirante". Mais ici, il n'y a pas de scène, pas de projecteurs, pas d'applaudissements polis. Il n'y a que le vent qui siffle entre les pierres sèches et l'odeur persistante de la laine huileuse d'Odette qui flotte autour de nous.

— Une interface, c'est ça ? demande-t-il en agitant les feuilles de papier. "L'alchimie de l'abondance". "Comment manifester son premier million en 90 jours". Tu as manifesté quoi, ici, Clémence ? À part la méfiance et le mensonge ?

Il se lève. Il est massif. Sa présence physique est une agression sensorielle. Il sent le bois de châtaignier brûlé et la sueur de travail, une odeur de sel et de fatigue qui dénonce ma propre inutilité. Je sens ma peau se rétracter, mes pores se boucher sous l'effet du froid piquant.

— J'aidais les gens, je murmure. J'apportais de la valeur.

— Tu apportais du vent, crache-t-il. Et ici, on en a déjà bien assez. Le vent ne nourrit pas les bêtes. Le vent ne répare pas les toits. Il ne fait que refroidir les corps.

Il fait un pas vers moi. Le schiste gémit sous ses bottes de cuir épais, des chaussures qui ont l'âge de mes certitudes perdues. Je recule d'un pas, mais mon talon se prend dans une fissure du sol. Je chancelle. La perte d'équilibre est totale, physique et symbolique.

Rancissement.

L'odeur du beurre tourné s'échappe d'une fenêtre ouverte à proximité, se mêlant à la suie. C'est l'odeur de la pauvreté qui dure, de la conservation forcée, de la survie sans esthétique.

— Bastien m'a montré les messages, continue Pierre. Tu lui promettais de l'emmener avec toi. De faire de lui un "digital nomad". Tu voulais lui apprendre à mentir comme toi. À vendre du vide à d'autres paumés.

— Je voulais lui donner une chance de sortir d'ici !

— Sortir d'ici pour aller où ? Dans ton monde de verre et d'électricité ? Regarde-toi, Clémence. Tu es ici depuis deux mois et tu n'as toujours pas compris que la terre ne ment pas. Si tu ne plantes rien, rien ne pousse. Si tu tues une bête, elle ne revient pas avec un bouton "undo".

Il jette la liasse de papiers à mes pieds. Les feuilles s'éparpillent sur le sol sale. Une photo de moi, en bikini sur une plage de sable blanc, se retrouve face contre terre, dans la boue schisteuse et les déjections d'ovins. L'image de ma perfection passée est

souillée en une seconde par la matière brute de la Lozère.

Je sens les larmes monter, mais ce sont des larmes de rage, de frustration numérique. J'ai envie de bloquer cette scène. J'ai envie de signaler Pierre pour harcèlement. J'ai envie de rafraîchir la page pour que tout disparaisse. Mais le bouton "refresh" est cassé. Le monde est en mode lecture seule, et le texte est sanglant.

— Les gendarmes de Mende ont reçu un dossier anonyme ce matin, dit-il d'une voix soudainement calme, presque douce. Une compilation très précise de tes activités. Des noms de sociétés basées en Estonie, des transferts de fonds, des témoignages de tes "élèves" qui ont perdu leurs économies.

Le temps se dilate. Chaque battement de mon cœur est un coup de marteau sur une enclume. Mon système nerveux surchauffe. Je vois les grains de la pierre, les lichens jaunes qui s'accrochent au granit comme des parasites, la petite cicatrice blanche sur la main de Pierre. Tout est trop net. La réalité est en 8K et je n'ai pas les filtres pour supporter une telle définition.

— Bastien n'aurait pas fait ça, je souffle.

— Bastien a compris qu'un smartphone ne se mange pas quand l'hiver arrive. Il a préféré la protection de ceux qui sont encore là.

Pierre s'approche si près que je sens la chaleur qui émane de son corps. Une chaleur animale, lourde, qui me donne envie de m'effondrer. Il ne me touche pas. Le contact physique serait une forme de reconnaissance, et il me refuse tout.

— Tu as vingt-quatre heures, Clémence.

— Tu ne peux pas me chasser. Odette m'héberge.

— Odette suit le vent. Et le vent vient de tourner. Elle sait maintenant que tu es une voleuse. Pas une voleuse de pain, ce qu'elle pourrait pardonner. Une voleuse d'espoir. Tu as vendu des rêves de plastique à des gens qui n'avaient déjà plus rien. Ici, on appelle ça un péché. Pas un "business model".

Il se détourne. Sa silhouette se découpe contre le ciel plombé. Il ressemble à une excroissance du paysage, une colonne de schiste et de volonté.

— Demain soir, à la même heure, je passe chez Odette. Si tu es encore là, je donne le signal. Les gendarmes viendront te chercher. Et crois-moi, la prison de Nîmes n'est pas un centre de retraite pour influenceuses en quête de sens. C'est de la pierre, des barreaux, et des gens qui sont encore plus réels que moi.

Il s'éloigne sans un regard en arrière. Le claquement métallique des cloches ovines retentit au loin, un son désaccordé qui signale le retour du troupeau. Le tintement est irrégulier, comme un battement de cœur arythmique.

Suint.

L'odeur de la laine grasse m'enveloppe soudain. Odette est là, debout sur le seuil de sa maison, à quelques mètres. Elle a tout entendu. Elle tient un seau en fer blanc, rempli d'épluchures de légumes. Elle me regarde, son visage est une carte de rides profondes, un parchemin où chaque année de misère rurale est inscrite en lettres de chair.

Elle ne dit rien. Elle vide le seau sur le tas de compost à côté de la porte. Le bruit des restes de carottes et de pommes de terre qui s'écrasent sur la terre humide est d'une trivialité insupportable.

— Odette, je...

Elle lève la main. Un geste sec. Ses ongles sont noirs, bordés de terre ancestrale.

— Ne parle pas, Clémence. Tes mots n'ont plus de poids. Ils flottent. Ils ne touchent pas le sol.

Elle rentre chez elle et ferme la porte. Le verrou de fer grince, un son de métal contre métal qui scelle ma solitude.

Je reste seule sur la place. Le vent forçit. Il s'engouffre dans les ruelles étroites, créant un sifflement qui ressemble à des murmures de reproche. Le froid n'est plus une sensation extérieure, il s'est installé dans mes os. Ma mâchoire se verrouille. Mes ongles s'enfoncent dans la paume de mes mains, cherchant une douleur physique pour masquer le vide abyssal qui s'ouvre dans ma poitrine.

Je ramasse les papiers. Le contact du papier humide et froid est écœurant. Je vois ma photo de profil LinkedIn. Je porte une veste de créateur, je souris avec une assurance que je ne reconnais plus. Cette femme est une étrangère. Une construction algorithmique. Un fantôme de data.

Je marche vers la sortie du village, sans but. Le sol de schiste est glissant. Je manque de tomber à chaque pas. Les murs de pierre sèche semblent se resserrer autour de moi. Saint-Cirq n'est plus un refuge, c'est un estomac qui est en train de me digérer.

Je m'arrête devant le vieux moteur diesel qui trône au milieu d'un champ, à l'entrée du hameau. Une carcasse de ferraille rouillée, envahie par les ronces. Il dégage une odeur de graisse figée et de mort technique. C'est mon portrait. Une machine sophistiquée, conçue pour un monde qui n'existe plus, abandonnée dans la fange du réel.

Le silence retombe, plus lourd qu'avant. Un silence de plomb.

Ma respiration est courte. Des rafales de panique sociale me montent au cerveau. Je

cherche mon téléphone dans ma poche par réflexe. Rien. Le vide. Bastien a emporté mon seul lien avec l'extérieur. Je suis déconnectée. Je suis en "mode avion" permanent, mais l'avion est en train de s'écraser sur le plateau de la Margeride.

Je regarde mes mains. Elles sont rouges, calleuses, sales. Il n'y a plus de manucure. Il n'y a plus de soin. Il n'y a que la chair exposée aux éléments.

« Préparez vos valises, Clémence. La Lozère n'aime pas les parasites, elle les broie. »

Les mots de Pierre tournent en boucle, un échantillon sonore corrompu. La menace est physique. Elle est thermique. Elle sent le granit et la justice de village.

Je lève les yeux vers le sommet de la colline. La brume descend, une nappe de gris qui efface l'horizon. On ne voit plus les sommets. On ne voit plus la sortie. Il ne reste que le village, les pierres, et cette odeur de suie qui finit par devenir la mienne.

Je suis au centre d'un crash que personne ne verra. Pas de live. Pas de story. Pas de témoins pour valider ma souffrance.

Rien que le froid.

Rien que le schiste.

Rien que la vérité, brute et coupante comme un éclat de verre dans le noir.

# Chapitre 11

## L'Orage de Schiste

« Manifestez l'abondance et l'univers alignera les étoiles pour votre ascension. Votre rayonnement est une fréquence que rien ne peut brouiller. »

L'univers a un sens de l'humour de merde. Ma fréquence est à plat, le signal est mort, et le rayonnement ressemble actuellement à une vieille ampoule à filament qui agonise dans un hall de gare désaffecté.

Le ciel a la couleur d'une ecchymose, un mélange de pourpre sale et de jaune bilieux qui semble peser plusieurs tonnes au-dessus des toits de schiste. Le vent ne souffle pas, il cogne. C'est une masse d'air compressée qui s'engouffre dans les ruelles de Saint-Cirq comme une mise à jour système trop lourde pour un processeur obsolète. Les rafales arrachent des fragments de mousse sèche aux murs, les projetant contre ma peau comme des pixels morts.

Le village attend l'impact. Les volets de bois piqué, gonflés par l'humidité, grincent sur leurs gonds de fer rouillé. C'est le son d'une charnière qui refuse de céder, une plainte métallique qui me vrille les tympans.

Suie.

L'odeur descend des cheminées avant même que la première goutte ne tombe. C'est l'odeur du brûlé froid, du carbone fossile, du temps qui a fini de consumer ses promesses. Je marche sur le schiste tranchant. Mes bottines de créateur, achetées pour un shooting « chic-rustique » dans le Marais, sont en train de rendre l'âme. La semelle s'effrite contre la roche. Chaque pas est un rappel thermique du sol qui refuse ma

présence.

Soudain, le ciel bugue. Un éclair, blanc et violent comme un flash de photographe de mode qui vous grille la rétine, déchire la masse bilieuse des nuages. Un instant de surexposition totale où le granit devient d'un blanc chirurgical. Puis le noir. Plus profond, plus épais.

Le tonnerre n'est pas un grondement. C'est un crash serveur à l'échelle planétaire. Une onde de choc acoustique qui fait vibrer ma cage thoracique, déplaçant mes organes internes d'un millimètre vers la gauche.

La première goutte me frappe la tempe. Elle est glacée, chargée de poussière de roche. Elle ne glisse pas, elle percute.

Pluie.

En dix secondes, le rideau tombe. Ce n'est pas une averse, c'est une saturation. L'air devient de l'eau. La visibilité tombe à deux mètres. Les maisons de Saint-Cirque disparaissent derrière un voile de gris parasite. Je ne vois plus la route. Je ne vois plus le monde. Je ne vois que le ruissellement furieux qui transforme le chemin en un torrent de boue noire et de gravats.

Je cours vers la maison d'Odette. Mes poumons brûlent. L'air est trop dense, saturé d'ozone et de terre retournée. Mes mains, autrefois habituées à swiper sur du verre poli, s'accrochent aux pierres rugueuses des murs pour ne pas être emportée par la pente. Le granit m'écorche les doigts. Le sang se mélange à l'eau de pluie, un goût de fer envahit ma bouche.

Je défonce la porte d'Odette. Le bois est lourd, imprégné de siècles de graisses animales.

À l'intérieur, le silence est une insulte au vacarme extérieur. L'odeur de laine de mouton grasse et de bouillon de poireaux rance me saute à la gorge. C'est une atmosphère solide, une poix qui fige le temps.

— Odette ?

Ma voix est un glitch. Un son grésillant qui meurt à trente centimètres de mes lèvres.

Je la trouve dans la cuisine. Elle est affalée sur la table en châtaignier, une masse de tissus sombres et de chair parcheminée. Son bras pend, les doigts effleurant le sol en terre battue. Un verre brisé gît à ses pieds. L'eau s'est répandue dans la poussière, dessinant une carte de pays oubliés.

Froid.

Je touche son cou. Sa peau est une texture de cuir mal tanné, glacée, parcourue de tressaillements électriques. Ses yeux sont révulsés, ne laissant voir que le blanc, une cornée laiteuse comme un écran de télévision qui n'aurait plus de source. Elle râle. Un son de moteur diesel qui s'étouffe, un frottement de soupapes sèches contre du métal grippé.

— Putain, Odette, ne fais pas ça. Pas maintenant.

Je cherche mon téléphone. Réflexe de junkie. Rien. Je suis seule dans le noir avec une vieille femme qui est en train de s'éteindre comme une bougie dans un courant d'air.

Le vent hurle à travers les interstices de la toiture. Les ardoises de schiste s'entrechoquent avec un cliquetis de dominos géants. Un fracas monstrueux retentit au loin. Un éboulement. La route. Je le sais. La seule artère qui relie ce trou au reste de la civilisation vient de se sectionner. Le village est un îlot de granit dérivant dans un océan de boue.

Je dois agir.

Ma mémoire interne fouille dans les fichiers corrompus de mon passé. Un tournage pour une marque de montres connectées, il y a trois ans. « Sécurité et Sérénité ». J'avais dû apprendre les gestes de premier secours pour la vidéo de promo. J'avais passé huit heures à masser un mannequin en plastique sous les projecteurs, en riant avec le réalisateur entre deux prises.

Aujourd'hui, le mannequin est en os et en peau flasque. Et il n'y a pas de maquilleuse pour effacer la sueur qui me brûle les yeux.

Je la bascule au sol. Le corps d'Odette est lourd, une masse inerte qui sent le camphre et la mort prochaine. Je déchire le col de son chemisier en lin rêche. Les boutons sautent, percutant le sol avec des bruits de petits cailloux.

— Respire, vieille folle. Respire.

Je place mes mains sur son sternum. La structure osseuse est fragile, une cage de brindilles prêtes à rompre. Je commence les compressions.

Un. Deux. Trois. Quatre.

Le rythme est celui d'une techno industrielle, brutale, répétitive. Je sens ses côtes plier sous mes paumes. La résistance de la chair est rémanente. C'est dégoûtant. C'est réel. Il n'y a pas de filtre pour adoucir la violence du contact.

La foudre frappe à nouveau, si près que je sens l'odeur de l'ozone brûlé jusque dans mes sinus. La lumière vacille dans la pièce. Je vois mon visage dans le reflet d'un miroir piqué au mur : je suis une épave. Mes cheveux sont des lianes de boue, mon maquillage est une traînée de suie, mes lèvres sont bleues.

Je suis le crash.

— Allez, Odette !

Je lui pince le nez, j'insuffle de l'air dans ses poumons. Le contact de ses lèvres froides et gercées contre les miennes est une décharge de réalité pure. C'est le goût de la terre, du temps qui s'arrête, de l'intimité forcée avec la fin.

Rien.

Le silence de la pièce est une panne de courant totale. Dehors, le monde s'effondre dans un vacarme de fin du monde, mais ici, entre ces quatre murs de pierre suintante, le temps s'étire. Chaque seconde pèse un kilo. Je continue le massage. Mes muscles crient. Une douleur thermique remonte dans mes bras, une brûlure d'acide lactique qui me rappelle que j'ai un corps.

Sueur.

Elle perle de mon front, tombe sur le visage d'Odette. Un baptême de stress.

Soudain, un spasme. Odette s'arc-boute. Un cri sourd, un râle de machine qui redémarre après une longue panne, s'échappe de sa gorge. Elle vomit un liquide sombre, une bile amère qui sent le médicament périmé et la peur.

Je la tourne sur le côté, en position latérale de sécurité. Ses doigts se contractent sur ma manche, ses ongles s'enfoncent dans mon avant-bras. La douleur est vive, électrique. Elle me regarde. Ses pupilles se rétractent, cherchant le focus.

— Clémence...

Sa voix est un froissement de papier de verre. Elle ne me remercie pas. Elle ne sourit pas. Elle me regarde avec une lucidité terrifiante, celle de ceux qui ont vu l'autre côté et qui reviennent avec une rancune tenace.

— Tu... tu es encore là.

— Je suis là, Odette. La route est coupée. On est coincées.

Elle ferme les yeux. Sa respiration est un sifflement irrégulier, une connexion bas débit qui lutte pour rester en ligne.

Je me laisse glisser contre le mur de schiste. Le froid de la pierre traverse mon pull trempé, une morsure bienvenue qui ancre mon esprit. Je regarde mes mains. Elles tremblent. Elles sont couvertes de boue, de sang séché et de la sueur d'une autre.

Il n'y a pas de public.

Il n'y a pas de "like".

Il n'y a pas de story pour documenter cet héroïsme de fortune.

Pierre avait raison. La Lozère déshabille. Elle retire les couches de vernis, les filtres de réalité augmentée, pour ne laisser que la fibre brute. Je suis une imposture qui vient de sauver une vie par pur réflexe de survie narcissique, ou peut-être parce que je n'avais rien d'autre à faire pour exister dans ce noir absolu.

L'orage se calme un instant, laissant place à un silence liquide. Le bruit de l'eau qui coule des chéneaux est le seul métronome de la pièce.

Je réalise que je ne cherche plus mon téléphone. Je m'en fous. L'appareil est une prothèse inutile dans ce monde de matière. Ce qui compte, c'est la température de la peau d'Odette, le poids de la couverture en laine que je jette sur ses épaules, l'odeur de la suie qui sature l'air.

Gazole.

Le bruit d'un moteur monte de la ruelle. Un râle lourd, saccadé. Pierre. Son tracteur force le passage à travers les débris. Les phares balaiant la fenêtre, projetant des ombres gigantesques et déformées sur les murs couverts de calcaire.

La porte s'ouvre avec fracas. Il est trempé, une silhouette de boue et de colère. Il s'arrête net en voyant Odette au sol, couverte par ma veste de luxe, et moi, prostrée dans la poussière.

Il ne dit pas "Merci". Il ne dit pas "Bravo".

Il s'approche, vérifie le pouls de la vieille femme avec ses doigts énormes, calleux, des doigts faits pour tordre le fer.

— Elle a fait une attaque, je dis d'une voix blanche. J'ai... j'ai fait ce que j'ai pu.

Il me jette un regard. Pas de mépris cette fois. Juste une observation clinique, comme s'il notait qu'une plante exotique avait survécu à un gel imprévu.

— La route est morte, lâche-t-il. Le pont de la fage s'est barré. On est seuls pour un moment.

Il se relève, ses articulations craquent comme du bois sec.

— Tu restes là. Surveille-la. Si elle rechute, tu cries.

Il ressort dans le déluge sans un mot de plus. La porte claque.

Je reste seule dans le noir avec Odette. Le silence revient, plus dense, plus poisseux. Je sens l'humidité ramper sur le sol, une méduse invisible qui cherche à nous

absorber.

Je regarde mes paumes. La ligne de vie est effacée sous une croûte de saleté.

Personne n'a vu ce qui s'est passé. Personne ne saura jamais si j'ai hésité avant de plonger mes mains dans cette chair flasque. Personne ne saura si j'ai agi par empathie ou par besoin de me prouver que j'étais encore vivante.

Dans le noir, l'image n'existe plus. Seule la pression compte. Seule la chaleur subsiste.

Je ne suis plus un profil, je ne suis plus une marque, je ne suis plus un récit.

Fer.

Le goût du sang dans ma bouche est la seule vérité qui reste.

Je ferme les yeux et j'écoute le souffle rauque d'Odette. C'est le son le plus moche que j'aie jamais entendu. C'est le son le plus réel de ma vie.

Dans le noir, personne ne sait si je suis une sainte ou une garce. Je suis juste des mains qui compriment une plaie. Je suis juste une respiration qui s'accorde à une autre, dans un village oublié de Dieu, sous une pluie qui veut tout effacer.

Le schiste, sous moi, est froid.

La nuit est longue.

Le "Live" est terminé.

Enfin.

# Chapitre 12

## Le Marché du Diable

« L'univers ne répond pas à vos besoins, il répond à votre vibration. Élevez votre fréquence pour attirer l'abondance que vous méritez. » (Mindset & Gratitude, Newsletter de juin, programmée avant le crash).

Suint.

La paille s'enfonce dans mes genoux comme des milliers d'aiguilles de pin. L'odeur est une gifle, une masse solide d'ammoniaque et de laine grasse qui bouche les sinus. Je suis à genoux dans la poussière de l'étable de Pierre, les mains encore poisseuses du sang séché d'Odette, et la seule « vibration » que je ressens est celle de mon propre cœur qui tape contre mes côtes comme un oiseau de proie enfermé dans une boîte en fer-blanc. C'est le bruit d'un disque dur qui lâche. Un clic-clac sec, régulier, désespéré.

Pierre est assis en face de moi, sur un billot de bois fendu. Il ne m'a pas proposé de chaise. Il ne m'a pas proposé d'eau. Il se contente d'être là, une présence de granit et de gazole dans la pénombre de la bergerie. La seule lumière vient d'une ampoule nue, suspendue à un fil torsadé et couvert de mouches mortes, qui oscille au gré des courants d'air. L'ombre de Pierre s'étire sur le mur de schiste, immense, déformée, comme un bug graphique qui mangerait tout l'espace.

Dehors, l'orage a laissé place à une pluie fine, une sorte de grésillement statique qui tape sur la tôle ondulée du toit. C'est le son d'un vieux téléviseur débranché.

Ammoniac.

— Elle va s'en sortir, dit-il enfin.

Sa voix n'est pas un soulagement. C'est un constat comptable. Il a posé ses mains sur ses cuisses. Des mains énormes, dont les articulations ressemblent à des nœuds de châtaignier. La crasse est incrustée si profondément sous ses ongles qu'aucune manucure, aucun gommage à 80 euros le pot, n'en viendrait jamais à bout. C'est de la terre fossile.

— Tant mieux pour elle, je réponds.

Ma voix craque. Elle est déshydratée. J'ai besoin de mon gloss, de mon filtre « Valencia », de n'importe quoi qui puisse lisser la rugosité de cet instant. Mon cerveau essaie désespérément de formater la scène : \*Self-care en milieu hostile : comment rester centrée quand tout s'effondre.\* Mais l'algorithme est mort. Il n'y a pas de réseau. Il n'y a que cette odeur de bête, de fermentation, et le froid qui grimpe le long de mes mollets comme une moisissure.

— On n'a pas fini, reprend-il.

Il se lève. Le mouvement est lent, lourd. Il dégage une chaleur animale, une température de moteur qui vient de s'éteindre. Il marche vers le fond de l'étable, là où les brebis s'entassent en une masse mouvante de laine grise et huileuse. Leurs yeux rectangulaires brillent dans l'ombre, des pixels morts qui me fixent avec une indifférence millénaire. Elles mâchent. Le bruit est organique, mou, un broyage incessant de fibres sèches.

Rancissement.

— Le pont est tombé, Clémence. La commune n'a pas un rond pour le refaire. La préfecture s'en fout. On est sept ici. Sept vieux et moi.

Il attrape une fourche. Le métal est piqué de rouille, tranchant. Il plante l'outil dans un ballot de foin avec une violence sourde. Le craquement de la paille sèche résonne comme un os qui brise.

— Votre petit cirque... vos « retraites de reconnexion »... vos conneries de cristaux et de lumière intérieure...

Il se tourne vers moi. Ses yeux sont deux fentes sombres. Il n'y a aucune colère dedans. C'est pire. C'est une évaluation froide.

— Les gens qui vous suivent, ils sont riches ?

La question me percute. Je cherche une parade. Le sarcasme est mon pare-feu habituel.

— Ils sont en quête de sens, Pierre. C'est un marché de niche. Très haut de gamme. Le sens, ça coûte cher quand on a déjà tout le reste.

— Ils ont de l'argent.

Ce n'est pas une question. C'est l'ouverture d'un dossier.

— Ils sont prêts à payer trois mille balles pour dormir dans une grange et manger du quinoa bio en écoutant le bruit du vent, oui. C'est de la curation d'expérience. On vend de l'authenticité packagée.

Je déteste le son de ma propre voix ici. Elle sonne comme une publicité pour une banque suisse dans une décharge à ciel ouvert. Elle est trop aiguë, trop propre, trop factice.

Pierre plante à nouveau sa fourche. Le rythme est métronomique.

— L'authenticité, dit-il en recrachant le mot comme un noyau de prune, ici, on en crève. On bouffe de la pierre et on boit du froid. Mais votre argent, lui, il est réel.

Il s'approche. Je ne recule pas, mais mes muscles se verrouillent. Je sens la sueur froide couler entre mes omoplates, un sillage de glace sur ma peau.

— Vous allez les faire venir.

— Qui ?

— Vos moutons. Ceux de la ville.

Il désigne le troupeau d'un coup de menton. Les bêtes ne bougent pas. Elles sont une seule masse, un seul organisme respirant.

— Le pont, l'église dont le toit s'effondre, la source qui s'ensable... Tout ça coûte le prix de votre mensonge, Clémence. Je sais que vous êtes une escroc. Je l'ai vu dès la première heure. Vous parlez de « vibration » mais vous ne savez même pas tenir un couteau. Vous parlez de « terre » mais vous avez peur de la boue sur vos bottes à mille balles.

Humidité.

Le silence qui suit est une compression acoustique. Je l'entends penser. Je sens le poids de son mépris, mais il y a autre chose. Une fêlure dans son armure de schiste. Il est aux abois. Le gardien du temple est prêt à vendre les calices pour payer le chauffage.

— Vous voulez que je continue ? je demande, le sourire aux lèvres, un sourire de

lame de rasoir. Vous voulez que je mente à ma « communauté » ? Que je leur raconte que Saint-Cirque-des-Oublis est le nouveau vortex énergétique de l'Europe ? Que je les fasse payer pour venir méditer dans votre merde ?

— Je veux que le village ne disparaisse pas de la carte.

— C'est un pacte avec le diable, Pierre. Vous détestez tout ce que je représente. Vous avez passé trois mois à me traiter comme une infection. Et là, vous voulez que j'utilise mon « infection » pour injecter du cash dans vos ruines ?

— L'argent n'a pas d'odeur, lâche-t-il. Même ici.

Je ris. C'est un rire sec, une toux métallique.

— Oh, si. Ici, tout a une odeur. La suie, la pisse, le désespoir. Vous sentez ça ? C'est le parfum de votre intégrité qui part en fumée. Vous êtes exactement comme moi. Vous êtes prêt à tout pour votre survie. La seule différence, c'est que mon empire est digital et le vôtre est en cailloux. Mais au fond, on est tous les deux en train de couler.

Il lâche la fourche. Elle tombe sur le sol battu avec un tintement sourd. Il s'approche encore. Je sens l'odeur du tabac froid et du cuir tanné par le vent. Il est si près que je vois les capillaires brisés sur ses pommettes, le dessin de la fatigue sous ses yeux.

— Vous allez leur dire quoi ? demande-t-il.

— Je vais leur dire que j'ai eu une vision pendant l'orage. Que la Lozère m'a parlé. Que le sang d'Odette a ouvert un portail. Je vais transformer ce taudis en un sanctuaire. Je vais inventer une légende, Pierre. Un truc bien poisseux, bien mystique. La « Vierge du Schiste » ou une connerie de ce genre. Ils vont adorer. Ils vont vider leurs comptes épargne pour venir se faire mordre par vos puces en pensant que c'est une purge karmique.

Ma gorge se serre. Je réalise que je suis en train de pitcher ma propre descente aux enfers. Si je fais ça, je ne sors plus jamais du personnage. Je deviens l'escroc totale, l'architecte d'un mensonge qui a maintenant des racines physiques. Je ne serai plus seulement une influenceuse en fuite, je serai la prêtresse d'un culte de la poussière.

— Et vous ? je demande. Qu'est-ce que vous allez faire pendant que je vends vos ancêtres à la découpe sur Instagram ?

— Je vais réparer ce qui peut l'être, répond-il. Je vais construire les douches, renforcer les planchers. Je vais être le décorateur de votre théâtre de merde.

C'est atroce. C'est d'une logique industrielle implacable. Nous sommes en train de concevoir une usine à faux-semblants sur les cendres d'un monde qui n'a jamais rien demandé.

Froid.

Je regarde mes mains. La boue a séché. Elle s'écaille, révélant la peau pâle, inutile.

— Il me faut mon téléphone, je dis. Il me faut la 4G. Sans ça, je ne suis rien. Je suis une batterie vide.

— Bastien a une antenne pirate sur les hauteurs. Il peut vous donner une heure de connexion par jour si je lui demande. C'est tout ce qu'on a.

— Une heure...

C'est comme demander à un plongeur de remonter d'une fosse abyssale avec un dé à coudre d'oxygène. Mais c'est ma seule chance. Ma seule fenêtre sur le monde où j'existais encore.

— On commence quand ?

Pierre regarde autour de lui. L'étable semble se resserrer. Les poutres vermoulues gémissent sous le poids de la nuit. Une brebis bêle, un cri court, dissonant, qui ressemble au larsen d'un micro trop près d'une enceinte.

— Demain. On nettoiera la grange d'en haut. C'est là que vous ferez vos... vos séances.

— Le « Sanctuaire du Silence », je murmure. On appellera ça comme ça. On va doubler le prix du ticket. Pour l'exclusivité.

Il ne répond pas. Il se détourne. Il ramasse un seau en plastique bleu, fendu sur le côté, et commence à le remplir d'eau au robinet de cuivre qui fuit. Le son de l'eau est agressif, un jet saccadé qui éclabousse le béton.

— Vous me dégoûtez, dit-il, sans se retourner.

— Bienvenue au club, Pierre. Le dégoût de soi, c'est le premier moteur de la consommation. On achète des trucs pour oublier qui on est. Vos disciples vont adorer ça. C'est très « transformateur ».

Je me relève. Mes articulations protestent. Mon corps est une machine mal huilée, pleine de sable et de friction. Je marche vers la sortie, évitant une flaque de purin noir et luisant comme de l'huile de vidange.

— Pierre ?

Il s'arrête, le seau à la main.

— Pourquoi vous ne me dénoncez pas, tout simplement ? Pourquoi ne pas me jeter aux flics dès que la route sera ouverte ? Vous pourriez récupérer ma caution.

Il se tourne lentement. La lumière de l'ampoule crée des orbites vides sur son visage. Il ressemble à une sculpture funéraire.

— Parce que les flics ne reconstruiront pas le pont, Clémence. Et parce qu'une fois que vous aurez fini de mentir pour nous, vous n'aurez nulle part où aller. Vous serez à nous.

La menace est sourde, enterrée sous des siècles de survie. Il a raison. Il est en train de me construire une prison de luxe dont les murs sont faits de ses propres silences. Si je réussis, je suis coincée ici, liée à ce village par le crime de l'avoir sauvé. Si j'échoue, il me livre aux loups.

Je pousse la porte de l'étable. Le bois est poisseux, gonflé d'humidité. Le vent siffle à travers les fentes, un bruit de compression de données, un sifflement qui me rappelle les vieux modems 56k.

La nuit est une masse de graphite. Le ciel n'a pas d'étoiles, juste un gris profond, uniforme, un écran en veille.

Schiste.

Je marche vers la maison d'Odette, là où je dors sur un matelas qui sent la laine de mouton morte. Chaque pas sur le chemin de pierre est une douleur. Le sol est tranchant, ingrat. Il ne veut pas de moi. Il n'a jamais voulu de moi. Et pourtant, je vais devenir sa voix. Une voix de synthèse, pleine d'effets et de filtres, mais une voix quand même.

Je m'arrête un instant devant le muret de pierre sèche qui borde le ravin. En bas, le

torrent gronde. C'est une basse fréquence qui fait vibrer mes dents. C'est la seule chose qui soit vraiment puissante ici. L'eau qui détruit, l'eau qui emporte tout, les ponts, les mensonges, les empires.

Je ferme les yeux.

*\*Visualisez votre succès\**, disait mon coach de branding. *\*Resentez l'énergie de la réussite couler dans vos veines.\**

Tout ce que je ressens, c'est le froid qui me vide. Je suis une coque vide. Un compte suspendu.

— On va le faire, je dis tout haut, pour moi-même.

Ma voix se perd dans le fracas du torrent. Elle ne porte pas à plus d'un mètre. Elle n'a aucune portée. Aucun impact.

Je rentre dans la maison. L'obscurité à l'intérieur est solide, comme du goudron. Je ne cherche même pas l'interrupteur. Je connais le chemin par cœur maintenant : trois pas, le craquement de la troisième latte du parquet, l'odeur de la suie dans la cheminée éteinte, le froid du drap en lin rugueux.

Je m'allonge tout habillée.

Mon esprit commence à construire le prochain post. Je vois déjà les mots-clés : Renaissance LozèreMystique Silence Vrai Alignement. Je vois la photo : moi, de dos, regardant la montagne embrumée, les cheveux en bataille, un châle en laine brute sur les épaules. Le grain sera argentique. Les couleurs seront désaturées. Un look de sainte laïque, de rescapée du système.

Je vais vendre ce froid.

Je vais vendre cette boue.

Je vais monétiser l'agonie de Pierre.

Une larme coule sur ma tempe. Elle est chaude, salée. C'est la seule chose de liquide dans ce monde de pierre.

Gazole.

Le tracteur de Pierre redémarre au loin. Un râle de bête blessée qui déchire le silence. Il retourne au travail. Il retourne à sa terre.

Nous sommes deux menteurs assis sur des ballots de paille.

L'un ment pour préserver le passé. L'autre ment pour s'inventer un futur.

Au milieu, il n'y a rien. Juste le bruit de la pluie qui continue de tomber, effaçant les traces, nivelant les mondes, dans une indifférence minérale absolue.

Je m'endors en comptant les "likes" fantômes qui défilent derrière mes paupières. Un, deux, dix mille, un million. Une armée d'ombres qui m'applaudissent depuis un monde qui n'existe plus.

« On va le faire », dit la voix de Pierre dans mon rêve. « Mais je ne vous pardonnerai jamais. »

Suint.

Ammoniac.

Néant.

# Chapitre 13

## La Grande Cérémonie

« L'univers n'envoie que ce que votre âme est capable de transmuter. Aligned votre fréquence sur l'abondance, et le monde se pliera à votre vision. »

Une goutte d'eau glacée vient de s'écraser exactement entre mes deux sourcils, là où le maquilleur de chez Dior plaçait jadis le point de lumière. Le "troisième œil", paraît-il. Pour l'instant, il est surtout une cible pour la condensation qui suinte des poutres centenaires de la grange.

Froid.

Le micro grésille. Un bruit de friture électrique, un court-circuit de données qui me lacère les tympans. Je suis debout sur une estrade bricolée avec des palettes de transport encore poisseuses de sève de pin et de terre battue. Mes talons aiguilles — un vestige de ma vie de "curatrice de lifestyle" — s'enfoncent dans le bois tendre, menaçant de me faire basculer dans le purin symbolique qui m'attend en bas. En face de moi, le chaos est total. C'est un bug dans la matrice, un collage surréaliste que même le plus mauvais algorithme n'aurait pas osé générer.

À gauche, les "locaux". Une rangée de visages taillés dans le schiste, des rides comme des failles géologiques, des mains noueuses posées sur des genoux couverts de velours côtelé usé jusqu'à la trame. Ils sentent la suie froide, le gazole de tracteur et cette odeur de laine de mouton grasse qui ne quitte jamais la peau, une sorte de musc animal, rance et ancestral. Ils me regardent avec une indifférence minérale, comme on regarde un orage qui passe sans apporter de pluie.

À droite, ma "communauté". Ou ce qu'il en reste. Une trentaine de silhouettes en cachemire et en Gore-Tex technique ultra-cher, des Parisiens venus chercher un "supplément d'âme" dans ce pli perdu de la Lozère. Ils ont des smartphones tendus au bout de leurs bras, filmant le vide, capturant des pixels de brouillard pour nourrir leurs stories. Ils sentent le santal, le tabac de luxe et l'anxiété de ne pas avoir de réseau.

Et au milieu, il y a elle.

Sophie.

Elle porte un manteau oversize couleur sable, une pièce de créateur que j'ai moi-même aidée à choisir lors d'un "personal shopping" à trois mille euros la séance, il y a deux ans. Ses yeux ne me quittent pas. Ils sont de la couleur d'un écran cathodique qui vient de s'éteindre. Un gris vide, mortel, saturé de reproches. Elle est celle par qui le scandale a commencé. Celle dont j'ai "réorienté" les économies de toute une vie dans un fonds d'investissement fictif pour "femmes de tête".

Ma gorge est un tunnel de papier de verre. Le silence dans la grange est une masse de graphite qui pèse sur mes épaules. On n'entend que le vent thermique qui siffle dans les fentes des murs de pierre sèche, un râle de flûte brisée, et le claquement irrégulier d'un volet métallique au loin.

— Bienvenue... à Saint-Cirque-des-Oublis, je commence.

Ma voix lag. Elle sort de l'amplificateur avec un retard imperceptible, créant un écho qui me donne l'impression d'être une spectatrice de ma propre déchéance. Je vois Pierre, au fond de la salle, adossé contre un montant de bois. Il a les bras croisés sur sa veste en peau de mouton retournée. Il ne sourit pas. Il attend. Il est le spectateur de ma mise à mort, ou de ma consécration. Pour lui, c'est la même chose. Dans les deux cas, le village encaisse le chèque.

Suint.

— Nous sommes ici pour... pour l'alignement, je poursuis, reprenant les réflexes de ma voix sociale, cette intonation haut perchée, un peu traînante, saturée de certitudes artificielles. Ce village n'est pas qu'un lieu. C'est un portail. Une détoxification de l'être. On ne vient pas ici pour voir, on vient pour ressentir la vibration de la terre brute.

Je déteste les mots qui sortent de ma bouche. Ils sont comme de la guimauve périmée. Je vois Sophie faire un pas en avant. Elle n'enregistre pas. Elle ne filme pas. Elle tient son sac à main comme on tient une arme blanche. Elle sait que j'ai falsifié les bilans. Elle sait que la "Fondation pour le Patrimoine Immatériel" n'est qu'un compte aux îles Caïmans vidé par mes créanciers.

— Regardez autour de vous, je dis en balayant la grange d'un geste de la main, mes doigts tremblent si fort que je dois les crisper sur le métal froid du micro. La pierre. La suie. Le froid. C'est la vérité. Pas de filtre. Pas de retouche. Juste... l'essence.

Un vieil homme au premier rang, un ami d'Odette, lâche un crachat sonore dans la paille. Le bruit est un coup de feu. Les Parisiens ne sourcillent pas, ils y voient sans doute une "performance de l'authenticité rurale". Je sens l'humidité ronger la soie de ma robe. Elle remonte le long de mes jambes comme des doigts de glace. Mon corps est en train de devenir une extension du village : une ruine humide et froide.

Bastien me fait un signe depuis la régie improvisée, un empilement de caisses de pommes derrière lesquelles il cache son ordinateur. Il a piraté les comptes de messagerie de la moitié des donateurs présents. Il m'envoie un signal : \*Vends-leur le projet du centre de méditation dans la vieille chapelle. C'est maintenant.\*

Je prends une inspiration. L'air sent le foin fermenté et la poussière de schiste. C'est

une odeur qui vous prend au piège, qui vous empêche de mentir avec légèreté.

— La chapelle de Saint-Cirque est en train de s'effondrer, je lance. Ses murs exsudent une mémoire que nous ne pouvons pas laisser s'éteindre. Pour la restaurer, pour en faire ce centre de résonance dont le monde a besoin, nous avons besoin de votre... engagement. Pas seulement financier. Un engagement d'âme.

Sophie rit. C'est un son sec, comme une branche de châtaignier qui casse sous le givre. Le son se répercute contre les murs de granit. Elle s'avance encore. La lumière des projecteurs — des lampes de chantier qui brûlent les yeux — l'éclaire violemment.

— L'âme, Clémence ? vraiment ? dit-elle.

Sa voix n'a pas besoin de micro. Elle est ancrée, lourde. C'est la voix de celle qui a tout perdu et qui n'a plus peur de l'obscurité. Le silence dans la grange se densifie. On pourrait le découper au couteau. Les smartphones se tournent vers elle. Le public sent le "contenu". Ils sentent le drama. Ils sont en train de bander numériquement.

— Parle-nous de l'âme de ton dernier investissement immobilier à Dubaï, continue Sophie. Parle-nous de la vibration des cent mille euros que tu m'as volés pour "aligner" ton train de vie.

Rancissement.

Le goût du cuivre envahit ma bouche. Mes ongles s'enfoncent si fort dans la paume de ma main gauche que je sens le chaud du sang. C'est le moment. Le script dit que je dois nier, que je dois parler de "diffamation énergétique", de "zones d'ombre projetées par l'ego". C'est ce que j'ai fait pendant dix ans. J'ai construit un empire sur des métaphores vides et des sourires blanchis.

Mais je regarde Pierre. Il me fixe avec une clarté insupportable. Il attend de voir si je suis une bête ou une ombre. Et soudain, le système plante. Le pare-feu s'effondre. La texture du monde — le froid, la suie, l'odeur de la laine — devient trop réelle pour que je puisse encore y injecter du virtuel.

— Elle a raison, je dis.

Le micro produit un larsen aigu, une plainte de métal torturé.

— Elle a raison. Je n'ai pas d'argent. Je n'ai pas de centre de méditation. Je suis une escroc.

Je lâche le mot comme on lâche une pierre dans un puits. J'attends le choc. J'attends les huées, les flics, la fin de la simulation. Je regarde Sophie, m'attendant à voir de la satisfaction. Mais elle semble déconcertée.

Derrière moi, Bastien tape frénétiquement sur son clavier. Il essaie sûrement de couper le son, de sauver les meubles. Mais je continue. Les mots sortent en rafales, des phrases courtes, des coups de poignard dans ma propre légende.

— Tout est faux. Les photos de mes retraites de yoga ? Des montages. Mon expertise en finance éthique ? Un script écrit par un stagiaire sous coke. Je ne suis pas venue ici pour sauver ce village. Je suis venue ici parce que j'étais grillée partout ailleurs. Parce que c'est le seul endroit assez paumé pour que personne ne reconnaisse mon visage. J'ai utilisé votre argent pour payer mes avocats. Je suis une menteuse. Une prédatrice de la validation.

Je tremble tellement que l'estrade en palettes grince sous mes pieds. C'est une plainte de bois sec qui résonne dans mes os. J'ai les larmes aux yeux, mais elles ne sont pas "esthétiques". Elles coulent, salées, brûlantes, dévastant le fond de teint qui commençait déjà à s'écailler sous l'humidité.

Je regarde les Parisiens. Je m'attends à la fuite, à l'indignation.

Un homme au premier rang, un collectionneur d'art contemporain qui a fait fortune dans la tech, se lève. Il commence à applaudir. Lentement.

— Incroyable, murmure-t-il, assez fort pour que le micro capte son souffle. La vulnérabilité radicale. C'est... c'est du génie. Le méta-récit de l'imposture. Elle déconstruit son propre mythe en direct. C'est tellement... *\*vrai\**.

Un murmure parcourt la foule des donateurs. Ils ne sont pas en colère. Ils sont fascinés. Ils voient mon aveu comme une performance artistique, une couche supplémentaire de "branding de l'authenticité".

— Non ! je hurle, et ma voix se brise. Vous ne comprenez pas ? Ce n'est pas une performance ! Je vous ai volés ! Je suis une criminelle ! Ce village est une prison de pierre et je suis en train de vous manipuler pour que vous payiez ma caution !

— Regardez cette intensité, s'exclame une femme en doudoune de soie. Elle incarne l'archétype de la chute pour mieux illustrer la résilience. C'est la curation de la honte. C'est révolutionnaire. On est dans l'honnêteté brute, là. On y est enfin.

Je tourne la tête vers les villageois. Odette me regarde avec un petit sourire de rapace. Elle a compris. Elle a compris que peu importe ce que je dis, ces gens-là ont besoin de croire à mon mensonge pour justifier leur présence ici. Ma vérité est devenue leur nouveau produit de luxe.

Pierre, lui, a baissé les yeux. Il regarde le sol de schiste. Il a l'air fatigué. Il sait que j'ai essayé de briser le miroir et que le miroir s'est simplement épaissi.

— Je suis une menteuse ! je crie encore, la voix étranglée par un sanglot de rage pure.

Je n'ai aucune lumière à vous apporter ! Juste de la boue et du vide !

Les applaudissements redoublent. Ils sont debout maintenant. Le bruit des mains qui se frappent est une pluie de grêle sur un toit de tôle. C'est assourdissant. C'est violent. C'est un mur de son qui m'empêche d'exister.

Ammoniac.

L'odeur de l'urine de mouton remonte des profondeurs de la grange, exacerbée par la chaleur humaine de la foule. Elle me prend à la gorge, m'étouffe. Je me sens devenir folle. Je veux les frapper, je veux leur jeter la vérité à la figure comme on jette de l'acide.

— Vous êtes des idiots ! je hurle dans le micro, mais Bastien a dû modifier les réglages en temps réel car ma voix sort avec une réverbération éthérée, presque angélique. Vous n'êtes que des pixels de vanité !

— Elle nous insulte pour nous purifier ! s'extasie le collectionneur. C'est une catharsis ! Chèque ! Je signe où pour la chapelle ? C'est le projet le plus radical que j'ai vu depuis dix ans !

Sophie s'est assise. Elle me regarde avec une pitié infinie. Elle a compris, elle aussi. Je ne pourrai jamais m'échapper. Mon personnage est devenu une cage plus solide que les murs de Saint-Cirque. Même ma vérité appartient à l'algorithme.

Je me tourne vers Pierre, cherchant un secours, une condamnation, n'importe quoi de tangible. Il se décolle lentement du mur. Il marche vers moi, ses bottes lourdes faisant trembler les planches de l'estrade. Il s'arrête juste devant moi. Il sent le bois de châtaignier et le froid piquant. Il est la seule chose solide dans cette pièce de théâtre hallucinatoire.

Il me prend le micro des mains. Le silence revient instantanément. Un silence lourd, poisseux, un silence de fin du monde.

Il regarde la foule des Parisiens, puis il me regarde. Ses yeux sont deux fentes d'obsidienne.

— Elle dit vrai, lance-t-il de sa voix de rocaille. C'est une menteuse.

Un frisson d'excitation parcourt l'assemblée. Ils attendent la suite du spectacle.

— Et vous, continue Pierre en balayant la salle de son regard méprisant, vous êtes la nourriture.

Il me rend le micro. Le contact de ses doigts rudes contre ma peau est comme une décharge électrique. C'est la première chose réelle que je ressens depuis des mois. C'est douloureux. C'est froid.

— La séance est terminée, dit-il. Allez dépenser votre argent. La pluie arrive.

Il redescend de l'estrade sans un regard en arrière.

Je reste seule sous les projecteurs qui chauffent mon crâne, entourée de gens qui m'acclament parce que j'ai confessé mes péchés. Ils se bousculent vers Bastien qui, avec un sourire de requin, a déjà sorti les formulaires de don et les QR codes.

Plus je hurle que je suis une menteuse, plus ils m'applaudissent.

Chaque cri de vérité est une pièce d'or qui tombe dans la sébile du village. Je suis devenue leur relique sacrée, la sainte patronne de l'escroquerie, vénérée par ceux-là mêmes que je dépouille.

Gazole.

L'odeur du moteur de Pierre qui démarre à l'extérieur filtre à travers les murs. Il s'en va. Il me laisse ici, au sommet de mon imposture, prisonnière de l'adoration de ceux que je méprise.

Je regarde Sophie, une dernière fois. Elle se lève, boutonne son manteau de luxe et sort dans la nuit de Lozère sans dire un mot. Elle est la seule à avoir été libérée par ma confession.

Moi, je reste sur mes palettes. Mes talons aiguilles sont définitivement coincés dans le bois de pin. Je ne peux plus bouger. Je souris mécaniquement à une femme qui veut prendre un selfie avec "la femme qui a osé tuer son ego".

Le flash m'aveugle.

Pixel.

Suie.

Néant.

Le chapitre de ma vie qui devait être ma rédemption vient de devenir ma cellule de luxe. Et le village de Saint-Cirque-des-Oublis, avec son silence de mort et sa pierre coupante, se referme sur moi comme une mâchoire de granit.

Ils continuent de m'applaudir. Le son est celui d'une machine qui ne s'arrêtera jamais.

Je suis alignée. Enfin. Sur le vide absolu.

# Chapitre 14

## L'EFFONDREMENT

« L'univers ne vous envoie que les défis que vous êtes en mesure de transmuter en opportunités de croissance. Soyez le créateur de votre propre réalité. »

Froid.

Le schiste glisse sous mes doigts, et cette fois, ce n'est pas une métaphore sur ma vie. C'est la pierre, la vraie, celle qui n'a pas de filtre Instagram, celle qui déchire l'épiderme sans demander pardon. Mes ongles, autrefois manucurés pour dix euros le millimètre à l'institut du Marais, s'arrachent sur la paroi rugueuse. La douleur est une ligne de code pure, une information binaire qui hurle dans mon système nerveux :  
\*Vivant. Mal.\*

Je suis à genoux dans la boue de Saint-Cirque-des-Oublis. La grange s'est vidée de sa faune parisienne, ces parasites en cachemire qui sont repartis dans leurs SUV avant que le ciel ne décide de nous vomir ses entrailles. Ils ont emporté leurs promesses de dons, leurs selfies avec la « prophétesse du vide », et ils m'ont laissée là, avec le silence de Pierre et l'odeur du désastre.

Le vent thermique s'est levé d'un coup, une lame de rasoir invisible qui descend des plateaux de l'Aubrac. Il sature l'air d'une humidité de caveau.

Suint.

L'odeur des moutons, ce gras de laine qui colle aux vêtements, est devenue une chape de plomb. Je sens l'arôme rance du fromage qui mature dans les caves d'Odette

remonter par les fissures du sol. C'est une attaque olfactive, une agression organique qui me rappelle que ici, rien n'est virtuel. Tout se mange, tout pourrit, tout pèse.

— Clémence.

La voix de Pierre est un craquement de branche morte. Il se tient à dix mètres, près de sa vieille bête de somme en ferraille, un Land Rover dont le moteur diesel hoquète dans le noir. Les phares jaunes découpent la pluie en filaments de soufre. Il ne bouge pas. Il attend. Dans sa main, le chèque de cent mille euros que le collectionneur a laissé sur l'autel de ma honte. Ce bout de papier est une anomalie. Un bug dans la matrice de ce village qui ne connaît que le troc de services et la dette de sang.

— Il faut que tu partes, dit-il.

Ses mots sont courts. Une phrase nominale, presque. Il n'y a pas d'empathie, juste un constat technique.

— Pourquoi ? je demande. Ma voix est un écho de modem déconnecté.

Je tremble. Pas seulement à cause de l'hypothermie qui commence à mordre mes articulations, mais parce que le silence de la montagne a soudainement été remplacé par un autre son. Un son que je connais trop bien. Un son qui n'appartient pas à la Lozère.

Le hurlement d'une sirène. Lointain, mais implacable.

Bleu.

Une lueur parasite commence à pulser contre les parois de granit noir à l'entrée du vallon. Un stroboscope d'urgence qui déchire le brouillard. La cavalerie numérique arrive sous forme de gyrophares. Ils sont là pour l'escroquerie au crowdfunding, pour

les faux comptes en Suisse, pour le château de cartes que j'ai construit avec du vent et de la lumière bleue.

— Bastien m'a dit, lâche Pierre. Il a hacké les fréquences de la gendarmerie de Mende. Ils montent.

Le gamin. Le « Ghost Numérique ». Il a fait son job jusqu'au bout. Il a monnayé son silence contre ma perte, ou peut-être l'inverse. Dans ce village, la loyauté est une variable instable.

Ma respiration se saccade. Je cherche mon téléphone dans ma poche, un réflexe de membre fantôme. Je veux scroller pour trouver une solution, je veux poster une story pour appeler au secours, je veux me dissoudre dans le réseau. Mais il n'y a pas de réseau. L'écran est noir, brisé par une chute précédente sur le schiste. Il n'est plus qu'un morceau de verre et de lithium inutile, un miroir mort qui ne me renvoie même plus mon propre reflet.

— Prends la voiture, continue Pierre. Passe par la piste des crêtes. Ils ne la connaissent pas. Ils vont rester sur la départementale.

Il me tend les clés. Elles sont lourdes, froides, huileuses. Elles sentent le gazole et le vieux cuir.

— Pourquoi tu m'aides ? Je suis le parasite. Tu l'as dit.

Pierre crache par terre, un jet de salive qui s'écrase dans la boue.

— Le village a besoin de ce chèque pour la toiture de l'église et les tuyaux d'eau. Si tu te fais prendre ici, l'argent sera saisi. C'est pas pour toi, Clémence. C'est pour les pierres.

Il me regarde enfin. C'est une déshumanisation totale. Je ne suis plus une femme, ni même une ennemie. Je suis un vecteur financier. Une fonction Excel qu'il faut protéger jusqu'à ce que le transfert soit validé.

Je me relève. Mes muscles sont des câbles de cuivre oxydés. Je marche vers le Land Rover. Chaque pas dans la boue est une lutte contre la gravité. La terre de Saint-Cirque ne veut pas me laisser partir, elle me suce les pieds, elle veut m'incorporer à son humus de siècles de rancœur.

Soudain, la terre vibre.

Ce n'est pas le moteur du 4x4. Ce n'est pas la gendarmerie. C'est un grognement sourd, un râle de titan qui vient de la montagne elle-même. Un son infrabasse qui me fait mal aux dents.

Schiste.

Le versant au-dessus de la grange d'Odette s'anime d'une vie propre. La pluie de ces trois derniers jours a agi comme un lubrifiant sur les couches de roche. La montagne sature. Elle lag. Elle ne peut plus traiter la quantité de données liquides qu'elle a reçue.

— Bastien ! hurle Pierre.

Le gamin est là-haut, près du transformateur, là où il installe ses antennes de fortune pour capter le signal du monde d'avant. Il est sur le chemin de la coulée. Je le vois, une petite silhouette frêle sous un K-way jaune fluo, une tache de couleur artificielle dans ce chaos de gris et de noir. Il est figé. Sa jambe est coincée sous une poutre de soutènement qui a cédé.

La montagne s'effondre.

Ce n'est pas une explosion de cinéma. C'est une lente glissade, une déglutition massive de terre et de débris. Les arbres s'inclinent avec une politesse terrifiante avant de disparaître dans la gueule du versant.

Je regarde les clés dans ma main. Le Land Rover tourne. La piste des crêtes est libre. La liberté est une ligne droite de goudron loin d'ici, vers l'Espagne, vers l'oubli, vers une autre identité à inventer sur un autre continent.

Gazole.

L'odeur du moteur est une promesse de fuite.

Mais Bastien hurle. Un cri aigu, organique, qui n'a rien à voir avec le marketing. Un cri de mammifère pris au piège.

Pierre court vers lui, mais il est vieux. Ses genoux craquent, ses bottes glissent. Il est trop lent pour cette mise à jour brutale du paysage.

Je ne réfléchis pas. Si je réfléchissais, je serais déjà dans la voiture. Mais mon corps, ce tas de matière que j'ai ignoré pendant des années au profit de mon avatar, prend les commandes. Je lâche les clés dans la boue.

Je cours.

Mes chaussures de créateur s'enfoncent dans la fange. Je les perds. Je continue pieds nus. Le froid du sol est une brûlure cryogénique. Le schiste me coupe la plante des pieds. Je sens le fer de mon propre sang se mêler à l'odeur de la terre.

Cuivre.

Je grimpe la pente. C'est une paroi de cauchemar. La boue est une pâte visqueuse qui veut m'entraîner vers le bas. Je m'agrippe aux racines, aux épines de genêts qui me labourent les paumes. Je n'ai plus d'image. Je n'ai plus de « mindset ». Je n'ai que mes poumons qui brûlent comme s'ils étaient remplis de suie froide.

J'arrive à Bastien au moment où le gros de la coulée commence à s'ébrouer au-dessus de nous. La poutre de bois de châtaignier est énorme. Elle pèse le poids de la culpabilité.

— Clémence ! pleure le gamin. Aide-moi !

Ses yeux sont dilatés, des pixels de terreur pure. Il ne cherche plus son smartphone. Il cherche ma main.

Je me cale contre le roc. Je place mes épaules sous le bois mouillé. Le contact est d'une violence absolue. Le bois est dur, piqué, glacé. C'est la matière contre la chair.

— Pousse ! je hurle.

Je pousse avec tout ce que je n'ai jamais eu : de la force brute, de la volonté sans témoin. Je ne le fais pas pour qu'on me voie. Je ne le fais pas pour le récit de ma rédemption. Je le fais parce que ce gamin est la seule chose vivante dans ce désert de faux-semblants.

Le bois gémit. Mes vertèbres protestent dans un concert de craquements sinistres. Je sens une déchirement dans mon épaule, une décharge de douleur qui est la seule vérité de ma vie.

Soudain, la poutre bascule. Bastien dégage sa jambe. Il roule sur le côté, juste au moment où une vague de boue et de cailloux submerge l'endroit où il se trouvait une seconde plus tôt.

Nous dégringolons tous les deux. C'est une chute sans fin, une compression de temps où chaque choc contre la pierre est une ponctuation sanglante.

Impact.

Froid.

Noir.

Quand je rouvre les yeux, je suis allongée sur le dos. La pluie me martèle le visage. Elle a un goût d'ardoise et de ciel mort. Mes mains sont des masses de viande rouge. Je n'ai plus mal. C'est le signe que mon système est en mode survie, qu'il a coupé les flux non essentiels.

Pierre est au-dessus de moi. Il tient Bastien dans ses bras. Le gamin est vivant. Il tremble, mais il est là.

— Tu es restée, dit Pierre.

Ce n'est pas un merci. C'est un constat de bug. Je n'étais pas censée rester. J'étais censée être l'égoïste, la prédatrice, la Parisienne qui s'enfuit avec ses secrets.

— Le chèque ? je murmure.

Ma gorge est pleine de terre.

— Toujours là, répond-il en tapotant sa poche. Mais elles aussi.

Les lumières bleues sont maintenant partout. Elles saturer l'espace, transformant la forêt de Lozère en un club miteux où la seule musique est le ronronnement des moteurs officiels. Les silhouettes noires des gendarmes se découpent contre le brouillard. Ils montent la pente avec des gestes méthodiques, des robots de la loi dans

un monde de chaos.

Je pourrais essayer de ramper. Je pourrais essayer de mentir, de dire que Pierre m'a séquestrée, que tout est de sa faute. Mon cerveau commence à générer des scénarios de survie, des « spins » médiatiques, des lignes de défense.

Puis je regarde mes mains. Elles sont couvertes de la terre de Saint-Cirque. Une terre épaisse, noire, qui s'est incrustée sous mes ongles et dans les plaies de mes paumes. C'est une marque indélébile. Une preuve d'appartenance que je ne pourrai jamais effacer avec un lingette démaquillante.

Je me sens vide. Mais c'est un vide propre. Un vide sans cache. Un vide de batterie à zéro, avant que le système ne s'éteigne pour de bon.

Un gendarme s'approche. Il a une lampe torche qui m'aveugle.

— Clémence Vallet ?

Le nom sonne étrangement. Comme celui d'une inconnue. Une influenceuse morte il y a des siècles.

— C'est elle, dit Pierre.

Sa voix ne tremble pas. Il fait ce qu'il a à faire. Il protège son village. En me livrant, il s'assure que le chèque ne sera pas contesté, que la transaction passera pour un acte de remords sincère, validé par mon arrestation. Il utilise mon sacrifice comme un levier financier.

C'est brillant. C'est cruel. C'est exactement ce que j'aurais fait.

Il me regarde une dernière fois. Je vois dans ses yeux une forme de respect glacé. Le

respect qu'on accorde à une proie qui a bien couru, ou à un outil qui a fini par servir.

On me relève. Mes jambes sont du coton mouillé. On me conduit vers la voiture bleue. Les villageois sont sortis de leurs maisons de pierre. Odette est là, sur le pas de sa porte, son châle noir serré sur ses épaules. Elle me regarde passer comme on regarde passer un convoi funéraire. Elle n'a pas de pitié. Elle n'a que de la mémoire.

Le froid de la nuit se densifie. L'odeur du gazole des estafettes se mélange à celle de la terre retournée. C'est l'odeur de la fin.

— Vos droits, commence le gendarme.

Sa voix est monotone. Une lecture de conditions générales d'utilisation. Je n'écoute pas. Je regarde le ciel. Il n'y a pas d'étoiles. Juste un plafond de nuages bas qui pèse sur les montagnes comme une main de fer.

Je pense à ma communauté. À ces milliers de gens qui attendent un post, une mise à jour, un signe de vie. Ils vont avoir le meilleur contenu de l'année : le « mugshot », la chute, la débâcle. Ils vont se nourrir de ma carcasse numérique pendant des semaines.

Et pourtant, pour la première fois, je m'en fous.

Je sens le contact de l'acier sur mes poignets. C'est une sensation précise, thermique, définitive. L'acier est plus froid que la pluie. Il serre ma peau, il étrangle mes veines.

Clic.

Ce n'est pas le clic d'une souris. Ce n'est pas le clic d'un appareil photo.

Les menottes ont un clic métallique qui sonne enfin comme une vérité.

Je suis arrêtée. Je suis immobile. Je suis ici.

Dans la fange du réel, je n'ai plus besoin de filtre. Ma peau brûle, mes os crient, et le monde sent la suie et le désespoir.

C'est parfait.

La portière du fourgon se referme sur moi, découpant une dernière fois le paysage de Saint-Cirque-des-Oublis. Pierre tourne le dos et s'éloigne vers la grange, son chèque bien à l'abri dans sa veste de chasse. Bastien me regarde disparaître, une petite ombre jaune dans la nuit.

Le moteur démarre. Les pneus patinent un instant sur le schiste avant de trouver l'adhérence.

Hors-ligne. Enfin.

# Chapitre 15

## La Résonance du Vide

« Visualisez votre succès, et le cosmos alignera vos chakras avec l'abondance que vous méritez. Votre réalité n'est que le reflet de votre intention profonde. »

Le béton me mord la joue gauche. C'est un froid plat, industriel, sans l'élégance rugueuse du granite de la Lozère. Ici, le froid ne sent pas la neige ou le bois brûlé, il sent l'eau de Javel tiède et la sueur rance, une odeur de fin de soirée dans un parking souterrain. J'ouvre un œil. Le sol de la cellule est un aplat gris, une texture basse résolution qui refuse de charger. Pas de grain, pas de relief, juste cette uniformité carcérale qui me rappelle chaque seconde que mon taux d'engagement est tombé à zéro. Je suis une page 404 dans un monde de flux ininterrompu.

Béton.

Je me redresse. Les articulations de mes genoux craquent, un bruit de plastique sec qui résonne contre les murs nus. C'est ma seule notification de la matinée. Pas de vibreur, pas de ding, juste le silence d'une pièce de neuf mètres carrés qui agit comme un isolant acoustique total. C'est une panne de réseau définitive. Mon empire numérique est une ruine fumante, quelque part derrière les barreaux et les murs d'enceinte. On m'a retiré mon téléphone le premier jour, une amputation sans anesthésie. Pendant soixante-douze heures, mon pouce droit a continué de scroller dans le vide, un tic nerveux de membre fantôme cherchant un feed qui n'existait plus. J'essayais de rafraîchir l'air, d'actualiser l'ombre sur le mur, d'attendre un signe de curation dans la grisaille.

Rien.

Le plateau repas arrive par la trappe. Un claquement métallique, sec, chirurgical. C'est le rythme de ma nouvelle vie. Plus de brunchs instagrammables, plus de lattés au lait d'avoine avec un cœur en mousse. Ici, la matière est brute et sans filtre. Le pain est un bloc de mie dense, élastique, qui me rappelle la consistance de la laine mouillée des brebis d'Odette. Je le romps. La croûte résiste. Je mâche lentement, en fixant le coin supérieur de la cellule, là où l'humidité dessine une tache sombre, un glitch dans la peinture écaillée.

C'est le moment où le gardien passe pour le courrier.

Ses pas dans le couloir sont des pulsations régulières. Un BPM de métronome rouillé. Il s'arrête devant ma porte. Le glissement du papier sous la fente est un murmure, un froissement de soie dans un monde d'acier. Une seule enveloppe. Elle est de couleur crème, un anachronisme dans cet univers de plastique et de métal. Je ne me précipite pas. J'attends que le bruit des pas s'efface, que le silence reprenne ses droits comme une mousse épaisse qui étoufferait les cris lointains dans la course.

L'enveloppe sent.

Je la porte à mon nez. L'odeur me frappe comme une gifle de schiste. C'est un cocktail de suie de cheminée, de tabac de chique et de cet air froid, si particulier, qui descend des crêtes du Mont Lozère quand le soleil se couche derrière les châtaigniers. C'est l'odeur du suint de mouton, cette graisse animale qui s'incruste dans la peau et qu'on ne lave jamais vraiment. Mes doigts tremblent légèrement. Le papier est épais, granuleux. Pas de tampon de cabinet d'avocats. Pas de logo de tribunal. Juste mon nom écrit d'une main lourde, les lettres gravées dans la fibre comme si on avait utilisé un clou plutôt qu'un stylo.

Je déchire le bord. Le son est celui d'une branche morte qui casse sous un sabot.

À l'intérieur, il n'y a pas de lettre. Pas de demande de remboursement, pas d'insultes, pas de pardon. Pas de « mindset » de réconciliation. Juste une photo. Un tirage papier mat, un peu flou sur les bords, comme si l'appareil avait eu du mal à faire le focus dans la pénombre.

C'est le mur.

Le mur de soutènement de la grange de Pierre. Celui qui s'effondrait, celui qui laissait la terre s'écouler comme un sablier de désolation sur le chemin de schiste. Sur la photo, il est fini. Les pierres sont empilées avec une précision millimétrée, des blocs de granite et de schiste gris-bleu qui s'emboîtent comme les pixels d'une image haute définition. C'est une architecture de la patience. Il n'y a pas de ciment, pas de liant, juste la gravité et l'intelligence de la main qui a su trouver le point d'équilibre de chaque fragment. La lumière sur l'image est celle d'une fin d'après-midi d'août, un or rasé qui souligne chaque arrête, chaque fêlure de la roche.

Pierre est là, sur le côté de l'image. On ne voit que son bras, sa main posée sur le couronnement du mur. Une main énorme, tannée, dont la peau ressemble à de l'écorce de chêne. Il ne pose pas. Il n'y a pas de mise en scène. Il est juste présent, ancré dans le sol, une extension organique de la montagne.

Je caresse la photo. La surface est lisse, mais mon cerveau simule la rugosité de la pierre. Je sens le froid du schiste sous mes phalanges. Je sens le poids de la terre qui ne poussera plus le mur.

Schiste.

Je me souviens de l'odeur du gazole de son vieux tracteur, ce râle diesel qui servait de bande-son à nos silences de plomb. Je me souviens de l'humidité qui suintait des murs de ma chambre chez Odette, une humidité qui rongait mon smartphone, qui faisait bugger l'écran jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une ombre numérique errant dans un

désert de 4G. J'avais essayé de "sauver" ce village avec des hashtags et des campagnes de crowdfunding bidonnées. J'avais voulu transformer leur agonie en un récit de résilience esthétique, une curation du malheur pour nourrir mon besoin de validation. J'étais une parasite, une interface inutile entre eux et le monde.

Et pourtant, ce mur tient.

Le chèque que Pierre a gardé, celui qu'il a utilisé comme une arme de chantage pour me livrer aux gendarmes, il a servi. L'argent de l'escroquerie, ces fonds détournés que j'avais accumulés en vendant du vent et de la lumière bleue, a été transformé en quelque chose de lourd, de physique, de définitif. La fraude est devenue du granite. Mon mensonge s'est solidifié dans la fange du réel. C'est une ironie magnifique, un bug dans mon système de valeurs : ma seule action honnête dans cette vie aura été le fruit de ma pire trahison.

Je regarde la photo encore et encore. Il n'y a pas de légende. "No filter". Pas besoin de mots-clés pour optimiser le référencement de cette image. Elle n'est pas destinée à être partagée. Elle n'est pas destinée à être aimée par des inconnus. Elle est juste là, une preuve d'existence atomique.

La cellule semble soudain plus étroite. L'air est saturé par cette odeur de suie fantôme qui s'échappe de l'enveloppe. Je ferme les yeux et je revois Saint-Cirque-des-Oublis. Je revois la brume qui rampe sur les toits de lauze comme un serpent de coton sale. Je revois le visage d'Odette, ses rides comme des rigoles creusées par un siècle de pluies acides. Elle savait. Ils savaient tous. Ils voyaient à travers mon jargon de "manifestation" et mon vernis de citadine en quête d'alignement. Pour eux, je n'étais qu'un bruit parasite, une interférence dans le long murmure des saisons.

Suint.

Je me lève et je m'approche de l'étroite lucarne, tout en haut du mur. Je ne vois pas le

ciel, juste un rectangle de gris un peu plus clair. La poussière danse dans le rayon de lumière, des micro-particules de peau morte et de fibres de couverture qui flottent comme des glitches dans le vide.

Je n'ai plus d'abonnés. Ma communauté m'a dévorée, puis régurgitée, avant de passer au scandale suivant avec la vitesse de balayage d'une vidéo TikTok. Pour le monde extérieur, Clémence Vallet est un dossier classé, une influenceuse déchue qui purge sa peine pour abus de faiblesse et escroquerie en bande organisée. Mon nom est associé à une recherche Google que personne ne fait plus.

Et pourtant, je ne me suis jamais sentie aussi réelle.

C'est une sensation thermique, d'abord. Une chaleur qui part de ma poitrine, là où la photo est pressée contre mon uniforme en coton rêche. Ce n'est pas la chaleur factice d'un écran qui surchauffe. C'est la chaleur d'un poids. Le poids de la vérité brute, celle qui n'a pas besoin de témoins pour exister. Le mur est là-bas, à des centaines de kilomètres, dans un pli perdu de la Lozère où le GPS s'affole. Il brave le vent thermique, il résiste au gel qui fait éclater les pierres trop tendres. Il n'a pas besoin de "likes" pour rester debout. Il n'a pas besoin que je le poste pour être vrai.

Gazole.

Je repense à Bastien, le gamin qui piratait les secrets du village pour moi. Je parie que c'est lui qui a pris la photo. Je l'imagine, avec son vieux smartphone à l'écran brisé, cadrant le travail de Pierre avec cette application de montage que je lui avais apprise. Il a dû utiliser le Wi-Fi instable de la mairie pour me l'envoyer, ou peut-être qu'il a simplement posté l'enveloppe depuis la boîte jaune qui penche à l'entrée du village. C'est sa manière à lui de me dire que le "ghost numérique" est devenu un témoin de la matière.

Je m'assois sur mon lit. Le matelas est une galette de mousse affaissée, mais je m'en

moque. Je regarde mes mains. Les cicatrices de Saint-Cirq sont toujours là, de fines lignes blanches sur mes paumes, là où le schiste m'avait entaillée lors de ma dernière nuit de liberté. Elles sont mes seuls bijoux. Mon seul capital.

Je souris.

Ce n'est pas un sourire pour l'objectif. Ce n'est pas le sourire "glowy" que je travaillais devant mon miroir ring-light, en vérifiant l'angle de ma mâchoire pour optimiser l'ombre portée. C'est un rictus involontaire, une contraction musculaire qui me fait mal aux joues. C'est un sourire qui se perd dans l'ombre de la cellule, un sourire sans audience, sans statistiques, sans retour sur investissement.

Le silence de la prison n'est plus un poids acoustique. C'est une respiration.

Je n'existe plus pour l'algorithme. Je suis sortie de la matrice des apparences. Je suis ici, dans ce cube de béton, avec une photo d'un mur en pierre sèche entre les mains. Le monde peut bien s'effondrer sous le poids de ses propres mensonges, sous ses flux de données toxiques et ses quêtes éperdues de visibilité, moi, je sais quelque chose qu'ils ne savent pas.

Je sais que quelque part, dans le froid de la Lozère, il y a un mur qui tient debout à cause de moi.

Honnêteté.

C'est un mot que je ne savais pas prononcer sans une pointe de sarcasme, une valeur que je considérais comme un bug dans le logiciel du succès. Aujourd'hui, il a la texture du granite. Il est lourd, froid et indestructible.

Je m'allonge sur ma couchette, les yeux fixés sur le plafond gris. La lumière décline doucement, le rectangle de la fenêtre passant du gris au bleu sombre, puis au noir.

C'est le moment où, autrefois, je lançais mes "lives" du soir, quand je parlais à des milliers de fantômes de leur "alignement intérieur" en vérifiant frénétiquement le nombre de spectateurs en haut de l'écran.

Ce soir, je ne parle à personne.

Le froid de la nuit carcérale s'installe. Je remonte ma couverture de laine grise sur mes épaules. Elle est rêche, elle pique, elle sent la blanchisserie industrielle et la poussière. Mais sous mes doigts, je sens toujours le grain de la photo. Le mur.

Je respire lentement. L'air est rare, mais il est propre.

Je ne suis plus une image. Je ne suis plus un récit. Je ne suis plus une curation.

Je suis une femme dans une cellule, entourée de silence, qui attend que le temps fasse son œuvre comme l'érosion sur le schiste.

Je n'existe plus pour le monde, et pour la première fois, je me sens réelle.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Univers me déteste"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)